

Les illusions du coeur

Barbara Cartland

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Barbara Cartland

Les illusions du cœur



Roman

Résumé :

Entre Douvres et Calais, fuyant un voyageur importun, la jolie Linetta a trouvé un instant refuge auprès du marquis de Darleston. Brève rencontre mais pour elle inoubliable malgré l'inquiétude qui l'assaille. Orphelins, aujourd'hui sans ressources, elle se rend à Paris pour y chercher un modeste emploi. Pour tout viatique, elle n'a qu'un nom et une adresse...

A sa grande surprise, la voici accueillie, hébergée, choyée par Blanche d'Antigny, une somptueuse demi-mondaine du second Empire. Mais qu'est-ce donc que ce scintillant "demi-monde"? Si Linetta en ignore tout, elle en pressent les mensonges et les pièges. Va-t-elle y tomber? Et puis un soir, au célèbre Café Anglais, elle aperçoit le marquis. Va-t-il une fois encore la protéger, la sauver?

NOTE DE L'AUTEUR

L'histoire de Blanche d'Antigny et de Marguerite Bellanger est authentique.

Blanche a inspiré le personnage de «Nana» au romancier Emile Zola et au peintre Edouard Manet. Archétype de la «cocotte» au grand cœur, elle était incapable de dire non à un homme et ses amants étaient innombrables. Maharajahs, califes et sultans en visite à Paris côtoyaient des princes, des aristocrates et des banquiers dans son Salon des Amoureux, où acteurs et bohèmes avaient aussi leurs entrées.

Elle ne se produisit pas seulement sur les scènes parisiennes mais également à Londres, Où elle connut l'amour pour la seule et unique fois de sa vie, avec un acteur qui devait mourir de phtisie: On raconte qu'elle emprunta la somme nécessaire à ses funérailles en expliquant : « Je ne veux pas qu'il soit enterré avec l'argent que j'ai gagné au lit.» Elle succomba à la petite vérole à l'âge de trente-quatre ans.

Marguerite Bellanger, quant à elle, était présente aux obsèques de Napoléon III, qui mourut en exil en Angleterre. Comme beaucoup d'autres « cocottes », elle aspirait à la respectabilité et se rendit célèbre par ses œuvres de charité. En 1886, en se promenant dans les jardins de son château, offert par un de ses amants, elle fut victime d'un

refroidissement qui évolua en péritonite aiguë. Un vieux serviteur jaloux renvoya le curé du village venu lui administrer les derniers sacrements et empêcha sa famille de la voir. Marguerite mourut dans la solitude, en sa quarante-sixième année.

Confortablement installé dans une cabine de première classe du vapeur Douvres-Calais, le marquis de Darleston sirotait un verre de champagne par désœuvrement: la mer était calme et il n'était pas dans ses habitudes de boire dans la journée.

Après tout, il pouvait tout aussi bien passer le temps en étudiant les dossiers que le Premier ministre lui avait remis à son départ. Mais à peine allait-il s'y décider qu'à sa grande surprise une femme entra inopinément dans sa cabine.

Il s'apprêtait à lui faire remarquer qu'elle faisait erreur lorsqu'il s'aperçut qu'elle avait l'air terrifié. Elle paraissait très jeune et elle était ravissante.

— Excusez-moi... Puis-je rester ici un instant? balbutia-t-elle, essoufflée. Il y a un homme qui... qui ne cesse de me harceler, ajouta-t-elle en jetant un coup d'œil par-dessus son épaule pour s'assurer que la porte était bien fermée.

— Entrez donc. Je ne permettrai à personne de vous importuner, répondit le marquis en l'invitant à s'asseoir.

Et comme il se dirigeait déjà vers la porte, elle l'arrêta d'un geste.

— Non.., je vous en prie, je ne veux pas faire d'histoires. C'est ma faute, je n'aurais pas dû aller sur le pont... mais tout le monde était malade en bas.

— Je vais vous donner un peu de champagne. Vous vous sentirez mieux, après.

Comme elle ne faisait pas mine de refuser, il alla remplir une coupe pour elle. Sa première impression ne l'avait pas trompé : bien que vêtue avec une grande simplicité, elle était exquise. Elle était même d'une beauté exceptionnelle.

— Vous ne voyagez pas seule, j'imagine? demanda-t-il.

— C'est-à-dire... je n'ai trouvé personne pour m'accompagner, répondit-elle d'une petite voix en acceptant la coupe avec un peu d'hésitation. Je... je n'ai jamais bu de champagne, vous savez. Mais maman m'en a souvent fait l'éloge... Ma mère était française, précisa-t-elle devant l'air intrigué du marquis.

— Peut-être pourrions-nous nous présenter? proposa-t-il en se rasseyant. Je suis le marquis de Darleston.

— Je m'appelle Linetta Falaise.

— Enchanté de faire votre connaissance, mademoiselle Falaise, reprit-il avec un sourire que la plupart des femmes trouvaient irrésistible.

Linetta répondit par un gracieux mouvement de la tête qui lui parut charmant. D'ailleurs tous ses gestes lui paraissaient charmants. Elle était si menue qu'on aurait pu la prendre pour une enfant, et son petit visage ovale, avec ses grands yeux et son nez parfaitement dessiné, respirait la jeunesse et la pureté.

Elle n'avait pas l'air d'une Française, mais elle ne ressemblait pas non plus vraiment à une Anglaise, malgré sa chevelure d'un blond intense, et ses yeux gris-bleu comme une mer d'orage.

Voyant qu'il l'examinait, elle crut bon d'expliquer:

— Ma mère était originaire de Normandie et elle était aussi blonde que mon père.

— Vous êtes déjà allée en France?

— Non, c'est la première fois.

— Vous comptez rendre visite à votre famille, en Normandie?

— Je n'ai pas de famille. Je vais... chez une amie, à Paris.

— Ah! Elle viendra vous chercher à Calais, sans doute ?

— Non. C'est à moi de me débrouiller... mais, une fois arrivée, je suis certaine que tout se passera bien.

Le marquis la soupçonna d'être moins sûre d'elle qu'elle ne voulait le faire croire, mais il estima que cela ne le regardait pas et qu'il aurait tort de se charger des problèmes d'une inconnue au moment où une tâche déjà passablement difficile l'attendait à Paris.

Pourtant, il ne pouvait s'empêcher d'éprouver de la curiosité à son égard, non seulement parce qu'elle était séduisante, mais encore parce qu'elle lui donnait inexplicablement l'impression d'être, différente des jeunes femmes qu'il rencontrait à Londres ou au cours de ses voyages.

— Maman avait raison, affirma-t-elle après avoir bu quelques gorgées. Elle disait toujours que le champagne a une saveur très particulière qu'on ne peut comparer à aucune autre.

— Voilà que vous parlez déjà en connaisseur!

— Oh ! je ne voudrais pas paraître prétentieuse ! s'exclama-t-elle, confuse. Mais maman était assez experte en vins et elle m'a appris à les apprécier... bien que nous ayons rarement pu nous offrir autre chose que de l'eau.

En la voyant sourire, le marquis pensa que ce n'était guère raisonnable de sa part de voyager seule. Elle risquait d'attirer l'attention de quelque mauvais drôle qui verrait en elle une proie facile.

— Qu'est-ce qui vous a poussée à entrer dans cette cabine?

Linetta baissa les yeux. Une légère rougeur colora ses joues pâles.

— Je vous ai vu monter à bord, milord... Et j'ai pensé que je serais en sécurité auprès de vous...

— En effet, vous n'avez rien à craindre, répondit gravement le marquis. Mais, à mon avis, vous avez tort de vous embarquer ainsi pour Paris sans chaperon.

— Je sais que ce n'est pas... très convenable, reconnut-elle, mais je n'ai pas pu faire autrement.

Elle n'en avait pas cru ses oreilles quand, quelques jours auparavant, Mlle Antigny lui avait murmuré d'une voix éteinte:

— J'ai bien réfléchi, Linetta. Il faut que vous alliez chez ma nièce... à Paris. Il n'y a aucune autre solution. Aucune.

— Oh! Mademoiselle, ne dites pas cela, je vous en supplie. Vous allez guérir... Il le faut!

Mais, bien qu'elle eût parlé du fond du cœur, elle savait déjà qu'il n'y avait plus d'espoir. Elle avait compris, en voyant le visage grave du docteur dès sa première visite, que c'était la fin: la vieille gouvernante, qu'elle connaissait et aimait depuis son enfance, allait mourir.

— J'ai quelque chose à vous dire, Linetta, avait repris Mlle Antigny au prix d'un terrible effort.

— Quoi donc? Il faut vous reposer...

— Il y a longtemps que je voulais vous en parler... Je remettais toujours au lendemain, mais maintenant... le temps presse.

En lui prenant tendrement la main, Linetta s'était penchée vers elle pour l'écouter.

— Quand votre mère est morte, voici deux ans, la pension qu'elle touchait chaque trimestre a été... supprimée.

— Supprimée? s'était exclamée Linetta, stupéfaite.

— J'ai reçu une lettre expliquant que les subsides auxquels elle avait droit depuis le décès de votre père... ne seraient plus versés. Vous trouverez la lettre dans le deuxième tiroir de mon secrétaire...

Ayant à peine la force de parler, elle devait s'interrompre souvent pour reprendre son souffle.

— Alors, avec quel argent avons-nous vécu ?

— Mes économies...

— Oh! non... Mademoiselle! Comment avez-vous pu être si généreuse, si bonne? J'aurais pu chercher du travail...

— Cet argent, vous l'auriez eu de toute manière... à ma mort. Mais maintenant, ma chérie, il ne reste plus rien !

Elle avait de plus en plus de mal à respirer.

— Quand je serai morte, vous vendrez tout... la maison, les meubles... et vous irez à Paris. Je n'ai pas la force d'écrire à ma nièce, mais vous pouvez le faire à ma place. Je signerai.

— Qu'est-ce qui vous fait penser qu'elle voudra de moi ?

— Marie-Ernestine est une bonne fille. Elle veillera sur vous... Elle vous procurera du travail.

Comme la vieille dame étouffait, Linetta était allée lui chercher un verre d'eau et un des comprimés que le docteur avait prescrits en cas d'urgence. Si elle devait lui dicter cette lettre, c'était le moment ou jamais d'en faire usage. Elle l'avait soulevée délicatement par les épaules pour l'aider à boire et elle était allée ensuite se procurer de quoi écrire.

Pour gagner du temps, elle avait décidé de noter à la hâte ce que Mlle Antigny avait à lui dire, et de recopier le tout au net par la suite.

— Je vous le répète, Marie-Ernestine est... une bonne fille, Linetta. Je me suis occupée d'elle jusqu'à ce que sa mère la fasse venir à Paris. Pauvre Marie-Ernestine ! Elle s'était cachée dans le grenier... tant elle était désespérée à l'idée de quitter la campagne. Dans une lettre, elle m'a parlé d'un pensionnat où elle avait été envoyée par un ami de sa mère et, depuis, elle m'écrit chaque année... à Noël.

— Oui, je me rappelle combien ces lettres vous faisaient plaisir.

— Elle a dû trouver une bonne place à Paris. Elle ne m'a pas dit quoi... mais je sais que sa mère faisait de la couture et des ménages pour des gens du meilleur monde et, à Noël, elle m'a écrit d'une nouvelle adresse... avenue de Friedland.

Puis Mlle Antigny avait fermé les yeux un instant, comme pour faire appel à ses dernières forces, et s'était mise à dicter.

Depuis sa mort et la vente de la maison, cette lettre était devenue la seule chose sur laquelle Linetta pouvait compter. Mlle Antigny avait raison : elle ne pouvait pas vivre seule ; à Paris Marie-Ernestine lui trouverait bien un travail quelconque et elle aurait au moins une amie vers qui se tourner en cas de besoin. Ici, en revanche, si incroyable que cela pût paraître, elle ne connaissait presque personne. Sa vie avait été entièrement centrée autour de sa mère et de sa gouvernante.

Elle avait grandi à l'écart du monde, dans le petit village d'Oakley que sa mère n'avait jamais quitté depuis son mariage. C'était un coin perdu dans la campagne. Il y avait bien une diligence qui s'y arrêtaient deux fois par semaine, mais on ne voyait guère de voyageurs en descendre et les villageois ne l'empruntaient qu'en de rares occasions, pour aller à Oxford ; sa mère, elle, n'avait jamais exprimé le désir de s'y rendre.

Ils n'avaient besoin de rien. Leur petite maison, avec son joli jardin, que Mme Falaise entretenait elle-même, leur suffisait.

Peut-être est-ce parce que maman est française quelle connaît si peu d'Anglais, pensait Linetta. Mais, en grandissant, elle avait compris que sa mère n'aimait tout simplement pas la société et qu'elle préférait rester seule.

Linetta avait onze ans quand Mlle Antigny qui avait entrepris de faire son instruction, était venue habiter chez eux. Pour la vieille demoiselle, c'était la solution idéale. Après avoir été préceptrice pendant des années dans les familles les plus aristocratiques, tant en France qu'en Angleterre, elle s'était retirée au village où elle vivait à l'étroit dans une minuscule maison que lui avait allouée son dernier employeur anglais.

Au début, elle recevait parfois la visite de ses anciennes élèves qui, devenues d'élégantes jeunes femmes, mariées et mères de famille, prenaient plaisir à évoquer avec elle l'époque où elles essayaient par tous les moyens d'échapper à leurs leçons de français. Puis, les années passant, ces visites s'étaient faites de plus en plus rares. Aussi apprécia-t-elle particulièrement la compagnie de Mme Falaise et le confort domestique dont elle avait été privée.

Ensemble, les deux femmes s'entretenaient en français mais, tout en veillant à ce que Linetta parle cette langue à la perfection, elles ne voulaient pas que son anglais ait à en souffrir.

— Ton père était anglais, disait Mme Falaise, et sa voix était comme une musique.

— Parlez-moi de lui, demandait Linetta quand sa mère faisait ce genre de remarque.

Mais, chaque lois, la réponse était la même, comme si l'évocation de ces souvenirs était pour elle une épreuve trop douloureuse.

— Il est mort, Linetta, disait-elle alors, un sanglot dans la voix.

Puis, lentement, elle se levait et quittait la pièce, comme si elle craignait de céder à son émotion devant sa fille.

La veille de son départ pour Paris, Linetta avait fait le tour de la maison en songeant : c'est tout mon univers, et je dois l'abandonner. Les meubles avaient été vendus pour une bouchée de pain, et il n'y avait plus aucun livre sur les étagères ; elle aurait pourtant bien aimé conserver les romans qui étaient ses plus chers compagnons depuis quelle savait lire. Mais ils étaient trop encombrants et elle se sentait déjà coupable d'avoir tant de bagages.

Non qu'elle eût une garde-robe très fournie — elle n'avait jamais eu d'argent à consacrer à ce que Mme Falaise appelait en souriant des « fanfreluches » — mais elle avait tenu à garder la plupart des objets personnels de sa mère. C'étaient les seuls souvenirs qu'elle aurait de ses jeunes années et de la maison de son enfance.

Avant de partir, elle était ailée au cimetière se recueillir sur sa tombe, dont la stèle était à la mesure de ses modestes moyens, c'est-à-dire très simple. On y lisait seulement :

Yvonne Léon de Falaise, 1832-1867.

Elle aurait bien voulu savoir où était enterré son père, mais elle

n'avait jamais osé interroger sa mère à ce sujet.

— Comment se fait-il que je porte le nom de famille de maman ? avait-elle demandé un jour à Mlle Antigny.

— Votre mère ne me l'a jamais dit, mais je crois qu'elle a aimé votre père si éperdument qu'elle ne pouvait plus supporter de parler de lui, ni même de porter son nom.

— Elle l'adorait, n'est-ce pas ?

— Il faut qu'il ait été un être exceptionnel pour inspirer un tel amour...

Pour Linetta, cela ne faisait aucun doute.

Elle avait déposé sur la tombe des fleurs cueillies le matin même au jardin : des ancolies — messagères du printemps — des primevères et quelques perce-neige tardifs. Puis elle s'était agenouillée sur l'herbe fraîche, et avait prié pour que Mlle Antigny et sa mère se retrouvent au paradis.

Elle était convaincue que les deux femmes continueraient de veiller sur elle, où qu'elles soient. L'amour qu'elles lui portaient ne mourrait pas plus que le sien, toujours aussi fervent et aussi radieux dans son cœur que lorsqu'elles étaient en vie.

— S'il vous plaît, mon Dieu, avait-elle ajouté, protégez-moi aussi. Aidez-moi à ne pas oublier ce que ma mère m'a enseigné, à être bonne et courageuse.

Cela ne l'avait pas empêchée d'éprouver une certaine appréhension au moment de prendre la diligence.

Le voyage jusqu'à Douvres était long et nécessitait plusieurs relais. A chaque changement de voiture, Linetta craignait que ses bagages ne s'égarent; heureusement, voyant son inexpérience, les autres passagers avaient fait preuve de bienveillance à son égard et elle était arrivée à Douvres sans encombre. Mais là, il avait fallu faire vite, car le bateau devait appareiller presque aussitôt.

C'était la première fois qu'elle montait à bord d'un paquebot. Elle l'avait trouvé très grand et très impressionnant. Suivant les instructions d'un steward, elle s'était installée dans un salon confortable où avaient déjà pris place d'autres dames accompagnées de petits enfants.

Dès que le bateau avait quitté le port, ces derniers s'étaient montrés insupportables et, bien que le roulis se fît à peine sentir, la plupart des passagers avaient été saisis du mal de mer; peut-être était-ce simplement la peur du large qui les avait rendus nerveux. Elle avait donc préféré monter sur le pont, à la fois pour respirer l'air marin et visiter le bateau.

C'est alors qu'un homme vêtu d'une pèlerine de tweed et d'un chapeau assorti s'était approché d'elle. Il était loin de s'exprimer comme un gentleman, mais elle lui avait répondu poliment, croyant

qu'il voulait seulement se rendre utile. En lui montrant du doigt les falaises blanches de Douvres, il lui avait expliqué que la traversée ne faisait que commencer et s'était vanté d'être allé déjà une douzaine de fois en France.

Elle avait voulu s'écarter de lui, mais il avait insisté pour lui offrir un rafraîchissement.

— Si j'avais su que j'allais rencontrer une fille aussi jolie que vous, j'aurais réservé une cabine privée. Malheureusement, elles sont toutes louées maintenant, mais on va bien se trouver un petit coin confortable à l'abri du vent.

— Je dois redescendre, avait-elle répliqué, un peu effrayée par ses manières.

Il l'avait retenue par le poignet.

— Vous allez rester avec moi, ma mignonne. On a un tas de choses à se dire tous les deux.

Et il l'avait prise dans ses bras. En voyant son visage rougeaud penché sur elle, elle s'était débattue avec force et s'était enfuie. Mais elle avait été prise de panique en entendant le bruit de ses pas derrière elle: impossible de lui échapper...

Tout à coup, une image avait surgi dans sa mémoire: avant d'embarquer, elle avait vu monter à bord un homme grand et distingué, accompagné d'un valet et de deux porteurs. Elle l'avait remarqué parce qu'il arrivait de la gare et qu'elle aurait bien aimé, elle aussi, venir par le train.

Il avait si belle allure qu'il ne pouvait passer inaperçu et semblait différent de tous les hommes de la bonne société qu'elle avait pu apercevoir de loin jusqu'à ce jour: chasseurs dont l'équipage se rassemblait parfois au village, notables locaux ou cavaliers de la noblesse terrienne à l'air hautain, montés sur de superbes chevaux, en costumes chatoyants.

Cet homme-là incarnait à ses yeux l'idéal masculin. Ainsi devait être mon père, s'était-elle dit.

Comme sa mère lui en parlait rarement, elle en était venue, au fil des années, à se faire de son père un portrait imaginaire qui personnifiait à lui seul tous les héros des livres qu'elle lisait avec tant d'avidité. Il était à la fois le Richard Cœur de Lion de Walter Scott, Jason à la quête de la Toison d'Or, le David de Michel-Ange et l'archétype des grands personnages de Shakespeare. Mais elle n'avait aucune idée de son visage réel et ne savait même pas si elle lui ressemblait.

Toujours est-il qu'en voyant ce beau gentilhomme — le marquis de Darleston, comme elle allait l'apprendre — emprunter la passerelle du vapeur *Victoria*, elle avait reconnu en lui toutes les qualités qu'elle attribuait à son père.

Elle reposa sa coupe de champagne encore à moitié pleine.

— Je vous suis très reconnaissante, monsieur le marquis, dit-elle sur le ton d'un enfant qui se rappelle brusquement les bonnes manières, de me laisser rester ici. Vous devez me trouver... un peu désinvolte d'être entrée ainsi dans votre cabine... mais je ne savais pas quoi faire.

— Vous avez eu tout à fait raison, mademoiselle. Et, quand nous aurons débarqué, je veillerai à ce que vous trouviez une voiture réservée aux dames,

— Merci infiniment, monsieur. Je ne savais même pas qu'il existait de telles voitures.

— Permettez-moi de vous répéter que vous avez tort de voyager seule. Mais, bien sûr, cela ne me regarde pas; je veux simplement m'assurer que vous serez en sécurité jusqu'à ce que vos amis viennent vous chercher à Paris.

Elle allait lui répondre que personne ne l'attendait, puisque la lettre de Mlle Antigny était encore dans sa poche, mais elle se ravisa : elle ne voulait pas avoir l'air d'implorer son aide. Elle serait bien capable de louer elle-même un fiacre à la gare du Nord ; elle n'aurait qu'à donner l'adresse de Marie-Ernestine au cocher et tout irait pour le mieux.

Elle avait une confiance aveugle dans les plans de Mlle Antigny ! Il ne lui était pas venu à l'esprit un seul instant que Marie-Ernestine pouvait avoir changé d'adresse depuis Noël, date de sa dernière lettre.

— Vous êtes très aimable, dit-elle au marquis, avec une franchise qui le toucha beaucoup.

A Calais cependant, après l'avoir accompagnée personnellement jusqu'à une voiture portant la mention «Pour dames seules», considérant qu'il avait fait son devoir, il s'éloigna pour rejoindre le luxueux compartiment de première classe qui avait été réservé pour lui à son départ d'Angleterre. Là, il s'installa à son aise, avec la ferme intention de se plonger enfin dans le travail qu'il n'avait pu mener à bien pendant la traversée.

Lorsque son valet lui apporta un couffin contenant son dîner, il se rappela soudain que Linetta n'avait pas eu la prévoyance d'acheter des provisions à la gare et qu'elle risquait d'avoir faim pendant le voyage. Avec une spontanéité qui le surprit lui-même, il pria le domestique d'aller au buffet se procurer tout ce dont elle pourrait avoir besoin, sans oublier d'y joindre une bouteille de vin.

Puis il ouvrit son porte-documents avec résolution, en espérant que cette fois plus personne ne viendrait l'interrompre.

Linetta fut étonnée mais ravie de voir entrer le valet.

— M. le marquis a pensé que vous aviez peut-être oublié que ce train était un express, expliqua-t-il. Il ne s'arrête qu'une ou deux fois pendant la nuit.

— Dites à M. le marquis que je le remercie beaucoup. Je serais morte de faim avant d'arriver à Paris s'il n'avait eu cette aimable attention.

— Je le lui dirai, mademoiselle.

Elle se demanda si elle devait lui donner un pourboire. Il avait l'air d'être un valet très stylé et elle craignait d'avoir trop peu à lui offrir.

— Merci à vous aussi, dit-elle simplement avec un sourire. Je vous suis très reconnaissante.

— Je vous en prie, mademoiselle, répondit-il en soulevant son chapeau.

Linetta trouvait son compartiment de seconde classe très confortable. Par chance, il n'y avait qu'une seule autre voyageuse avec elle, une Française entre deux âges qui allait rejoindre son mari, un employé d'une banque londonienne récemment muté à Paris. Elle partagea le vin de Linetta et lui offrit en retour du café qu'elle essayait de garder au chaud. Puis, comme elles étaient seules dans le compartiment, elles s'étendirent chacune sur leur banquette pour prendre un peu de repos.

Linetta était si fatiguée qu'elle s'endormit très vite et l'arrêt du train à Amiens ne troubla nullement son sommeil. Ce fut sa compagne de voyage qui la réveilla, une demi-heure avant d'atteindre Paris.

— Quelqu'un vient vous chercher? demanda-t-elle.

— Non, madame, je prendrai un fiacre.

— Où allez-vous ?

— Avenue de Friedland.

— Oh ! ça tombe bien. Je vais précisément dans ce quartier, moi aussi. Partageons le même fiacre, ce sera moins cher.

Suivant l'exemple de sa nouvelle amie, Linetta sauta du train dès qu'il entra en gare. Très expérimentée, la Française héla un porteur sans perdre un instant et, réussissant à devancer les autres voyageurs, n'eut aucun mal à trouver un fiacre libre.

Cette hâte avait privé Linetta de toute chance de revoir le marquis pour le remercier de sa gentillesse. Je suppose qu'il m'a complètement oubliée maintenant, songea-t-elle. Pourtant elle aurait bien voulu pouvoir lui exprimer sa gratitude ou, au moins, le voir encore une fois. Mais il était encore très tôt et elle était persuadée qu'il n'avait, lui, aucune raison de se dépêcher: on viendrait certainement le chercher à la gare en voiture particulière.

C'est le plus bel homme que j'aie jamais vu, se répétait-elle en jetant un dernier regard derrière elle dans l'espoir de l'apercevoir sur le quai.

— Allons, venez, lui dit son amie.

Et elle la suivit, en se moquant elle-même de sa déception.

Jamais je ne reverrai quelqu'un d'aussi beau, se dit-elle ; et on pouvait gager que, désormais, tous les héros de ses livres favoris seraient à son image.

Paris offrait tant de choses à découvrir qu'elle ne tarda pas à oublier le marquis. Elle s'assit sur le bord de son siège pour mieux contempler les grands immeubles de pierre qui ressemblaient exactement à la description que sa mère lui en avait faite.

Les rues pavées qu'ils empruntaient n'avaient sans doute pas changé depuis l'époque où l'on conduisait les aristocrates à la guillotine. Chaque pierre de Paris était pour elle chargée d'histoire, une histoire qu'elle avait non seulement apprise lors de ses leçons, mais qu'elle avait lue et relue avec passion pour son propre plaisir : le Roi-Soleil, les intrigues d'hommes d'Etat comme Talleyrand, la grandeur et la décadence de Napoléon, voilà des sujets qui la fascinaient. Mais tout ce qu'elle n'avait vu jusqu'ici qu'en imagination, elle l'avait maintenant devant les yeux.

C'est lorsqu'elle arriva avenue de Friedland qu'elle commença à s'inquiéter : et si, après tout, Marie-Ernestine ne voulait pas d'elle ? Comment se débrouillerait-elle ?

Allons, elle se faisait des idées. Marie-Ernestine serait bien telle que Mlle Antigny la lui avait décrite : une jeune fille aimable et au cœur tendre. Comment pouvait-il en être autrement, alors qu'après tant d'années de séparation elle avait continué à écrire à sa tante chaque Noël ?

Pourtant, en y songeant, elle regrettait maintenant que Mlle Antigny n'ait pas prêté plus d'attention à ses lettres. Elles n'étaient vraiment pas très explicites ; c'était tout juste si elles parlaient de Paris :

Je suis très heureuse et je me porte bien... Je pense à vous souvent, chère tante... J'aimerais tant que ma sœur Adélaïde et mon petit frère Zacharie soient encore en vie...

Marie-Ernestine était la fille de Jules Antigny, un charpentier de Martizay, près de Bourges, qui avait abandonné femme et enfants pour fuir à Paris avec une fille de la région. Afin de partir à sa recherche, Mme Antigny avait dû confier ses filles à deux de leurs tantes ; l'une vivait à Mézières-sur-Brenne, l'autre était gouvernante chez un riche châtelain des environs. Mais dès qu'elle eut trouvé du travail à Paris, elle avait fait venir l'aînée auprès d'elle. C'est le marquis de Gallifet, un de ses patrons, qui avait envoyé Marie-Ernestine au Couvent des Oiseaux et s'était chargé de sa pension.

Quand la vieille Mlle Antigny lui avait raconté cette histoire, Linetta avait eu le sentiment d'en savoir beaucoup sur Marie-Ernestine; à présent, elle s'apercevait que c'était bien insuffisant pour deviner quel genre de femme celle-ci était devenue. Elle avait calculé quelle avait aujourd'hui vingt-neuf ans: sa tante ne l'avait donc pas vue depuis près de vingt ans. Que pouvait-elle savoir de sa vie, dans ces conditions ?

Telle était la question qu'elle se posait en arrivant devant le numéro 11 de l'avenue de Friedland, avec tous ses bagages.

A peine eut-elle sonné à la porte qu'elle se demanda si elle n'aurait pas mieux fait d'aller directement à l'entrée de service. La maîtresse de maison la trouverait peut-être impertinente de venir rendre visite à une domestique en se présentant à la grande porte.

Mais il était trop tard : elle avait déjà entendu des pas. Quelqu'un tirait les verrous.

Le valet qui lui ouvrit ne portait ni livrée ni perruque poudrée; il était simplement vêtu d'une chemise blanche et d'un gilet de couleur festonné, à boutons dorés.

— Je voudrais voir Mlle Antigny, dit-elle d'une voix hésitante.

— Elle ne m'a pas averti de votre arrivée, répondit le valet en jetant un regard embarrassé aux bagages de Linetta.

— Elle ne savait pas que j'allais venir... mais j'ai une lettre pour elle de la part de sa tante.

— Mlle d'Antigny n'est pas encore levée, remarqua-t-il, perplexe. Entrez toujours, vous serez mieux à l'intérieur.

Linetta était un peu surprise. Elle trouvait plutôt étrange qu'une domestique fasse la grasse matinée. En outre, il lui avait bien semblé entendre le nom «Antigny» précédé d'une particule, et elle savait qu'en France c'était un usage réservé aux nobles. Ce devait être un lapsus.

Elle entra dans un vestibule tendu de tapisseries et décoré de plantes exotiques placées dans de magnifiques vases de porcelaine. Des lustres de cristal étaient accrochés au plafond et de lourdes tentures de velours bleu ornaient les portes d'acajou.

Le valet la précéda dans un petit salon meublé à l'orientale. Des tabatières en or et des porte-cigarettes étaient disposés sur des tables basses, laquées de rouge et incrustées de nacre. Elle écarquillait les yeux. C'était la première fois qu'elle voyait des porte-cigarettes. Au village, elle avait souvent aperçu des chasseurs fumant le cigare, mais pour elle les cigarettes n'existaient encore que dans les livres.

La forte odeur de tabac qui régnait dans la pièce attestait qu'on y avait fumé récemment.

— Si vous voulez bien attendre, dit le valet. Je vais demander à la femme de chambre si Mlle d'Antigny est réveillée. J'espère qu'elle ne me reprochera pas de vous avoir fait entrer.

— Je l'espère également, répondit Linetta d'une petite voix.

Elle était de plus en plus intriguée : on la traitait comme si elle était une invitée de la maîtresse de maison et non l'amie d'une simple servante. Peut-être Marie-Ernestine avait-elle gravi les échelons au fil des années pour devenir un personnage important dans la maison. L'adresse était pourtant toute nouvelle...

Tout cela était bien mystérieux. Même la pièce dans laquelle elle se trouvait lui semblait sortir tout droit d'un roman.

Un tableau, au-dessus de la cheminée, attira son regard. C'était une grande toile, représentant apparemment une déesse. La femme, aux magnifiques proportions avait pour toute parure un voile bleu qui lui laissait le buste dénudé. Elle était très belle, avec ses grands yeux brumeux, son teint de rose et ses lèvres rouges légèrement entrouvertes. Le cadre portait une plaque sur laquelle était gravée cette inscription : « Madeleine repentante » par Paul Baudry.

Linetta avait déjà vu de nombreuses reproductions de toiles célèbres. Deux fois même, Mlle Antigny l'avait emmenée à la National Gallery, à Londres, estimant, en accord avec sa mère, que cela faisait partie de son éducation. Elle trouva le tableau de bonne facture et se demanda qui était Paul Baudry. Elle ne l'avait jamais entendu citer parmi les grands maîtres, mais on ne pouvait mettre en doute son talent, et son modèle était une fort jolie femme.

La porte s'ouvrit.

— Madame vous prie de monter, dit le valet. Elle va vous recevoir.

Linetta sentit son cœur bondir. Au moins, on ne l'avait pas mise à la porte : cela signifiait probablement que Marie-Ernestine était là. Mais qui était « madame » ? Sa patronne ?

— Merci, répondit-elle en s'efforçant de paraître naturelle.

Le valet, qui avait maintenant revêtu sa livrée, la conduisit à l'étage.

— Voici cette jeune fille, madame, annonça-t-il d'une voix de stentor en ouvrant toute grande une porte.

Linetta était si intriguée en entrant qu'elle ne vit d'abord que le lit : il semblait occuper toute la place à lui seul. Il était tendu de satin turquoise et surmonté d'un énorme baldaquin de même étoffe. Avec ses rideaux de dentelles, il ressemblait à un trône entouré de nuages.

Des peaux d'ours blanc servaient de tapis et dans l'air flottait un parfum capiteux, venu de l'arôme des fleurs disposées çà et là dans de grands vases et d'un mélange exotique de patchouli et d'ambre gris.

Linetta n'osait pas faire un pas.

Alors, une femme émergea d'une couverture vénitienne et de draps bordés de dentelles et se hissa contre ses oreillers ; des cheveux d'or tombaient sur ses épaules, sa peau était blanche et ses lèvres rouges et sensuelles.

Cette femme, Linetta l'avait déjà vue. Elle reconnut immédiatement en elle le modèle du tableau intitulé «Madeleine repentante».

— Qui êtes-vous ? demanda une voix mélodieuse et enjouée.

— Je m'appelle Linetta Falaise et j'ai une lettre de Mlle Antigny pour sa nièce, Marie-Ernestine.

— De tante Thérèse ?

Linetta ne put cacher sa surprise. Était-ce donc elle, Marie-Ernestine ? Elle prit la lettre dans son sac à main et s'approcha de la femme alanguie au milieu du flot de dentelles. En la voyant de plus près, elle constata que le peintre n'avait pas exagéré sa beauté : elle ressemblait vraiment à une déesse. Ses épaules blanches comme neige et la pointe rose de ses seins qu'on devinait à travers sa chemise de nuit diaphane étaient l'expression même de la volupté.

— Comment va ma tante ?

Linetta était tellement admirative qu'elle en avait presque oublié les mauvaises nouvelles dont elle était porteuse.

— Hélas... répondit-elle, hésitante, votre tante est... morte.

— Morte? s'exclama Marie-Ernestine... Puisse le Bon Dieu avoir pitié d'elle et puisse-t-elle reposer en paix, ajouta-t-elle dans un murmure en faisant le signe de la croix.

Ce simple geste réconforta un peu Linetta. Libérée de sa première appréhension, elle remarqua que Marie-Ernestine portait en pendentif un petit crucifix d'or qui, scintillant entre ses seins, offrait un singulier contraste avec le luxe exotique de la chambre.

Marie-Ernestine ouvrit la lettre.

— J'ai été obligée de l'écrire moi-même, précisa Linetta, mais votre tante l'a signée de sa main la veille de sa mort.

— Je n'arrive pas à y croire... Elle était la seule parente qui me restait, la seule qui sache encore mon vrai nom... A Paris, on m'appelle Blanche, expliqua-t-elle. Mes camarades du couvent m'avaient surnommée ainsi à cause de mon teint, et depuis je ne suis plus Marie-Ernestine pour personne.

Plantée là au milieu de la pièce sans savoir que faire, Linetta se sentait un peu gauche.

— Asseyez-vous donc, reprit Marie-Ernestine sans quitter la lettre des yeux. Je vois que ma tante me soumet un problème qui vous concerne...

— Je ne voudrais pas vous causer la moindre gêne, répondit humblement Linetta.

Elle choisit une chaise près d'une console où était posé un christ en ivoire. De même que le petit crucifix d'or, cette statuette avait quelque chose de rassurant dans cette chambre au luxe presque provocant.

Comment imaginer que cette femme était la nièce d'une simple gouvernante? Elle avait une peau sans défaut qui justifiait pleinement son surnom et ses lèvres avaient exactement la courbe délicate que leur avait donnée Paul Baudry. Un an plus tard, d'ailleurs, Charles Dinot devait écrire d'elle: «Sa bouche merveilleuse était faite pour chanter ou boire du champagne, le vin de l'amour!»

Pourtant Linetta se sentait bien moins intimidée qu'en entrant : elle la trouvait plus humaine, plus abordable.

Blanche acheva sa lecture et leva vers elle des yeux mouillés de larmes.

— Elle m'aimait, dit-elle. Tante Thérèse m'a toujours aimée. Comme je regrette de n'avoir pu être près d'elle en cet ultime instant.

— Elle s'est éteinte très doucement, dit Linetta avec compassion. Elle n'a presque pas souffert. Moi-même, j'ai du mal à croire qu'elle soit morte.

— Elle m'a écrit combien elle était heureuse de vivre chez vous et de vous instruire. Mais je vous croyais... riche! C'est bien vrai que vous n'avez pas d'argent?

— Pas le moindre. En fait, sans le savoir, j'ai vécu uniquement des économies de votre tante depuis deux ans.

— Ça m'étonnerait qu'elle ait pu économiser beaucoup...

— J'ai honte d'avoir ainsi profité de sa générosité sans même m'en rendre compte. J'aurais pu trouver du travail... bien que je ne voie pas trop ce que j'aurais pu faire, tout au moins au village.

Blanche lui adressa un sourire amical et spontané, où se lisait une sorte de complicité féminine.

— Nous allons arranger ça, dit-elle avec conviction.

Elle sonna et une servante en tablier de dentelle, apporta du café et des petits pains.

— La maison est à vous ? se risqua à demander Linetta en voyant qu'il y avait une tasse pour elle.

— Mais oui. Pourtant, je n'y ai pas beaucoup vécu: j'ai passé ces cinq dernières années en Russie.

— En Russie ? s'exclama-t-elle, plus étonnée que si Blanche lui avait dit être allée sur la lune.

— Oh! j'oubliais... Tante Thérèse n'a pas pu s'en apercevoir: toutes mes lettres étaient d'abord acheminées jusqu'en France par la valise diplomatique. On ne peut pas se fier à la poste en Russie.

— Que faisiez-vous là-bas ?

— J'accompagnais un... ami, répondit-elle en hésitant sur le dernier mot comme si elle voulait cacher quelque secret. C'était fascinant! Terriblement fascinant! J'habitais une vaste maison dans le Grand Morskoï, avec une armée de moujiks pour serviteurs, et mon salon était le plus chic, le plus animé et incontestablement le plus gai de tout Saint-Pétersbourg!... Ah! le luxe, les réceptions et les Russes eux-mêmes sont indescriptibles, ajouta-t-elle en soupirant. L'élite de la ville se réunissait chaque soir à onze heures autour de mon samovar pour bavarder, boire, chanter et parler d'amour; et le lendemain matin, vers cinq heures, les moujiks venaient réveiller les noceurs qui ronflaient encore dans les coins pour les raccompagner chez eux.

Linetta ouvrait de grands yeux.

— Et, bien sûr, poursuivit Blanche, j'ai fait un malheur au *Théâtre Français* de Saint-Pétersbourg.

— Vous êtes actrice? demanda la jeune fille qui brûlait de lui poser cette question depuis qu'elle était entrée dans la chambre.

— Tiens! Vous ne le saviez pas? Aurais-je oublié de le dire à tante Thérèse ?

— En tout cas, elle ne m'en a jamais parlé.

— Mon Dieu ! Je ne me souvenais pas d'avoir été aussi cachottière. Ça doit remonter à 1858, onze ans après avoir fait mes débuts sur scène comme statue vivante de la Belle Hélène dans le *Faust* d'Ennery... Je n'avais pas un traître mot à dire, commenta-t-elle en riant, mais ma «beauté plastique», comme l'écrivaient les critiques, m'a valu un succès retentissant !

Elle ne se vantait pas. C'était la pure vérité.

— Mais ce n'était rien à côté du triomphe qui m'attendait à Saint-Pétersbourg. Je crois bien que tous ces applaudissements m'ont un peu tourné la tête... Je me suis conduite comme une sotte, avoua-t-elle avec une franchise touchante.

— Qu'avez-vous donc fait?

— Oh! Par pure provocation, j'ai décidé d'assister au gala de clôture de l'Opéra dans une robe qui devait éclipser les actrices autant que le public féminin.

Elle était si belle aux yeux de Linetta qu'elle aurait pu éclipser n'importe quelle femme.

— J'ai trouvé exactement ce que je cherchais chez mon couturier. Une robe superbe ! Elle venait tout droit de Paris et j'étais sûre qu'elle n'avait pas sa pareille dans toute la Russie. Mais voilà, elle avait été commandée par l'impératrice en personne. J'étais folle, je vous dis. Le couturier a cherché à me dissuader, mais je lui ai posé une liasse de billets de banque dans la main et je me suis dépêchée de la faire emporter.

— Qu'est-il arrivé ?

— Je l'ai mise pour le grand soir. L'impératrice, qui m'observait de sa loge, en est devenue verte de rage et, dès le lendemain, Mezentsev, le chef de la police secrète, a reçu l'ordre de m'expulser de Russie !

— Oh non ! C'est vraiment trop cruel pour une robe!

Blanche n'éprouva pas le besoin de lui expliquer que cet épisode venait en fait s'ajouter à une longue série d'affronts dont avaient eu à se plaindre non seulement l'impératrice, mais la plupart des femmes de la haute société pétersbourgeoise.

— C'est sans importance, répondit-elle simplement en haussant les épaules. A mon retour à Paris, chacun semblait ravi de me voir, et j'ai compris que le meilleur moyen de me venger était de faire une belle carrière dans le monde du spectacle.

Linetta croyait entendre un conte de fées. Elle voyait bien que ces confidences ne lui étaient pas adressées personnellement: à travers elle, c'était à sa tante et à toute sa famille disparue que Blanche essayait de raconter sa vie et ses succès.

— J'ai pris des cours de diction et j'ai appris des airs d'opéra bouffe avec Mme Marchel, la pianiste de l'Ecole lyrique. Puis j'ai entretenu des relations avec des critiques dramatiques et des acteurs en vue. J'ai même réussi à m'assurer les bonnes grâces de l'éditeur de la *Gazette des Etrangers*.

— Pourquoi faire? demanda Linetta qui ne comprenait pas très bien où elle voulait en venir.

— Vous ne devinez pas ? Henri de Père, l'éditeur en question, a commencé par rappeler mon nom à l'attention du public. Après tout, j'avais été absente pendant cinq ans et j'avais peur qu'on ne m'ait oubliée. Le public est très versatile, vous savez.

— Comment s'y est-il pris ?

— Une semaine avant mes débuts au Palais-Royal, la *Gazette* m'a consacré toute une colonne en première page et n'a cessé de chanter mes louanges jusqu'en octobre.

— Merveilleux ! s'exclama Linetta.

— Je vous crois! Et actuellement je me produis aux Folies-Dramatiques.

— Je pourrai vous voir?

— Mais bien sûr! En ce moment, je joue Frédégonde. C'est un rôle magnifique, mais le prochain sera bien meilleur encore. Ce sera ma consécration ! La Russie sera désespérée de m'avoir perdue.

— Comment s'appellera la pièce ?

— *Le Petit Faust*, et je serai Marguerite!... Ça me fait penser, dit-elle en consultant son réveil incrusté de diamants, qu'il est temps de me lever. J'ai une répétition ce matin. Venez avec moi, ça vous donnera une idée de mon rôle.

— Vraiment, vous croyez que je peux?

— Bien sûr! Et j'en profiterai pour vous présenter au Tout-Paris, répondit-elle en sautant du lit. A propos, ôtez donc cet affreux bonnet. Vous êtes très jolie, mais votre tenue laisse à désirer.

— Je n'ai jamais eu beaucoup d'argent pour m'habiller, s'excusa Linetta. Et puis, je viens de la campagne...

Elle se sentait un peu gênée de surprendre Blanche dans son intimité. C'était la première fois qu'elle se trouvait devant une femme si peu vêtue; sa mère et Mlle Antigny avaient toujours été très discrètes en sa présence. Mais Blanche semblait avoir complètement oublié que sa peau d'albâtre et sa poitrine avantageuse n'étaient voilées que par une fine chemise de nuit. Elle ressemblait plus que jamais à une déesse de Rubens.

En voyant Linetta tête nue, elle s'exclama :

— Vous êtes vraiment ravissante! Ces cheveux blonds encadrant votre visage d'enfant vous donnent un charme très personnel. On vous remarquera, et c'est ce qui compte.

Elle sonna une nouvelle fois sa servante.

— Mon bain d'eau minérale est-il prêt? de-manda-t-elle.

— Oui, madame. Deux cents bouteilles de Montebello, comme d'habitude.

— C'est une eau très vivifiante, expliqua-t-elle à Linetta. Sans doute, aimeriez-vous prendre un bain, vous aussi, après une nuit dans le train? Conduisez mademoiselle à la petite chambre qui donne sur la cour, ordonna-t-elle, et aidez-la à passer sa plus belle robe. Nous allons au théâtre.

— Bien, madame.

La chambre où on la conduisit était assez luxueuse, mais moins extravagante que celle de la maîtresse de maison. On apporta ses bagages et, pendant que la servante faisait couler un bain dans le cabinet de toilette adjacent, elle se mit à ranger ses robes dans la penderie en songeant qu'elles allaient paraître bien ternes à côté des toilettes de Blanche.

Mais c'était sans importance. Personne ne ferait attention à elle quand elle serait en compagnie de cette splendide créature aux cheveux d'or, aux yeux si bleus et à la peau si laiteuse.

Moins d'un quart d'heure plus tard, Blanche fit son apparition, vêtue d'un ensemble bleu et blanc d'une coupe si originale qu'il semblait fait pour la scène. Mais ce qui attira d'abord le regard de Linetta, c'étaient ses diamants. Elle n'aurait jamais cru qu'on pût porter autant de bijoux à la fois, surtout dans la journée. Blanche était littéralement ruisselante de reflets et de scintillements et ses boucles d'oreilles étaient si longues qu'elles effleuraient ses épaules.

— Venez, dit-elle. Je ne veux pas être en retard. Ils ne commenceraient pas sans moi, mais je ne tiens pas à passer la journée

au théâtre.

Dehors, les attendait une superbe voiture dont les banquettes étaient couvertes du même bleu que l'ensemble de Blanche. Linetta crut à une coïncidence, mais celle-ci la détrompa :

— Mes voitures sont toujours assorties à mes toilettes. C'est mon couturier lui-même qui fournit l'étoffe des sièges.

Quand les chevaux partirent au petit trot, Linetta détacha enfin les yeux de sa flamboyante hôtesse pour contempler la ville. Le soleil brillait et les marronniers étaient en fleur. C'était encore plus beau qu'elle ne l'avait imaginé d'après les descriptions de sa mère.

Dans les cafés, il y avait déjà des clients assis autour des tables à dessus de marbre, et sur les grands boulevards, on voyait circuler de magnifiques calèches et d'élégants phaétons, tous tirés par des chevaux plus fringants les uns que les autres. Parfois, elles rencontraient des messieurs qui les saluaient au passage et à qui Blanche répondait par un signe de la main.

— Vous avez beaucoup d'amis, observa Linetta.

— Ce ne sont pas des amis : je suis très en vue à Paris.

— Vous devez être une actrice des plus célèbres !

Blanche ne répondit pas.

Ils arrivèrent bientôt aux Folies-Dramatiques. Linetta était ravie à l'idée d'entrer dans un théâtre ; les rares représentations auxquelles elle avait pu assister, avec Mlle Antigny à Oxford, l'avaient toujours enthousiasmée. Elle allait savoir maintenant à quoi ressemblait un théâtre parisien.

Mais une cruelle déception l'attendait à l'intérieur. La salle, immense et poussiéreuse, était plongée dans la pénombre, sans ors ni lumières. Il y régnait une atmosphère de tristesse très différente de ce qu'elle avait espéré. C'était tout juste si l'on distinguait les loges dans la demi-obscurité, et les sièges de velours rouge semblaient ternes et sales.

Sur la scène, les acteurs, faiblement éclairés par un simple falot accroché à un pilier, ressemblaient à des fantômes poursuivis par des ombres mouvantes. Quant au décor, on aurait dit un chantier de démolition : ce n'étaient, qu'échelles, tréteaux et armatures diverses entassés là comme des rebuts ; et des toiles peintes pendaient des cintres comme les voiles carguées d'un navire.

— Vous voilà enfin, Blanche, Dieu merci ! s'écria un homme aux bras chargés de papiers, debout devant la fosse d'orchestre. Si on ne met pas rapidement bon ordre dans ce chaos, on ne sera jamais prêts pour le 28 !

— Le 28 ? s'exclama Blanche, horrifiée. Je croyais qu'on commençait le mois prochain.

— Le 28 avril ! Et si vous voulez avoir du succès, vous avez intérêt

à vous mettre au travail! Hier, vous ne saviez pas un mot de votre texte.

— Je ne pense pas que le public sera très attentif à ce que j'ai à dire, répliqua-t-elle en riant.

— Je sais. Il ne s'intéresse qu'à votre «plastique » ! Mais je veux donner une chance aux auteurs.

— Ah ? Pourquoi ? demanda-t-elle d'un air mutin en se dirigeant vers les coulisses. Le temps d'enlever mon chapeau et je suis à vous.

Linetta la suivit le long d'un couloir qui semblait trop étroit pour son immense jupe, dont les larges pans ondulaient derrière elle comme des vagues de satin bleu et blanc. Comment une robe pouvait-elle être aussi encombrante et aussi gracieuse à la fois ? Elle n'avait jamais porté, quant à elle, ce genre de toilettes drapées sur les hanches, comme c'était maintenant la mode, et elle espérait secrètement avoir bientôt les moyens de s'en acheter une point trop coûteuse.

Les coulisses, dont le sol dallé résonnait sous leurs pas, auraient eu besoin d'un bon coup de balai et il y flottait une odeur déplaisante, due sans doute au gaz d'éclairage et à la colle utilisée pour les décors.

Un parfum subtil et capiteux, en revanche, embaumait la loge de Blanche. C'était une pièce carrée, basse de plafond et tendue de tissu brun clair, dont un des côtés était isolé par un rideau accroché à une tringle de cuivre. Deux grandes fenêtres donnaient sur la cour du théâtre; un miroir en pied faisait face à une coiffeuse de marbre blanc encombrée de flacons, de fards et de poudriers ; et quantité d'objets de toilette en ivoire et de petites éponges garnissaient un lavabo rempli d'eau savonneuse.

Toute une série de costumes pendait à une rangée de cintres; deux bouteilles de champagne vides traînaient sur une petite table; et chaque coin de la pièce était décoré de fleurs, à demi fanées pour la plupart.

Le désordre et la poussière ne semblaient guère incommoder Blanche. Elle suspendit sa jaquette à un des cintres et posa son chapeau sur la coiffeuse. C'était un petit chapeau du dernier chic, rehaussé de plumes d'autruche, mais qui n'ajoutait rien à son charme: ses cheveux étaient si blonds et son visage si expressif qu'ils se suffisaient à eux-mêmes. En passant, elle adressa un sourire à son miroir, apparemment satisfaite de ce qu'elle y voyait.

— Nous ne resterons pas trop longtemps. J'ai rendez-vous pour déjeuner et je ne veux le manquer à aucun prix. Et cet après-midi, je vous emmènerai au Bois de Boulogne.

— Je ne voudrais pas vous déranger...

— Mais avant tout, poursuivit-elle en ignorant la remarque de Linetta, nous allons vous habiller convenablement. Vous ne pouvez pas vous montrer à mes côtés fagotée comme vous l'êtes.

— Je suis désolée, mais... je crains de ne pas pouvoir m'acheter des vêtements en ce moment. Il me reste très peu d'argent et je dois d'abord trouver le moyen de gagner ma vie.

— Vous avez largement le temps d'y penser, et ça m'amusera de vous pomponner un peu.

Puis, sans lui laisser le temps de protester, elle disparut dans l'étroit couloir.

Linetta, voyant que personne ne lui prêtait attention, alla s'asseoir à l'écart dans la salle pour suivre la répétition.

Blanche semblait illuminer le théâtre par sa bonne humeur et sa gaieté. Chacune de ses scènes était menée avec entrain et, malgré son manque de voix, quand elle chantait tout devenait si drôle et piquant que les autres acteurs paraissaient renaître à la vie. Même l'irascible metteur en scène avait l'air satisfait.

— Il faut que je m'en aille, maintenant, dit Blanche au bout d'une heure et demie.

— Mais on n'a même pas commencé le second acte ! s'indigna le metteur en scène.

— Ma doublure n'a qu'à me remplacer ! J'ai un rendez-vous important... Je dois vérifier si mes robes et mes diamants suffisent à éblouir les critiques, ajouta-t-elle pour se justifier, ce qui mit fin à ses protestations.

— On s'arrangera, dit-il brièvement. Mais vous venez demain ?

— Je ferai de mon mieux. Dans le cas contraire, ma doublure aura enfin l'occasion de gagner sa vie. Je suis si rarement malade que la pauvre ne peut jamais faire ses preuves.

— C'est vrai, dit-il en lui baisant la main. Votre santé est admirable, ma chère, à l'image de toute voire personne.

Elle se fit apporter son chapeau, et le directeur la raccompagna jusqu'à sa voiture.

— Alors, demanda-t-elle à Linetta comme le cocher faisait claquer le fouet, qu'est-ce que vous en pensez ?

— J'ai été un peu déçue par la salle. Avant votre entrée en scène, tout paraissait morne, sale et désordonné !

— Ha ! Ha ! Attendez de me voir ce soir en Frédégonde. Vous aurez une tout autre impression.

— Vous comptez me déposer à la maison au passage ? demanda Linetta quelques instants plus tard.

— Nous déjeunons ensemble *Aux Trois Frères Provençaux*. Notre hôte est Raphaël Bischoffsheim, et j'espère que vous saurez lui plaire.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est un de mes meilleurs amis et qu'il acceptera peut-être de vous offrir de nouveaux vêtements.

— Vous voulez dire, balbutia Linetta, stupéfaite, qu'il payerait ?

Mais... je ne peux pas le laisser faire ça...

— Le cadeau ne s'adressera pas à vous, mais à moi! Bisch est très gentil, il me donne toujours tout ce que je veux... Le restaurant est près de la Bourse, c'est là qu'il travaille.

— Il est agent de change ?

— C'est le plus riche banquier de Paris! Le plus généreux aussi... Alors essayez de lui plaire.

Linetta se sentait un peu mal à l'aise : elle n'avait pas l'intention de permettre à un inconnu de lui acheter des robes. Elle était certaine que sa mère s'y serait opposée, mais pouvait-elle imposer son allure de provinciale à une élégante Parisienne comme Blanche?

D'un autre côté, elle ne voyait pas pourquoi elle devrait être l'obligée de ce M. Bischoffsheim, fût-ce pour plaire à Blanche. L'idée lui paraissait pour le moins extraordinaire.

Elle lui parut plus extraordinaire encore quand elle découvrit le personnage.

Le restaurant, assez petit, était rempli de monde, principalement des hommes. M- Bischoffsheim, qui lisait la carte des vins, assis à une table d'angle, se leva en souriant à l'approche de Blanche. Il lui baisa la main et se tourna vers Linetta, qui lui fit une révérence.

— C'est une amie arrivée à l'improviste ce matin, expliqua Blanche. Nous avons beaucoup de choses à vous dire... Et vous, mon cher, comment allez-vous ? Pas trop fatigué après cette folle nuit? ajouta-t-elle d'une voix caressante en insistant sur l'adjectif «folle».

— Comme toujours avec vous, je me suis senti jeune et ardent.

Elle lui adressa un sourire enjôleur.

Il était très différent de ce que Linetta avait imaginé. Plutôt corpulent et solidement bâti, il avait le nez romain et semblait avoir dépassé la quarantaine. Habillé avec élégance, il portait des favoris et la barbiche mise à la mode par l'empereur, et son petit doigt était orné d'une chevalière surmontée d'un énorme rubis.

— Occupons-nous tout de suite du menu, proposa-t-il, Je suis un peu pressé par le temps.

— Vous avez beaucoup de travail ?

— Beaucoup! La Bourse a repris très-fort ce matin, après une semaine de calme.

Il concentra son attention sur la carte, discutant chaque plat avec le maître d'hôtel et choisissant les vins avec soin. Au grand soulagement de Linetta, il ne prit pas la peine de consulter les dames : elle aurait été bien embarrassée d'avoir à donner son avis, elle préférerait regarder autour d'elle.

De temps à autre, les clients des tables voisines jetaient à Blanche des coups d'œil admiratifs. Il est vrai qu'elle n'était pas de celles qui passent inaperçues. Ses yeux avaient plus d'éclat encore que les

diamants qui scintillaient à ses oreilles et à ses poignets.

— A présent, parlez-moi de votre nouvelle amie, dit M. Bischoffsheim.

Blanche lui expliqua la situation.

— Vous n'avez pas de famille en Angleterre? demanda-t-il.

— Non, monsieur.

— Que pensez-vous qu'elle puisse faire, Bisch? Actrice ? Je suis sûre qu'en insistant je pourrais la faire engager dans *Le Petit Faust*.

— Oh! non, intervint Linetta. Je serais bien trop timide et, d'ailleurs, je n'ai pas envie de faire du théâtre.

Elle avait encore en mémoire la tristesse et la saleté des coulisses: si Blanche elle-même devait en passer par là, qu'est-ce que cela devait être pour les petits rôles !

— Je ne crois pas que la carrière théâtrale convienne à Mlle Falaise, remarqua Bischoffsheim pensif. Mais rien ne presse. Paris offre de multiples possibilités et, avec le temps, elle finira bien par trouver quelque chose.

— En attendant, est-ce qu'elle peut habiter à la maison, Bisch?

— Mais bien sûr! Il y a largement assez de place.

— Alors, c'est entendu, lança-t-elle gaiement à Linetta. Je vous avais bien dit que Bisch trouverait une solution, Vous allez rester avec moi jusqu'à ce que vous ayez pris une décision.

— Je ne voudrais pas vous importuner. Je pourrais peut-être donner des leçons d'anglais., dans une petite école ou chez les particuliers.

— Voyons! Vous n'y pensez pas! Il n'y a rien de plus assommant que de s'occuper des enfants des autres. Et qu'est-ce que ça vous rapporterait? Même pas de quoi vous acheter des épingles à cheveux.

— Tout le monde n'exige pas, ma chère, qu'elles soient en or incrusté de diamants! commenta M. Bischoffsheim en éclatant de rire.

— Comprenez-moi, Bisch. Elle est bien trop jolie pour perdre son temps dans une salle de classe.

— Je suis de votre avis et, je le répète, rien ne presse. Prenez votre temps, mademoiselle.

— Oh! Appelez-la donc Linetta, protesta Blanche. C'est une amie! Est-ce que je fais des manières avec vos amis, moi?

— Parfois vous devriez...

— Là, vous êtes méchant! Je vous ai dit que j'étais désolée.

— On le serait à moins ! En tout cas, ça ne doit plus se reproduire, ajouta-t-il d'un ton soudain sérieux.

Linetta se sentait un peu de trop: c'était une conversation visiblement privée, laissant supposer qu'ils étaient très intimes.

Mais cette intimité, à ses yeux, n'expliquait tout de même pas pourquoi Blanche était obligée de demander à ce monsieur la

permission d'héberger une amie chez elle. Peut-être l'avait-il aidée à acheter la maison, puisqu'il était si riche et apparemment si généreux.

Quoi qu'il en soit, elle se trouva fort embarrassée quand Blanche le prit par le bras pour lui souffler :

— S'il vous plaît, Bisch, Linetta a besoin de vêtements neufs. Je ne peux pas l'emmener au Bois dans cette tenue.

— Non... je vous en prie, implora Linetta.

Mais Blanche l'empêcha d'en dire plus en lui mettant un doigt sur la bouche.

— Je vous ai déjà expliqué que Bisch était l'homme le plus gentil et le plus généreux du monde. N'est-ce pas vrai, Bisch ?

— Mais certainement! Linetta peut commander tout ce qu'elle veut. Ça ne me ruinera pas.

— Voilà une chose que je ne permettrai à aucune femme de faire à ma place, dit-elle en souriant... Merci, Bisch, ajouta-t-elle en lui donnant sa main à baiser.

— Vous ai-je jamais rien refusé ?

— Jamais! A propos, j'ai vu un ravissant collier chez Oscar Massin...

— Nous irons l'examiner ensemble.

Ils quittèrent le restaurant à deux heures et demie et, à quatre heures à peine, Linetta avait à sa disposition une garde-robe complète et éblouissante. Jamais elle n'aurait imaginé posséder un jour d'aussi élégantes et coûteuses parures.

Blanche l'avait conduite rue Taitbout, chez Mme Laferrière, la couturière qui l'habillait à la ville comme à la scène. Celle-ci avait jugé Linetta du premier coup d'œil :

— Mademoiselle est très jeune. On dirait une enfant.

— C'est également mon avis, avait approuvé Blanche, et c'est dans ce style qu'il faut l'habiller.

On avait aussitôt apporté toutes sortes d'étoffes, des dentelles, de la soie, du tulle, ainsi que des tissus pailletés ou brodés de fleurs si bien imitées que Linetta eut du mal à croire qu'elles étaient artificielles.

La mode de l'époque était assez voyante: c'était un déferlement de soieries, de drapés et de rubans, à tel point que les robes ressemblaient plus à des costumes de théâtre qu'à des tenues de ville.

Pourtant, au dire de Mme Laferrière, les toilettes de Linetta étaient «d'une grande simplicité». L'une était parsemée de perce-neige, une autre de boutons de rose, et son chapeau était décoré de primevères.

En sortant de la boutique, elle était habillée de pied en cap : on avait trouvé le moyen de retoucher à mesure une robe destinée à une autre cliente, et Mme Laferrière avait même déniché des gants, un réticule et des souliers de satin fort différents des solides chaussures

qu'elle avait apportées d'Angleterre.

En se regardant dans la glace, elle ne s'était pas reconnue. Comment avait-elle pu devenir, en si peu de temps, cette ravissante créature à la taille de guêpe et au buste galbé?

Même son visage avait changé. Sous son chapeau, dont la finition avait exigé de véritables doigts de fée, ses yeux paraissaient plus grands et plus ardents,

— Tout le monde voudra savoir qui vous êtes, lui dit Blanche sur le chemin du retour. Je vais me refaire une beauté et je vous emmène au Bois en troïka! Comme ça, nous serons sûres d'être remarquées.

Linetta n'écoutait qu'à moitié. Elle commençait à peine à prendre conscience de ce qui lui arrivait. Tout cela était si extraordinaire et si imprévu qu'elle avait l'impression de vivre dans un rêve. Et, quand elle vit Blanche, dont les longs cheveux bouclés tombaient en cascade, vêtue d'une extravagante robe écarlate frangée de blanc et coiffée d'un chapeau à plumes, elle se crut tout bonnement sur une scène de théâtre avec, pour décor, une troïka sortie du magasin d'accessoires.

— Vous savez ce que j'ai fait avant de partir, pour la Russie ? demanda Blanche. Je me suis rendue au Bois, précédée d'un cortège de trente-sept calèches portant chacune une de mes robes. Rendez-vous compte ! Trente-sept robes et trente-sept calèches en file indienne! s'exclama-t-elle d'une voix triomphante.

Linetta était prête à croire n'importe quoi. Il faut dire que la troïka avait quelque chose de féérique avec ses bas-reliefs en bois peint et ses trois fougueux chevaux d'Ukraine conduits par un cocher en jaquette de soie rouge et culottes blanches.

Quand elles s'engagèrent dans l'avenue de l'impératrice, qui menait au Bois de Boulogne, tous les regards convergèrent dans leur direction.

— Le Tout-Paris sera au Bois, ce soir, dit Blanche d'un air satisfait. Et vous verrez que nous les éclipserons toutes, Linetta. Toutes!

Quand vint l'heure, de se coucher, Linetta avait beau tomber de sommeil, elle fut incapable de s'endormir. A peine avait-elle posé la tête sur l'oreiller qu'elle se prit à revivre en pensée les événements de la journée...

D'abord, il y avait eu la promenade au Bois.

Elle n'avait jamais imaginé que tant d'élégance, de couleurs et de luxe puissent être rassemblés au même moment sous les arbres au feuillage déjà printanier.

Une foule de badauds se pressait le long des allées et sur les bords de la route menant à la Grande Cascade.

Des messieurs distingués accompagnaient des dames vêtues de façon recherchée; et de rutilants attelages, phaétons, victorias et autres cabriolets décapotables, portant chacun les armoiries d'une écurie privée, formaient une brillante farandole emmenée par de magnifiques pur-sang ou des poneys enrubannés.

On voyait aussi des coupés attelés en flèche, délicats comme des pièces d'horlogerie, rivaliser avec d'aristocratiques berlines à huit ressorts et des calèches dans lesquelles se laissaient admirer des demi-mondaines en vogue, toutes plus ou moins liées avec Blanche.

Aux yeux de Linetta, elles ressemblaient à des oiseaux de paradis. Mais ce qui l'intriguait le plus, c'étaient les commérages sur leur vie privée que Blanche ne manquait pas de lui rapporter.

— Voici Cora Pearl, lui dit-elle en désignant une femme vêtue d'une robe vert émeraude assortie aux banquettes de sa calèche. Elle a le vent en poupe : après la mort de son ancien protecteur, le duc de Morny, demi-frère de l'empereur, il ne lui a pas fallu longtemps pour se replacer sous le haut patronage impérial, si je puis dire.

Linetta, qui ne la trouvait d'ailleurs pas particulièrement jolie, aurait bien voulu savoir ce que sous-entendait exactement le mot «protecteur».

— C'était la fiancée du duc de Morny? demanda-t-elle.

Il lui semblait étrange qu'un membre de la famille impériale soit autorisé à épouser une roturière, si riche fût-elle.

— Cora a toujours eu de la chance, poursuivit Blanche avec une pointe de jalousie dans la voix. Le prince Napoléon ne s'est pas

contenté de lui donner la clé du palais impérial, il lui a offert deux maisons, dont une rue de Bassins !

— Qui est donc le prince Napoléon? reprit Linetta, qui ne s'estimait guère plus renseignée.

— Le cousin de l'empereur! Un des hommes les plus gais et les plus séduisants de Paris. Ah! Cora est si riche que ses bijoux à eux seuls valent bien un million de francs ! Et elle donne des réceptions et des bals masqués si somptueux qu'aucune d'entre nous ne peut espérer rivaliser avec elle.

— C'est une actrice, elle aussi?

— Oh! elle s'est produite aux Bouffes-Parisiens, il y a deux ans, répondit Blanche en riant. Mais sans succès.

— Pourquoi?

— Elle ne sait pas jouer. Mais elle portait de ces bijoux ! Si vous aviez vu ! Même les boutons de ses bottines étaient des diamants de la plus belle eau et, à la fin de la représentation, elle s'est jetée par terre en levant les jambes !

— Pour quelle raison ?

— Pour montrer au public que ses semelles aussi étaient serties de pierres précieuses! A présent, elle a sa loge au théâtre et se fait un plaisir de critiquer celles qui ont vraiment du talent.

Linetta en avait le souffle coupé. Quant au talent de Blanche, elle attendait de l'avoir, vue en Frédégonde pour en juger.

En rentrant du Bois, elle eut à peine une demi-heure pour se reposer. Sa nouvelle robe du soir venait d'arriver de chez Mme Laferrière et elle dut s'habiller pour aller au théâtre.

Elle fut émerveillée de voir l'animation qui régnait, la nuit, sur les grands boulevards illuminés par les réverbères à gaz et les devantures brillamment éclairées des cafés bondés de monde.

En arrivant au théâtre, lui aussi rayonnant de lumière, Blanche fut accueillie par les acclamations des spectateurs qui faisaient la queue sur le perron. Dédaignant l'entrée des artistes, elle avait pris l'habitude de passer par la grande porte, afin de laisser à ses admirateurs tout loisir d'apercevoir ses célèbres toilettes avant de « se déshabiller pour la scène », comme elle disait elle-même.

La salle n'avait plus rien de comparable avec l'aspect lugubre qu'elle offrait pendant la répétition. Sous l'immense lustre de cristal, elle étincelait maintenant de mille feux roses et dorés ; et les sièges de peluche carmin, qui paraissaient si ternes le matin, avaient l'éclat du rubis. Tout était si resplendissant que même les fresques du plafond, d'une facture assez maladroite, paraissaient magnifiques.

Quant à la scène, elle était pour l'instant dissimulée par de lourds rideaux pourpres.

Les spectateurs, qui se coudoyaient dans l'allée: centrale,

s'écarterent pour laisser passer Blanche et l'applaudir, tandis que les musiciens accordaient leurs instruments.

Les baignoires étaient principalement occupées par des hommes. Ils portaient un large plastron, un gardénia à la boutonnière et, de leur main gantée, tenaient des jumelles de théâtre destinées sans doute à une étude détaillée de l'anatomie de Blanche.

Linetta, elle, devait partager avec M. Bischoffsheim une magnifique loge encadrée de colonnes drapées et frangées. Il se leva pour la saluer et lui offrit le meilleur siège, afin qu'elle ne perde rien du spectacle.

Elle regarda autour d'elle. Les feux de la rampe venaient de s'allumer et le public commençait à s'installer, dans un brouhaha général.

Les premières mesures de l'ouverture se firent entendre. Les retardataires obligèrent des rangées entières de spectateurs à se lever pour leur céder le passage, et l'on entendit murmurer des protestations et des « chut ! ». Linetta avait le cœur battant. Elle n'était d'ailleurs pas la seule: chacun était impatient de voir Blanche !

— C'est palpitant, chuchota-t-elle à M. Bischoffsheim pour lui témoigner son plaisir d'être là.

— C'est la première fois que vous venez au théâtre? demanda-t-il.

— En soirée, oui. Mais j'ai déjà assisté à des matinées classiques à Oxford.

— Hum! fit-il, amusé. Vous verrez qu'ici c'est un peu... différent.

C'était le moins qu'on puisse dire, et Linetta était loin de s'attendre à un spectacle de ce genre. Elle trouva l'opérette romantique et même captivante, mais quand elle vit Blanche faire son apparition triomphale en Frédégonde, elle resta bouche bée : elle n'aurait jamais cru qu'une femme ose apparaître en public en si légère tenue.

Dire qu'elle fut choquée serait en dessous de la vérité. En fait, elle se sentit encore plus gênée qu'en la voyant le matin en chemise de nuit.

Blanche n'avait pratiquement rien sur elle, à l'exception des diamants qui étincelaient à ses oreilles, autour de son cou et dans sa chevelure, comme du givre sur une flûte de champagne. Pétillante, grisante, elle semblait illuminer la salle entière par sa seule présence, comme elle l'avait fait à la répétition. Son exubérance, sa vitalité et sa manière très personnelle de faire participer le public à son jeu faisaient merveille.

Le théâtre croula sous les applaudissements quand, à demi-nue, elle jeta gaiement au visage de son partenaire les bijoux et la ceinture de diamants qu'il lui avait offerts.

Sous le feu des projecteurs, elle donnait l'impression d'être une déesse au teint de porcelaine descendue d'un tableau ou d'une fresque ornant le palais d'un empereur.

A la fin de la représentation, après d'interminables rappels, on apporta sur la scène d'énormes corbeilles de fleurs, sous les bravos et les vivats d'un public enthousiaste.

A sa grande surprise, Linetta apprit que malgré l'heure tardive, un souper était prévu avenue de Friedland.

M. Bischoffsheim les y conduisit. Comme elle n'avait guère eu le loisir de visiter la maison dans la matinée, elle remarqua pour la première fois que le salon était décoré dans un somptueux style Louis XVI. On y voyait des bronzes, des vases de Chine remplis de fleurs et quatre cariatides de marbre aux seins nus portant des lustres.

Dans la salle à manger, ornée de tapisseries des Gobelins, des chandeliers d'argent à quinze branches éclairaient la table et un monumental vaisselier se-dressait, garni d'assiettes anciennes.

Sur la nappe brodée d'or et agrémentée de bouquets d'orchidées, le champagne pétillait déjà dans des coupes d'argent.

Les deux pièces furent rapidement envahies par une foule d'invités arrivant du théâtre. Linetta fut présentée à chacun d'eux, mais il y en avait tant qu'elle eut le plus grand mal à retenir leur nom.

Les hommes en queue-de-pie et plastron immaculé l'impressionnèrent beaucoup et les dames lui semblèrent toutes dignes de poser pour des tableaux de nymphes ou de bacchantes.

Il lui fallut un certain temps pour s'apercevoir que la pâleur de leur teint, la profondeur de leurs yeux et la couleur de leurs lèvres étaient dues aux fards. Elle n'avait jamais vu de femmes maquillées auparavant et elle se dit que la mode parisienne n'avait décidément aucun rapport avec l'austère sobriété des ladies anglaises qu'elle avait connues.

Derrière chaque chaise de la salle à manger se tenait un valet en perruque poudrée et livrée azur passémentée d'argent. D'après les commentaires du voisin de table de Linetta, la chère était de premier ordre et, pour sa part, sans être une gastronome avertie, elle trouvait tout délicieux.

Pour hors-d'œuvre, on servit du caviar et des blinis avec de la vodka.

— C'est la seule maison que je connaisse où le caviar soit toujours en quantité suffisante, lui dit un homme entre deux âges qu'on lui avait présenté comme le duc de...

Son nom avait échappé à Linetta.

Il en reprit trois fois, tandis que Linetta, qui n'en avait jamais encore goûté, se contenta d'une minuscule portion qu'elle mangea avec une certaine prudence.

A la terrine de foie gras succédèrent du homard et de la galantine de paon.

— Du paon? s'exclama-t-elle. Comment peut-on tuer un oiseau si

magnifique ?

— C'est un mets des plus délicats et des plus coûteux, ma chère, répondit le duc. Mais notre hôte peut bien se le permettre.

C'était en effet M. Bischoffsheim qui, assis en bout de table, présidait le dîner. Blanche lui faisait face, à la place d'honneur.

— On pourra dire ce qu'on voudra de Bischoffsheim, reprit-il, mais il faut reconnaître qu'il a une cave superbe. Ce château-d'yquem est irréprochable et je suis sûr que le château-lafite qui doit suivre sera à la hauteur.

Pourtant, devant l'assiette de Linetta, les verres de cristal gravés aux initiales de Blanche restaient toujours aux trois quarts pleins. Elle n'en buvait que de petites gorgées de temps à autre, uniquement pour apaiser sa soif.

Elle était bien la seule à se comporter ainsi: à la fin du repas, le champagne coulait à flots. Les convives étaient de plus en plus gais, les rires fusaient et les dames commençaient à flirter ouvertement avec leurs voisins. Chaque fois qu'elles se penchaient, Linetta rougissait en découvrant à quel point leurs décolletés étaient généreux.

Parfois, elle surprenait des bribes de conversations apparemment plus sérieuses, où revenaient les noms de Houssaye et de Banville. Elle en déduisit que ce devaient être des écrivains à la mode.

Enfin, alors que le souper lui semblait sans fin, on apporta les desserts : il y avait des fraises au kirsch, des tranches napolitaines et des mille-feuilles, le tout arrosé de marsala et de madère.

Au moment du café, les hommes allumèrent des cigares et, au grand étonnement de Linetta, Blanche et plusieurs autres femmes fumèrent des cigarettes ! C'était pour elle la chose la plus incroyable qu'on pût imaginer.

Elle pouvait observer le comportement de chacun sans crainte de paraître indiscreète, car tout le monde était absorbé dans des discussions animées et ponctuées d'éclats de rire, de langoureux baisemains ou de mots chuchotés à l'oreille..

Soudain, M. Bischoffsheim, remarquant qu'elle était bien silencieuse, songea qu'elle avait peut-être sommeil.

— Vous avez eu une journée fatigante, mon enfant, lui dit-il. Je pense que vous aimeriez aller vous coucher pour être en forme demain...

— Oui, volontiers, répondit-elle. Je suis épuisée.

— Alors, bonne nuit, et dormez bien, fit-il gentiment.

Personne ne sembla s'apercevoir de son départ. Sur le seuil de la porte, elle se retourna pour regarder derrière elle : M. Bischoffsheim avait rejoint Blanche et, debout derrière sa chaise, se penchait pour baiser son épaule nue.

Elle en fut stupéfaite. Passe encore s'ils avaient été seuls, mais en présence de tant de gens, elle trouvait que c'était vraiment indécent! Et, quand elle s'aperçut que la plupart des autres convives se conduisaient aussi librement, elle fut si choquée qu'elle monta en courant dans sa chambre.

Qu'aurait pensé Mlle Antigny si elle avait su ce qu'était devenue sa chère Marie-Ernestine, si ingénue, si bien élevée et qui aimait tant la campagne? Comment aurait-elle pu reconnaître sa nièce dans cette actrice frivole et adulée ?

Mais elle se reprocha bientôt sa sévérité : avait-elle le droit de critiquer un monde dont elle ignorait tout? Les Français étaient différents des Anglais, plus réservés et flegmatiques, voilà tout.

Maman aussi était française, se dit-elle. Mais il est vrai que ce n'était pas une Parisienne et qu'elle a surtout vécu en Angleterre.

Elle aurait voulu avoir quelqu'un auprès d'elle pour la conseiller et la guider dans cette vie étrange et fascinante dont, hier encore, elle ne soupçonnait même pas l'existence.

Quand elle songeait aux nouvelles robes suspendues dans son armoire, à ses lingeries de soie, ses souliers de satin, à toutes ces choses qui avaient dû coûter une fortune et qu'elle ne devait qu'à la sollicitude de Blanche et de M. Bischoffsheim, elle se sentait désemparée. Ces extravagants présents la mettaient mal à l'aise.

Elle était convaincue qu'elle n'aurait jamais dû accepter de tels cadeaux ; mais que faire ? Elle essayait en vain de mettre de l'ordre dans ses pensées.

Si au moins elle avait pu s'adresser à un homme tel que le marquis ! Elle était sûre qu'il aurait su la comprendre et la diriger dans la bonne voie.

Comme elle aurait aimé pouvoir se confier à lui! A ses côtés, elle avait éprouvé un tel sentiment de sécurité que tout lui avait paru simple et facile.

Et puis... comment oublier son beau visage, son élégante silhouette, ses larges épaules et sa démarche assurée?

Parmi tous les hommes rassemblés ce soir en grande tenue, pensait-elle, il n'y en avait pas un qui eût autant d'allure et de distinction que lui dans ses vêtements de voyage.

Le reverrait-elle un jour? Se souvenait-il seulement d'elle?

Elle chassa bientôt de sa mémoire le théâtre et la soirée pour s'endormir en ne rêvant plus qu'à lui.

De son côté, le marquis n'avait cessé de penser à elle durant toute la journée.

A l'arrivée du train en gare du Nord, il avait envoyé son valet prendre de ses nouvelles et s'assurer qu'elle n'avait, besoin de rien. En

apprenant qu'elle n'était plus dans Son compartiment il s'était dit que ses amis devaient l'attendre sur le quai et l'avaient emmenée sans larder.

Pourtant, il s'était surpris à songer à elle plusieurs fois dans la matinée : son visage d'enfant et ses grands yeux effrayés ne le quittaient plus.

Elle n'aurait pas dû voyager seule, se répétait-il, en s'efforçant vainement d'oublier cette histoire.

Il craignait que la vie turbulente de Paris n'ait rapidement raison d'elle: il y avait dans sa personne quelque chose d'ingénu et de transparent qu'il n'avait encore rencontré chez aucune femme.

Mais d'autres devoirs l'appelaient. Avant son départ d'Angleterre, le Premier ministre» M. Gladstone, l'avait convoqué au 10 Downing Street. Cela ne l'avait guère surpris car, avant d'hériter du titre de duc, il avait été membre du *Diplomatic Service* et ses connaissances en politique internationale avaient souvent été utiles aux précédents chefs du gouvernement.

M. Gladstone était à la tête du parti libéral qui avait remporté les dernières élections générales avec une large majorité. Âgé de soixante ans, il avait un profil sévère, la bouche dure, des lèvres minces, le menton proéminent, et passait pour avoir une formidable énergie qui lui permettait de travailler jusqu'à seize heures par jour. C'était en outre un orateur exceptionnel qui s'était rendu célèbre à la Chambre des communes. Sa principale caractéristique était son sens de la religion et de la justice: Enfin, il était modeste et attribuait toujours ses succès à une autorité supérieure.

Le marquis l'admirait pour sa sincérité et son esprit d'initiative.

— J'ai entendu dire que vous alliez en France, Darlestone, commença M. Gladstone après les salutations d'usage.

— Oui, monsieur le ministre.

— Alors j'aimerais que vous me rendiez un service.

— Avec plaisir.

— Vous connaissez bien Paris, et je crois savoir que vous êtes un ami de l'empereur...

— En effet,

— J'ai le sentiment, poursuivit le Premier ministre, qu'une grave crise menace la France..

— Une nouvelle guerre, vous voulez dire?

— J'en ai peur. Depuis que la Prusse a battu l'Autriche à Sadova, l'équilibre des forces a changé en Europe. Paris a toutes les raisons de craindre un défi berlinois.

— On dit d'ailleurs, confirma le marquis, que la presse française commence à manifester des sentiments belliqueux. Il est certain qu'ils ne peuvent pas rester les bras croisés en regardant la Prusse unifier

l'Allemagne à son profit.

— C'est aussi ce que pense notre ambassadeur. Mais l'empereur a soixante et un ans et des ennuis de santé : peut-il vraiment désirer la guerre ?

— Pas l'empereur, répondit posément le marquis, mais l'impératrice.

— C'est précisément ce que je voudrais savoir avec certitude. L'impératrice n'est pas seule en cause ; il paraît que le ministre des Affaires étrangères, le duc de Gramont, est lui aussi un va-t'en-guerre. Mais je veux connaître les dessous de l'affaire, et il n'y a que vous qui puissiez me les apprendre.

— Je ferai de mon mieux, monsieur le ministre.

— Faites-moi parvenir vos informations par la valise diplomatique. Merci de votre aide, Darleston.

Le Premier ministre lui avait alors remis des rapports confidentiels sur les principaux personnages du gouvernement français et l'entourage de l'empereur.

Ces documents étaient assez complets, mais le marquis avait l'impression d'en savoir bien plus sur le sujet que les diplomates de second rang qui les avaient laborieusement rédigés dans leur bureau du Foreign Office.

C'est qu'il était un ami intime du prince Napoléon, l'enfant terrible du régime. Les convictions politiques du prince qui, tout en portant le titre d'Altesse Impériale, était aussi sénateur et ardent polémiste, posaient un problème sérieux à son cousin. Le maréchal de Canrobert lui ayant refusé le commandement des troupes à Sébastopol, il était rentré à Paris en critiquant sans ménagement la manière dont était menée la campagne de Crimée.

Cette désertion lui valut une réputation de couardise, et son surnom de « Pion Pion » fut transformé en « Craint-plomb ».

Il n'en parut guère affecté et continua de désavouer publiquement l'empereur et surtout l'impératrice, tandis que les frasques de sa vie privée ne cessaient d'alimenter la chronique : ses maîtresses étaient légion et connues de tous.

Son épouse, la princesse Clotilde, lui avait donné trois enfants. Dépourvue de charme, mais vertueuse et très pieuse, elle consacrait le plus clair de son temps à des œuvres charitables et faisait preuve à l'égard de son mari d'une indulgence et d'une compréhension sans limites.

— C'est une sainte femme, avait-on dit un jour au marquis, mais le prince préfère, rester ce qu'il a toujours été : un célibataire. Il est rare de ne pas voir traîner quelque jupon, le matin, dans sa garçonnière...

C'était grâce à son amitié avec le prince Napoléon que le marquis s'était créé des relations dans le fameux demi-monde qui fit du Second

Empire l'âge d'or des courtisanes.

Il y avait à Paris une douzaine de femmes qui se reconnaissaient sous le nom de « la Garde » et s'intitulaient elles-mêmes « expertes en sciences galantes ». Elles avaient toutes amassé d'immenses fortunes à côté desquelles les trésors des Tuileries semblaient presque dérisoires.

— Quand je vois votre hôtel particulier, avait dit à l'une d'elle Alphonse de Rothschild, ma propre demeure me fait l'effet d'un taudis.

Chaque fois que le marquis venait à Paris, il renouait des liens avec la Païva, peut-être la plus riche et la plus fantastique d'entre toutes. Son dernier amant en date était Herschel von Donnes-marck, un fidèle de Bismarck, et il y avait tout lieu de penser qu'elle intriguait avec les Prussiens. La Païva, qui était russe de naissance, estimait avoir été brimée par la France avant sa prodigieuse ascension sociale, et multipliait les efforts pour faire de sa maison des Champs-Élysées un centre d'espionnage.

Le marquis comptait bien lui demander en priorité son sentiment sur la situation actuelle, mais il avait également l'intention de rendre visite à Cora Pearl, la seule Anglaise à faire partie de « la Garde ». Avant d'être la maîtresse du prince Napoléon, Cora avait eu pour amant le prince d'Orange, héritier du trône de Hollande.

Si le marquis était reçu aussi bien dans le demi-monde que dans l'entourage impérial, il ne le devait pas seulement à son rang social, mais aussi à son charme et à sa diplomatie, qui lui avaient toujours ouvert de nombreuses portes.

Cela dit, la correction exigeait qu'il présente d'abord ses respects à l'empereur, et il avait aussitôt informé le ministre Vaillant, grand maréchal du palais, de son arrivée à Paris. Il ne fut donc pas surpris de trouver chez lui une invitation à dîner de la part de l'empereur pour le soir même, bien que cette perspective rie l'enchantât guère.

Il fut reçu aux Tuileries à sept heures et demie, dans le Salon des Tapisseries, par l'aide de camp de l'empereur, le chambellan, le grand écuyer, l'officier de service, le préfet du palais et deux dames de compagnie.

Napoléon III était ravi de le revoir. Eugénie, quant à elle, était gracieuse comme à son habitude, mais le salua plus froidement. Puis, un maître d'hôtel les conduisit dans la salle à manger.

Quand il ne s'agissait pas d'une réception officielle, ce qui était le cas ce soir, le jeune prince impérial était admis à la table. C'était un honneur dont il se serait volontiers passé : il préférait de loin rester avec son poisson rouge et sa lanterne magique.

Parmi les autres convives, il y avait deux cousins de l'empereur et un Espagnol, ami de l'impératrice, en visite à Paris.

La table était illuminée par des chandeliers d'argent et décorée de

bouquets composés par ; Bourjon, le fleuriste attitré du palais..Toute la vaisselle était de vermeil, jusques aux plateaux et aux compotiers qui attendaient sur les guéridons Louis XVI.

Scander, le serviteur nubien de l'impératrice, vint présenter les mets, qu'on remportait ensuite à la cuisine pour les découper. Dans sa djellaba brodée d'or, il ressemblait à un personnage exotique d'un tableau du dix-huitième siècle. Le marquis était habitué à ce manège un peu théâtral, qui lui donnait l'impression d'être sur une scène chaque fois qu'il dînait aux Tuileries.

Il trouva pourtant la soirée terriblement ennuyeuse. Comme toujours, les sujets de conversation étaient très limités : impossible de parler politique devant les serviteurs, et l'art n'intéressait guère le couple impérial, pas plus d'ailleurs que la littérature. Le menu, dénué d'imagination, était à l'avenant : c'était la cuisine bourgeoise, copieuse et légèrement surannée d'un hôtel de moyenne catégorie.

Le café et les liqueurs furent servis au salon. Là, enfin,.le marquis put échanger quelques mots en tête à tête avec l'empereur.

— Parlez-moi de Londres, demanda Sa Majesté.

Il y avait dans sa voix comme une nostalgie de cette ville où il avait vécu en exil. Il n'avait pas d'argent alors et devait se contenter de subsides, mais il y avait connu des moments de vrai bonheur et de liberté, loin du protocole et des charges qui l'accablaient depuis qu'il avait pris le pouvoir.

Le marquis, tout en l'entretenant de leurs amis communs, des clubs de St. James's Street et de la Reine Victoria qui lui était restée très attachée, essaya d'orienter la conversation vers les questions qui motivaient sa visite.

— Je vois, Sire, que la France connaît la paix et la prospérité, remarqua-t-il.

— Pour le moment.

— Nous espérons tous, en Angleterre, que cela durera.

— Le duc de Gramont, répondit l'empereur en haussant les épaules d'un air dépité, me met en garde contre la nouvelle puissance militaire de la Prusse.

— Il ne me semble pas. Sire, que la France ait intérêt à s'engager dans une guerre en ce moment...

— Vous avez raison. A la guerre, personne ne gagne... Personne!

Ils n'eurent guère le temps d'en dire plus, car il était presque dix heures et le marquis dut bientôt prendre congé. Mais il avait appris l'essentiel de ce qu'il voulait savoir: bien que désirant la paix, Napoléon III semblait considérer la guerre comme inévitable.

Après une dernière tasse de café, il fut enfin libre de se retirer pour rejoindre le duc de Roche-fort, qui devait l'emmener à une réception donnée par une demi-mondaine célèbre, Léonie Leblanc.

Celle-ci avait été surnommée «Madame Maximum» en, raison du nombre impressionnant de ses amants. Extrêmement belle et spirituelle, mais aussi ambitieuse et intrigante, elle avait élevé la galanterie au rang des beaux-arts.

La soirée avait lieu dans le *Grand Seize*, la fameuse salle n°16 du *Café Anglais*, et l'on pouvait s'attendre à y rencontrer les plus jolies femmes de Paris et les plus célèbres noceurs. On y perdrait sans doute beaucoup d'argent au baccara et on y entendrait peut-être Adelina Patti chanter ou Léonie elle-même jouer une petite scène avec Sarah Bernhardt.

Léonie n'était pas seulement une actrice réputée, elle avait également publié un livre à succès et, bien que son amant attitré fût le duc d'Aumale, on racontait que Clemenceau était à ses pieds.

Autant de raisons pour lesquelles le marquis se réjouissait de participer à cette fête, après la fastidieuse soirée passée aux Tuileries.

Pourtant, alors qu'il se dirigeait vers le *Café Anglais*, Linetta occupa à nouveau toutes ses pensées. Quels pouvaient être ses amis ? A quel milieu appartenaient-ils ?

Pour les besoins de sa mission, il allait être amené, lui, à fréquenter aussi bien le grand monde que des milieux moins recommandables. Mais elle ? Elle évoluait probablement parmi la bourgeoisie qu'il savait, en France, très réfractaire aux idées nouvelles. En un sens, il regrettait de ne l'avoir pas questionnée davantage : il aurait été très intéressé de connaître sa façon de voir.

Mais que lui importait, après tout ? Ce n'était qu'une fille rencontrée par hasard ; il devait l'oublier.

Et cependant... Le souvenir de son merveilleux visage et de son beau regard gris-bleu le hantait. Qu'allait-elle devenir, elle qui semblait si vulnérable ?

En fait, ce qui l'inquiétait surtout, c'était que d'autres hommes à leur tour ne finissent par la trouver irrésistible.

Linetta se réveilla plus tôt qu'on n'en avait l'habitude dans la maison.

La veille au soir, sa femme de chambre lui avait demandé si elle désirait son petit déjeuner pour neuf heures et demie ou plus tard.

— Neuf heures et demie ? s'était étonnée Linetta. Mais tout le monde sera déjà levé depuis longtemps !

— Oh ! Pas madame.

— C'est vrai... La soirée risque d'être longue.

— Madame se couche rarement avant trois heures du matin, et elle aime dormir tout son soûl. Vous ne la verrez certainement pas avant dix heures, mademoiselle.

— Pourtant, quand je suis arrivée ce matin, elle...

— C'était une exception. Hier soir, madame s'est couchée aussitôt après le théâtre, mais c'est très inhabituel.

Linetta avait donc demandé finalement que son petit déjeuner lui soit servi à neuf heures et demie, mais dès huit heures, elle était debout.

Elle ouvrit les rideaux. Le soleil brillait sur les toits de Paris et le petit jardin derrière la maison foisonnait de fleurs printanières.

Elle avait très envie de descendre s'y promener avant le petit déjeuner, mais elle n'osait pas, par crainte de déranger les domestiques. Elle se souvenait que le valet venu lui ouvrir la porte, la veille, était encore en bras de chemise ! Elle attendit donc tout habillée, dans sa chambre, qu'on vienne lui apporter son plateau.

Blanche ne se manifesta que beaucoup plus tard. Toujours aussi belle dans sa chemise de nuit diaphane, elle était en train de prendre son café au lit quand Linetta entra pour la saluer.

— Asseyez-vous, dit-elle de sa voix chantante. J'aimerais vous présenter à une amie qui doit venir tout à l'heure. Je lui ai parlé de vous hier soir, et elle veut vous rencontrer pour discuter de votre avenir.

— C'est très gentil à vous de vous donner tout ce mal, mais j'ai bien réfléchi: la seule solution pour moi est d'enseigner l'anglais.

— Je suis sûre que Marguerite Bellanger aura d'autres idées. Elle vous plaira : elle est très belle et très sensible. D'ailleurs, parmi toutes les femmes que je connais, c'est la seule qui soit vraiment une amie.

— Elle est actrice ?

—Euh... Elle l'a été, répondit-elle après un instant d'hésitation. Mais, à présent, elle se contente de donner de magnifiques réceptions. Elle vous invitera sûrement.

Ce que Blanche préférait passer sous silence, c'était que Marguerite Bellanger avait été la maîtresse de l'empereur. C'était une longue histoire des plus romantiques...

Marguerite, issue d'un milieu pauvre, était montée à Paris pour tenter sa chance dans un petit théâtre, rue de la Tour-d'Auvergne. Ce fut un four: le jour de la première, elle lança un « zut » retentissant au public qui la sifflait. Obligée de renoncer à la carrière théâtrale, elle devint une «cocotte» de modeste statut.

Mais elle était belle, gaie, elle débordait de vitalité et un jour où elle s'abritait de la pluie près de la résidence impériale de Saint-Cloud, l'empereur l'aperçut. La trouvant charmante, il fit arrêter son carrosse et lui tendit une couverture pour se protéger.

Dès le lendemain, elle sollicitait une audience privée de Sa Majesté en prétextant qu'elle avait un message personnel à lui transmettre d'urgence.

Napoléon III fut tellement séduit par le message-en question qu'elle

devint sa maîtresse le jour même. Ses manières un peu garçonnes, sa spontanéité le distrayaient de l'étiquette rigide de la cour, et leur liaison dura près de deux ans.

Par l'entremise de son secrétaire, il lui acheta un petit hôtel particulier à Passy, rue des Vignes, où il lui rendit visite régulièrement. Elle y tint un salon qui devint rapidement un rendez-vous du Tout-Paris, ouvert aussi bien aux ministres, aux diplomates qu'aux acteurs et écrivains.

Elle était au sommet de sa gloire. Sur son papier à lettres, frappé d'une marguerite d'or et d'argent, on pouvait lire la devise : *Tout vient à point à qui sait attendre*.

Mais son succès lui monta à la tête. Elle suivait l'empereur partout, à Vichy, à Biarritz, à Saint-Cloud; on la vit même un jour attendre à la porte du conseil des ministres. L'impératrice en prit ombrage, d'autant plus que de nombreux hommes politiques prétendaient que Mocquard, un dangereux intrigant, se servait d'elle pour influencer l'empereur.

Quand, un matin d'octobre 1864, Napoléon III fut ramené, inanimé, de l'hôtel de la rue des Vignes, Eugénie décida de mettre un terme à cette aventure : la France ne supporterait pas plus longtemps que son empereur se ruine la santé pour une cocotte. Elle alla donc trouver Marguerite pour lui faire entendre raison, tant et si bien qu'au début de l'année 1865 une de ses confidentes était en mesure de lui écrire: *César ne pense plus à Cléopâtre*.

Mais entre-temps un enfant avait vu le jour dans la maison de Marguerite, et fut inscrit au registre des naissances de l'année 1864, sous la mention:

Charles-François-Marie, de père et mère inconnus.

Le document comportait la signature d'un ami de la princesse Mathilde, cousine de l'empereur.

Somme toute, l'histoire se terminait bien pour Marguerite, qui possédait désormais une fortune considérable, un hôtel à Paris, un château à la campagne et un grand nombre d'admirateurs.

Toutefois Blanche estimait que ce n'était pas le moment de raconter cela à Linetta, qui n'était que candeur et innocence. Tôt ou tard, il faudrait bien lui ouvrir les yeux sur les réalités de la vie, mais elle préférait laisser cette tâche à Marguerite.

Celle-ci fit son apparition peu après, dans une robe infiniment élégante, mais plus sobre que celles que portait d'habitude son extravagante amie.

A vingt-neuf ans, elle était plus belle que jamais et n'avait rien perdu de cette gaieté et de cette fraîcheur qui avaient tant charmé l'empereur. En outre, elle avait un sourire franc et chaleureux qui lui attirait d'emblée la sympathie de tous.

— Blanche m'a longuement parlé de vous, dit-elle à Linetta en

entrant. Vous arrivez à point nommé: le Paris d'aujourd'hui ne pense qu'à s'amuser.

— Comme tu le sais, enchaîna Blanche, je me sens responsable de son avenir et j'ai besoin de ton aide.

— Accordé! Je te reconnais bien là: toujours prête à rendre service à tout le monde... Il n'y a pas plus généreuse qu'elle, expliqua-t-elle à Linetta. Elle ne peut pas voir un chien affamé sans pleurer et elle n'hésiterait pas à donner son manteau à un pauvre dans la rue.

— Elle a été très gentille avec moi, approuva timidement Linetta.

— Vous verrez que beaucoup de gens à Paris auront envie de se montrer très gentils avec vous, affirma Marguerite d'un ton plein de sous-entendus.

— Linetta n'a qu'une idée en tête: donner des leçons d'anglais, intervint Blanche. Elle n'imagine pas combien les enfants peuvent être fatigants !

— Ceux des autres, tu veux dire,...

— C'est vrai, au fait: comment va Charles?

— Il est adorable ! Il a eu cinq ans la semaine dernière. Un de ces jours, si tu as le temps, je l'amènerai ici.

— Oh oui! Ça me ferait plaisir.

— Je pourrais peut-être apprendre l'anglais à votre petit garçon, suggéra Linetta.

— Il faudrait d'abord qu'il sache parler français correctement. Sa nurse est provençale. C'est une brave dame, mais elle a un de ces accents ! Si vous l'entendiez! De toute façon, vous n'êtes pas faite pour cela. Je vous ai observée, hier soir ; vous êtes très jolie, vous savez....

— C'est bien mon avis, dit Blanche. Elle est même d'une beauté unique en son genre.

— En effet... Un nez parfait, des yeux mystérieux... et des cheveux comme un soleil de printemps.

Les deux femmes échangèrent un sourire complice.

— J'imagine que tu penses comme moi, fit Blanche.

— On lui dit ?

— Je t'en laisse le soin. Tu sauras mieux trouver les mots qui conviennent.

— De quoi s'agit-il? demanda Linetta, de plus en plus intriguée. A quoi pensez-vous donc ?

— Vous êtes trop jolie, répondit Marguerite, pour trouver du travail à Paris. Aucune femme ne vous engagera jamais comme préceptrice.

— Pourquoi?

— Elles auraient bien trop peur que vous ne séduisiez tous les hommes de la maison, à commencer par leur mari.

— Mais c'est absurde !

— Malheureusement, c'est ainsi. Les choses sont peut-être différentes en Angleterre, mais, en France, il m'étonnerait fort que vous puissiez rester plus d'une semaine dans la même maison.

— C'est vrai, Blanche? demanda-t-elle, consternée.

— Marguerite sait ce qu'elle dit. La haute société française n'a plus de secrets pour elle.

— Croyez-moi, Linetta, nous voulons votre bien. Et je ne vois qu'une seule solution pour votre avenir.

— Laquelle?

— Avec un physique comme le vôtre, répondit lentement Marguerite, vous devez rejoindre «la Garde».

— «La Garde»? reprit Linetta en écarquillant les yeux. Je ne comprends pas de quoi vous voulez parler...

Marguerite et Blanche se regardèrent en silence.

— Explique-lui, dit celle-ci d'une voix douce en s'adossant contre ses oreillers de dentelle.

Elle observa Linetta. C'était vraiment une bien jolie fille, trop peut-être pour le genre de vie auquel elles la destinaient. Au moins aurait-elle l'avantage, avec leur aide, de commencer au sommet, sans avoir besoin d'en passer par les sordides expériences qu'elles avaient, elles, traversées.

Elle revit son passé. A quatorze ans, un commis l'avait emmenée à la *Closerie des Lilas*, où elle avait dû danser le cancan dans une atmosphère enfumée, devant des hommes échauffés par le vin. Abandonnée par son compagnon, grisée par le champagne, elle s'était laissé séduire par un Roumain qu'elle avait suivi jusqu'à Bucarest en dormant dans des auberges mal famées. Puis elle s'était enfuie avec une bande de Tziganes dont elle avait partagé la vie errante jusqu'au jour où un prince était tombé amoureux d'elle et l'avait introduite dans la haute société de Valachie.

Dès lors, la vie avait commencé à lui sourire et, à son retour à Paris, elle était devenue une autre femme. Mais combien de temps cela durerait-il? La paysanne superstitieuse qu'elle était restée dans son cœur croisait les doigts chaque matin.

L'argent n'était pas tout : il facilitait la vie, bien sûr, mais le bonheur était plus important, et elle voulait que tout le monde soit heureux autour d'elle.

Marguerite regarda tendrement Linetta puis, en choisissant soigneusement ses mots, lui dit avec beaucoup de gentillesse :

— Vous savez qu'en France les mariages sont arrangés. Il n'est pas question pour un jeune homme de bonne famille de choisir lui-même sa fiancée. C'est son père qui décide.

— Maman me l'a déjà expliqué, répondit Linetta. Ça n'arrive pas en Angleterre,

Elle songeait à l'amour sincère que sa mère vouait à la mémoire de son père. Ce n'était certainement pas un mariage de raison qui les avait unis.

— Je n'en suis pas si sûre, reprit Marguerite. Les mariages princiers

sont toujours calculés, et je crois bien que l'aristocratie suit l'exemple de la-cour.

— Oui... Je reconnais que... c'est un peu vrai.

— Alors vous devez comprendre qu'un homme marié contre son gré essaie de trouver l'amour ailleurs. C'est pourquoi, le plus naturellement du monde, il voudra prendre une «seconde épouse» qu'il choisira lui-même, aimera, protégera et pour qui il dépensera des fortunes.

— C'est un arrangement plutôt... bizarre, commenta Linetta, un peu mal à l'aise.

— Pourquoi ? On ne peut obliger aucun homme à vivre sans idylle, sans tendresse, sans une femme à aimer.

— Ce sont ces femmes-là qu'on appelle des... «cocottes»?

— Si vous voulez... Mais il y a différentes catégories de cocottes : celles qui composent « la Garde » comptent parmi les femmes les plus adulées et les plus influentes de France !

— Et... vous en faites partie, toutes les deux?

— Et comment! Grâce à nous, vous pourrez devenir une courtisane de haut rang.

— Je crois que... je préférerais me marier... dans les règles.

— Et qui vous épousera sans dot, sans famille, sans titre? protesta Marguerite. D'ailleurs, mon enfant, tous les hommes que vous êtes susceptible de rencontrer sont déjà mariés : avant même qu'ils n'entrent à l'université, leurs parents ont choisi pour eux une épouse !

— Tout de même... ce n'est pas très... convenable.

— Vous vous y ferez ! assura Blanche. Et vous verrez que la vie est bien plus facile avec un ami qui vous aime et vous protège.

En entendant ce mot, Linetta ne put s'empêcher de penser au marquis. Il l'avait protégée, lui aussi, elle s'était sentie en confiance auprès de lui.

Mais, soudain, elle eut l'impression de tout comprendre.

— C'est en ce sens que M. Bischoffsheim est votre... ami? demanda-t-elle.

— Bien sûr ! Il était déjà amoureux de moi avant que je parte pour la Russie. Dès mon retour, il m'a acheté cette maison et, depuis, il est aux petits soins pour moi.

Tout devenait clair: voilà pourquoi il s'était comporté en maître de maison la nuit dernière, voilà pourquoi Blanche avait dû lui demander la permission d'héberger Linetta. Dire que c'était à lui qu'elle devait ses robes neuves !

— Ne vous faites pas de souci, dit Marguerite. Je vous promets que nous agirons au mieux de vos intérêts. Vous êtes bien trop jeune pour perdre votre temps à faire la classe à des enfants ou à chercher un mari anglais. Seuls les Français savent apprécier une jolie femme et,

eux au moins, ils le prouvent avec des diamants.

— Vous êtes sûre que ce n'est pas... blâmable? reprit Linetta, nerveuse, en regardant subrepticement le christ d'ivoire à côté d'elle.

— Pas en France, Linetta. Dans quelque temps, vous comprendrez que Blanche et moi ne voulons que votre bien.

— Vous êtes très gentilles, répondit-elle humblement.

Elle aurait aimé leur poser bien d'autres questions, mais elle ne savait pas comment les formuler. Marguerite avait un enfant : comment le père pouvait-il accepter qu'il ne porte pas son nom?

Brusquement, une pensée affreuse lui traversa l'esprit: elle non plus ne portait pas le nom de son père ; devait-elle en déduire qu'elle était une enfant illégitime ?

Non, c'était impossible : elle avait toujours vu sa mère avec une alliance et elle se souvenait de l'avoir entendue dire: Mon mariage a été le plus beau jour de ma vie. J'avais l'impression d'être entourée par des anges.

Sa mère ne lui aurait jamais menti. Si elle ne s'appelait pas comme son père, c'est qu'il devait y avoir de bonnes raisons pour cela. Elle regrettait pourtant de ne pas s'en être inquiétée plus tôt.

Blanche les quitta pour se rendre au théâtre et Marguerite emmena Linetta en ville.

Elle avait cru, la veille, que ses nouvelles robes étaient assez nombreuses pour durer toute une vie, mais Marguerite voyait les choses différemment.

Cette fois, ce ne fut pas chez Mme Laferrière qu'elles allèrent, mais chez le célèbre M. Worth. Devant le prix exorbitant des superbes robes qu'on lui proposait, Linetta tenta en vain de protester.

— Mille deux cents francs, ce n'est pas trop cher pour une robe, répliqua Marguerite.

— Mais je ne peux pas profiter davantage de la générosité de M. Bischoffsheim!

— M. Worth n'est pas pressé d'être payé et, d'ailleurs, ce n'est pas nécessairement Bischoffsheim qui réglera la facture.

Linetta commençait à s'inquiéter: cela signifiait que Marguerite songeait déjà au «protecteur» qu'elle lui destinait.

Elle sentait que sa mère aurait fermement désapprouvé ces pratiques. Mais que pouvait-elle faire? En refusant, elle risquait de déplaire à Blanche ; où irait-elle, si celle-ci la chassait de sa maison ? Paris était immense : elle serait perdue, si elle était livrée à elle-même dans cette grande ville.

Elle repensa à l'individu qui l'avait poursuivie sur le bateau. Que serait-il advenu d'elle si le marquis n'avait pas été là?

Elle n'avait aucune idée de ce qu'un homme pouvait attendre d'une femme. Elle avait grandi dans un entourage exclusivement féminin :

elle ne se rappelait même pas avoir jamais parlé en tête à tête avec un garçon. Elle n'était absolument pas préparée à affronter des hommes tels que ce rustre et elle ne voulait à aucun prix se retrouver dans pareille situation. Il fallait que quelqu'un la protège...

Après tout, M. Bischoffsheim n'était peut-être ni séduisant ni de la première jeunesse, mais il était bienveillant et Blanche semblait heureuse avec lui.

Marguerite la reconduisit à la maison pour le déjeuner. Exceptionnellement, Blanche les y rejoignit: elle avait décidé de rentrer parce que son coiffeur devait venir en début d'après-midi.

— Ensuite, nous irons au Bois comme d'habitude, dit-elle. En attendant, Linetta, je vous conseille de vous reposer ou de lire quelque livre.

Linetta aurait préféré visiter Paris. Mais elle ne pouvait pas sortir seule et elle n'osait pas demander à un domestique de l'accompagner.

Avant de partir, Marguerite l'embrassa.

— A bientôt, dit-elle. Comptez sur moi pour vous trouver le compagnon idéal.

— Et s'il ne... m'aimait pas? s'inquiéta-t-elle.

— Aucun danger: les prétendants ne manqueront pas. Au contraire, nous aurons plutôt du mal à les tenir à l'écart, Blanche et moi. Mais n'ayez crainte: nous serons des «duègnes» très pointilleuses !... Vous êtes encore une enfant, ajouta-t-elle en la serrant dans ses bras. J'espère que vous ne grandirez pas trop vite.

Linetta se demanda ce qu'elle voulait dire par là. Je dois leur paraître si naïve et si ignorante, pensa-t-elle, qu'elles me croient sans doute bien plus jeune que je ne suis.

Suivant le conseil de Blanche, elle prit un livre et se rendit dans le boudoir.

La pièce, tendue de soie rose et brodée d'or, était meublée dans différents styles et encombrée d'une foule d'objets hétéroclites. On y trouvait de profonds divans, de vastes fauteuils, une commode espagnole, un délicat paravent japonais, une pagode chinoise en miniature, des porcelaines, des bronzes et des tapisseries. C'était une vraie caverne d'Ali Baba.

Au-dessus de la cheminée, il y avait un autre tableau représentant Blanche. Cette fois, il était signé Manet et, s'il n'était pas particulièrement flatteur, il était assez ressemblant. On y voyait Blanche devant un miroir, tenant un poudrier à la main et vêtue seulement d'un corset bleu et d'un court jupon à fronces.

Comment peut-elle accepter de poser dans cette tenue? s'étonna Linetta.

Elle jugea même la toile un peu vulgaire quand elle aperçut, à l'arrière-plan, un homme assis, en habit de soirée et chapeau haut de

forme. Pour elle, il y avait quelque indécence à montrer ses dessous à un homme.

Elle reposa son livre, et le temps s'écoula sans qu'elle le remarque: elle était encore en train de rêver quand Blanche et Marguerite vinrent la chercher pour aller au Bois.

La troïka avait fait place à une calèche tirée par deux élégants chevaux pie. Les banquettes jaune d'or étaient évidemment assorties à la toilette de Blanche, qui avait délaissé ses diamants pour des topazes étincelantes.

Linetta portait une robe blanche agrémentée de rubans turquoise et un petit chapeau à plumes. Bien qu'elle se sentît insignifiante à côté de ses compagnes, elle ne pouvait pas ne pas remarquer l'admiration qui se peignait sur les visages des hommes qu'elles croisaient.

La promenade fut brève. De retour à la maison, Linetta fut confiée aux soins du coiffeur personnel de Blanche, qui lui arrangea les cheveux à la dernière mode, avec des boucles retombant sur la nuque.

Sa nouvelle robe du soir, fermée dans le dos par des bouquets de perce-neige, lui allait à ravir; et une servante lui apporta un châle bordé de duvet de cygne, qui lui enveloppait les épaules comme un nuage blanc.

— Vous êtes ravissante! s'exclama Blanche en descendant l'escalier. Vous allez me voler mon public !

— N'ayez crainte, répondit Linetta en riant. Ce ne sont pas vos robes qu'ils applaudissent, mais celle que vous êtes par vous-même.

— Merci. C'est un très joli compliment. Je le répéterai à Bisch: il manque souvent d'imagination dans la flatterie.

Linetta se réjouissait de retourner au théâtre.

A peine eut-elle pris place dans sa loge, à côté de M. Bischoffsheim, que la porte s'ouvrit derrière eux.

— Puis-je me joindre à vous, Raphaël ? demanda une voix.

— Mais bien sûr, Jacques! répondit celui-ci.

Un homme mince et d'une extrême pâleur entra dans la loge. Il avait l'air intelligent, mais Linetta le jugea encore plus vieux que M. Bischoffsheim.

— Linetta, permettez-moi de vous présenter mon excellent ami, Jacques Vossin. Il est banquier comme moi, et très habile en affaires.

Les présentations étant faites, les deux hommes s'assirent à l'écart pour parler finances à voix basse, tandis que Linetta concentrait son attention sur la scène.

Blanche fut encore plus brillante que la veille, et le public l'applaudit à tout rompre quand le rideau tomba pour l'entracte.

— Je vais faire un tour dans les coulisses, annonça M. Bischoffsheim. Veillez sur Linetta, Jacques, je n'en ai pas pour longtemps.

Et il disparut, tandis que le public commençait à désertar la salle pour rejoindre la buvette.

— Vous vous êtes éclipsée bien tôt hier soir, mademoiselle, dit M. Vossin.

— J'étais épuisée: j'avais voyagé toute la nuit.

Elle essayait vainement de se souvenir de lui parmi les autres invités: sans doute était-il de ceux qu'on ne remarque jamais. Il avait des cheveux bruns, des yeux fatigués et des pommettes saillantes.

— Vous avez dû bien dormir, observa-t-il.

— J'ai eu du mal à trouver le sommeil: tout ce qui m'arrivait était si inattendu et si merveilleux !

— Je suis content que Paris vous plaise. C'est une ville très gaie pour qui connaît les bonnes adresses.

Il semblait très heureux de lui parler, mais elle n'écoutait pas. Elle était fascinée par le va-et-vient des spectateurs dans les allées, le brouhaha incessant et le scintillement des bijoux sous les lustres. Elle constatait avec amusement que la nouvelle mode féminine n'était pas très adaptée aux fauteuils d'orchestre.

— Alors, c'est d'accord? demanda M. Vossin.

Perdue dans ses pensées, elle ne savait pas du tout de quoi il était question.

— Euh... oui, bien sûr, répondit-elle à tout hasard.

Puis la cloche annonçant la fin de l'entracte résonna et tout le monde regagna sa place.

— Blanche vous fait part de ses amitiés, dit M. Bischoffsheim en s'asseyant. Elle espère que le spectacle vous plaît.

— Comment pourrait-il en être autrement quand Blanche en est la vedette? Elle est étourdissante, mon cher Raphaël. Elle n'a pas sa pareille !

M. Bischoffsheim eut l'air très flatté.

A la fin de la représentation, M. Vossin posa la main sur l'épaule de Linetta et lui souffla:

— Je crois qu'il serait sage de partir sans tarder. Il risque d'y avoir un véritable embouteillage à la sortie.

— Mais... nous n'attendons pas Blanche? demanda-t-elle, étonnée.

— Vous m'avez promis de souper avec moi ce soir.

Consternée, elle implora M. Bischoffsheim des vœux.

— Allez-y! approuva-t-il gaiement. Nous sommes invités chez Caroline Letessier: Jacques n'aura qu'à vous y conduire plus tard si vous voulez nous rejoindre.

Elle aurait voulu protester mais M. Vossin l'entraînait déjà.

— Vous manquez un peu de tact, lui dit-il à voix basse.

— Comment?

— Je pense que Raphaël désire être seul avec Blanche... autant que

je désire l'être avec vous.

Linetta se sentit un peu coupable: n'avait-elle pas abusé jusqu'ici de l'hospitalité de M. Bischoffsheim ? Maintenant qu'elle y pensait, il lui paraissait évident qu'il préférerait être seul avec sa protégée.

Pourtant, elle n'avait aucune envie de souper en tête à tête avec ce M. Vossin, qu'elle trouvait mortellement ennuyeux. Elle se consola à l'idée de rejoindre Blanche plus tard dans la soirée.

La voiture de M. Vossin fut avancée. Spacieuse, confortable et capitonnée de zibeline, elle en disait long sur la fortune de son propriétaire. Il faut croire que tous les banquiers sont millionnaires, songea Linetta.

M. Vossin l'aida à monter. .

— En vous voyant, hier, je me suis promis de vous inviter à souper dès que possible, sans imaginer que l'occasion s'en présenterait si tôt.

— Où allons-nous ?

— *Au Café Anglais*. Vous connaissez ?

— Blanche a dû m'en parler, C'est une table réputée, n'est-ce pas ?

— La meilleure, vous voulez dire ! En fait, c'est le restaurant le plus aristocratique de Paris.

— La cuisine française est si délicieuse que je ne vais pas tarder à grossir.

— Ça m'étonnerait beaucoup: votre silhouette est bien trop parfaite. Vous êtes divine, vous savez. Une vraie petite Vénus !

— Parlez-moi du *Café Anglais*, interrompit Linetta, gênée.

— Vous jugerez par vous-même. Mais laissez-moi vous dire que tout visiteur de marque, pour peu qu'il soit amateur de bonne chère, s'y rend en priorité dès son arrivée à Paris.

Linetta, qui s'attendait à quelque chose de très impressionnant, fut déçue en découvrant la façade assez ordinaire du *Café Anglais*.

En réalité, le célèbre restaurant était un labyrinthe de couloirs dérobés menant, à de mystérieux cabinets particuliers. On racontait même qu'un escalier secret permettait aux dames de la meilleure société d'accéder sans être vues au fameux *Salon Marivaux*, surnommé «le cabinet des femmes du monde».

Le restaurant proprement dit se trouvait dans une immense cave voûtée, connue dans toute l'Europe pour la richesse de sa décoration. Le service du vin était assuré par un train miniature qui acheminait les bouteilles par rail jusqu'à chaque table. Certains soirs, on accrochait au plafond et aux piliers d'énormes grappes de raisin qui donnaient au visiteur l'impression de pénétrer dans la grotte de Bacchus.

Mais Linetta ne vit rien de tout cela. Un manège incessant de luxueux équipages déposaient ou reprenaient devant la porte des messieurs distingués et des dames aux parfums capiteux.

A peine fut-elle entrée qu'elle sentit son cœur bondir.

Elle venait tout simplement d'apercevoir, au fond de la salle, assis à une table d'angle, le marquis en personne! Il n'y avait pas à s'y tromper: c'était bien lui !

Il était en compagnie de deux autres hommes. Elle espérait être placée à une table assez proche pour pouvoir le regarder discrètement pendant le repas mais, à sa grande déception, le maître d'hôtel, après avoir échangé quelques mots avec M. Vossin, les dirigea vers un petit escalier.

Tout doit être réservé, en bas, se dit-elle. Elle aurait bien voulu insister pour rester dans cette salle, au besoin en attendant qu'une table se libère, mais elle avait peur de paraître impolie.

Quelle ne fut pas sa surprise, toutefois, en découvrant qu'on la conduisait dans une petite pièce, où le couvert était dressé pour un souper en tête à tête.

— C'est trop bruyant en bas, expliqua M. Vossin. J'ai pensé que nous serions mieux ici pour bavarder.

— Oui... sans doute, admit-elle à contrecœur.

Il lui était, en effet, difficile d'avouer qu'elle n'avait pas réellement envie de bavarder avec lui. Elle remarqua avec un léger étonnement que le mobilier, de très bon goût au demeurant, comportait un divan couvert de coussins.,

Comme M. Vossin était déjà en train d'étudier la carte, elle jugea préférable de rester muette: elle avait appris qu'il ne fallait jamais brusquer un Français pendant qu'il choisissait ce qu'il allait manger.

Le maître d'hôtel et le sommelier l'aidèrent à composer le menu, et des serveurs apportèrent des toasts, des crevettes, des noix et des olives.

— Je pense que mon choix vous satisfera, dit-il à Linetta dès qu'ils furent seuls. Je n'ai commandé que des spécialités de la maison, à commencer par les écrevisses à la bordelaise.

— C'est très aimable à vous.

— Ce n'est qu'un début... Puis-je vous dire combien je suis honoré d'être le premier à souper en tête à tête avec vous depuis que vous êtes à Paris?.

— Je vous remercie de votre invitation, mais... je ne savais pas qu'il existait des restaurants avec des... cabinets particuliers, comme celui-ci.

— Les Français favorisent toujours les amoureux. Bien des couples, heureux ou malheureux, légitimes ou clandestins, ont dû se succéder dans cette pièce.

Mais alors... que faisaient-ils là, eux qui n'étaient pas des amoureux? Peut-être M. Vossin cherchait-il à se cacher parce qu'il avait honte de son vilain nez ou se trouvait trop vieux.

On servit les premiers plats et la conversation se limita à quelques

commentaires gastronomiques. Linetta fut enchantée par tout ce qu'on lui présenta : elle n'avait jamais rien mangé d'aussi exquis. Mais c'était si copieux qu'elle fut incapable de goûter à chaque chose, contrairement à M. Vossin, dont l'appétit était étonnant.

Puis vinrent les cafés et les liqueurs, qu'elle refusa sagement.

— Nous serons plus à l'aise sur le divan, proposa-t-il en se levant, un grand verre de cognac à la main.

Comprenant qu'elle n'avait pas le choix, elle alla s'asseoir à côté de lui parmi les coussins de soie. Mais elle commençait à trouver le temps long: il était clair qu'ils n'avaient rien à se dire et les sujets de conversation s'épuisaient vite. De quoi peut-on parler à un banquier?

Peut-être est-il propriétaire de chevaux de courses, puisqu'il est si riche, songea-t-elle. Ou bien collectionneur, ou quelque chose comme ça... Je dois découvrir ce qui l'intéresse.

Dès que les serveurs eurent fini de débarrasser la table, il lui prit la main en disant :

— Maintenant nous pouvons parler. Je veux tout savoir de vous, Linetta.

Elle fut un peu choquée de s'entendre appeler par son prénom. Sans doute était-ce une habitude française, et ne devait-elle pas s'en formaliser.

— Parlez-moi d'abord de vous, répliqua-t-elle. A quoi vous intéressez-vous ?

— Pour le moment, à vous !

Et avant qu'elle ait pu faire un geste, il lui avait passé un bras autour de la taille.

— C'est une longue histoire qui commence entre nous, poursuivit-il. Je suis très riche, Linetta, et ma fortune est à vos pieds.

Elle le vit se pencher vers elle pour l'embrasser. Horrifiée, elle détourna la tête, mais elle sentit ses lèvres lui effleurer la joue.

— Non! Non ! cria-t-elle.

Il essaya de la serrer contre lui et elle dut se débattre avec force pour se dégager de son étreinte.

— Écoutez-moi, Linetta, insistait-il. Je vous donnerai tout ce que vous voulez... Tout !

Elle parvint à se libérer et, le cœur battant, alla chercher refuge à l'autre bout de la pièce.

— Eh! Vous voulez que je vous attrape, Linetta? demanda-t-il en riant. Entendu! Mais je vous préviens: je finis toujours par obtenir ce que je désire!

Il ne plaisantait pas. Comment lui échapper dans une pièce aussi exiguë? Elle était prise au piège.

Que faire? Où aller? Elle se sentait comme paralysée et incapable de réfléchir.

C'est alors qu'elle vit, sur la chaise où elle l'avait posé en entrant, son châte bordé de duvet de cygne. Inexplicablement, il semblait lui dire : Jette-toi à l'eau !

Elle s'en saisit, ouvrit précipitamment la porte et se rua dans l'étroit escalier.

Arrivant dans la salle de restaurant, maintenant pleine à craquer, elle chercha des yeux celui que son cœur appelait.

Il était là...

Elle entendit M. Vossin l'interpeller du haut des marches, mais elle s'en moquait et, haletante, elle traversa la salle, en zigzaguant entre les tables.

Le marquis avait passé le début de la soirée chez la princesse Mathilde, une cousine de l'empereur, qui donnait une réception dans son splendide hôtel de la rue de Courcelles.

Tous les beaux esprits de l'époque, politiciens et artistes, se rencontraient dans ce célèbre salon et il en avait profité pour recueillir de précieuses informations à l'intention de M. Gladstone. Mais, comme souvent dans ce genre de réunion, le buffet s'était rapidement dégarni et il n'avait été que trop heureux d'accepter l'invitation à dîner du duc de Rochefort et du vicomte de Casablanca.

Le marquis, qui était un vieux client du *Café Anglais*, avait été accueilli à bras ouverts par le maître d'hôtel, qu'il avait aussitôt prié de transmettre ses amitiés au « chef ».

Adolphe Dugléré était considéré comme le plus grand cuisinier de Paris. On prétendait qu'il recevait le salaire royal de vingt-cinq mille francs or par an et qu'il piquait une véritable crise de nerfs quand il lui arrivait de rater une sauce.

— Je ne comprends pas, s'était étonné le duc. Je suis un habitué ici, et l'on me reçoit moins bien que vous.

— C'est que j'étais présent, avait expliqué le marquis, au fameux dîner offert par le tsar au roi de Prusse et à Bismarck à l'occasion de l'Exposition universelle.

— Vraiment ? Il paraît que Dugléré s'était surpassé.

— En effet ! C'est un banquet qui restera dans les annales de la gastronomie.

— Espérons qu'il sera à la hauteur de sa réputation ce soir ! s'était exclamé le vicomte. Puisque vous êtes notre invité, Darleston, commandez tout ce qui vous tente, mais, s'il vous plaît, laissez-moi choisir les vins.

— Puisque vous êtes mon hôte, Casablanca, je m'inclinerai pour cette fois, avait-il répliqué en souriant.

Une conversation politique passionnée s'était alors engagée entre les trois amis, qui avait duré jusqu'au dessert.

Le marquis était en train de se servir un dernier verre de vin quand, brusquement, il sentit une présence à ses côtés. Avant même de tourner la tête, il avait déjà reconnu la petite voix qui lui disait :

— S'il vous plaît... Puis-je rester... quelques instants...près de vous?

Elle avait l'air encore plus effrayée que le jour où elle avait fait irruption dans sa cabine. Il se leva lentement et n'en crut pas ses yeux.

Non seulement il ne s'attendait pas à la voir ainsi vêtue et coiffée à la dernière mode, mais il crut rêver en remarquant une légère couche de rouge sur ses lèvres. (Blanche avait en effet insisté pour qu'elle accepte de se farder juste avant de partir.)

— Il... il y a un homme... dit-elle en jetant un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Encore? fit-il, amusé. Je vais voir ce que je peux faire... Veuillez m'excuser, ajouta-t-il à l'adresse de ses amis, je crois que je dois raccompagner mademoiselle.

Sans prendre la peine de faire les présentations, il lui offrit son bras et la conduisit galamment jusqu'à la sortie, en feignant d'ignorer les regards inquiets qu'elle lançait vers l'escalier.

Dehors, il héla la voiture du duc, qui était garée sur la place, et donna au cocher l'adresse d'un petit restaurant du quartier.

— Je suis... désolée, dit-elle, d'avoir interrompu votre repas, mais... je ne savais que faire...

— Vous saviez que j'étais là?

— Je vous ai aperçu en arrivant... mais nous avons soupé à l'étage... seuls.

Sa voix se brisa sur le dernier mot et le marquis n'en imagina que plus clairement ce qui avait dû se produire.

— Vous n'avez plus rien à craindre, dit-il avec douceur. Je vous emmène dans un endroit calme où nous pourrons parler. J'ai beaucoup de questions à vous poser, Linetta.

Ils arrivèrent bientôt à destination. C'était un de ces petits restaurants intimes comme on n'en trouve qu'à Paris. Il n'y avait que deux autres couples dans la salle, assis dans de confortables fauteuils.

Il choisit une table à l'écart, de manière à se préserver des oreilles indiscrètes. Comme ils avaient tous deux déjà dîné, il ne commanda que du café et du champagne.

Il regarda Linetta. Elle était encore plus belle que la première fois. Sa nouvelle robe et le ronge à lèvres l'avaient métamorphosée, mais ses yeux étaient restés innocents, et on y lisait toujours la même frayeur.

— Heureusement... que je vous ai vu, dit-elle. Je savais que vous me protégerez.

— Pourquoi étiez-vous seule? Je m'étonne que les gens chez qui vous habitez ne s'y soient pas opposés.

— Il ne fallait pas? C'est que... je n'avais guère le choix.

— Si nous reprenions tout depuis le début, suggéra-t-il. Quand nous nous sommes rencontrés, vous m'avez dit qu'on devait venir vous chercher à la gare du Nord.

— Ce n'est pas... exactement ce que j'ai dit. En fait, personne n'était au courant de mon arrivée. J'avais une lettre d'introduction de ma vieille gouvernante pour... sa nièce.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Blanche d'Antigny.

Le marquis eut quelque mal à dissimuler sa surprise.

— Vous avez bien dit «Blanche d'Antigny»? reprit-il, incrédule.

— Oui. Ma gouvernante pensait qu'elle était domestique dans une maison de l'avenue de Friedland, mais c'est en fait sa propre résidence.

Décidément, le marquis n'en revenait pas. Blanche d'Antigny était loin d'être une inconnue pour lui : il était un excellent ami du prince qu'elle avait accompagné en Russie et, à ce titre, il avait souvent eu l'occasion de la rencontrer.

Il avait appris que, depuis son retour, son amant attitré était Raphaël Bischoffsheim, et il comptait parmi ses relations de nombreux hommes qui étaient tombés amoureux d'elle un jour ou l'autre.

Aussi lui semblait-il incroyable qu'une innocente jeune fille comme Linetta vive chez cette femme qui passait pour être une des demi-mondaines les plus cotées de Paris.

Peu à peu, elle se mit à lui raconter son histoire, évoquant l'existence paisible qu'elle avait menée dans son petit village, la douleur terrible que lui avait causée la mort de sa mère, puis celle de Mlle Antigny et, finalement, son départ précipité pour la France.

— C'est Blanche qui vous a fourni les vêtements que vous portez ?

— C'est-à-dire..., avoua-t-elle en rougissant, ils ont été payés par... M. Bischoffsheim. Je sais que je n'aurais pas dû accepter mais... Blanche a insisté, et... je ne pouvais pas me montrer à ses côtés vêtue comme je l'étais.

— Avez-vous songé à votre avenir?

— Oui... Blanche et une de ses amies... Marguerite Bellanger... en ont discuté ce matin.

— Et qu'ont-elles décidé?

C'était difficile de répondre. Cette question l'avait torturée toute la journée et elle hésitait encore à se rendre à leurs raisons.

Marguerite lui avait exposé la situation avec beaucoup de bon sens et d'honnêteté et, sur le moment, ses arguments lui avaient paru irréfutables. Mais elle avait un peu honte, à présent, de révéler ces projets au marquis.

Qu'allait-il penser d'elle? Il était anglais, lui pouvait-il comprendre

qu'en France elle n'avait d'autre solution que de devenir une «seconde épouse »?

Et puis, ça ne le regardait pas, après tout. Il avait été bon pour elle, c'est vrai, il lui avait porté secours à deux reprises, mais ça ne lui donnait pas le droit de s'immiscer dans sa vie privée. Elle était libre d'agir comme elle l'entendait.

Pourtant, était-elle réellement libre ? Au fond de son cœur, elle n'avait jamais eu l'intention de devenir ce genre de femme. Elle se sentait cependant obligée de se plier à la volonté de Blanche pour ne pas être chassée de sa maison.

Le marquis la regarda droit dans les yeux. Non seulement elle paraissait jeune et sans défense, mais son innocence avait quelque chose de pathétique.

— Dites-moi tout, fit-il gentiment. Qu'ont-elles décidé pour vous?

— Elles veulent... répondit-elle dans un murmure, que je devienne une... «cocotte».

Il garda le silence un long moment puis, comme s'il voulait changer de sujet, lui demanda :

— Qui vous a effrayée ?

— Au théâtre, ce soir, expliqua-t-elle en tremblant, un homme est venu partager notre loge. Je ne faisais pas attention à ce qu'il disait et... sans m'en rendre compte, j'ai, accepté son invitation à souper.

— Qui était-ce ?

— M. Vossin... un banquier.

— J'ai entendu parler de lui.

Son nom était en effet bien connu du marquis. Il n'était pas seulement un banquier éminent, mais aussi un affairiste qui possédait des intérêts financiers un peu partout dans le monde. Il n'était pas étonnant, dans ces conditions, que Blanche ait vu en lui un «protecteur» idéal.

— Il est vieux et... rébarbatif, poursuivit Linetta. C'est seulement vers la fin du repas qu'il a commencé à se conduire d'une façon un peu... inconvenante.

— Qu'a-t-il donc fait ?

— Il a essayé de... m'embrasser! Répondit-elle en rougissant jusqu'aux oreilles. C'était horrible, terrifiant! Et c'est pour lui échapper que j'ai couru... vers vous.

— Vous avez eu raison.

Voyant qu'elle était au bord des larmes, il fit signe au garçon de leur servir le champagne.

— Je comprends que Vous soyez bouleversée. Buvez un peu de champagne, ça vous fera du bien... Quand je vous ai rencontrée sur le bateau, comment comptiez-vous gagner votre vie en arrivant à Paris? Puisque Marie-Ernestine était, dans votre esprit, une simple domestique, vous ne pouviez envisager de dépendre d'elle.

— Non, bien sûr, avoua-t-elle après avoir bu une gorgée. J'avais pensé donner des leçons d'anglais... Mais Blanche prétend qu'aucune maîtresse de maison ne m'engagerait, sous prétexte que je suis trop jeune et... trop jolie, ajouta-t-elle en baissant les yeux

— Je suis assez de cet avis. N'y a-t-il rien d'autre que vous puissiez

faire ?

— Je crois que j'ai reçu une bonne éducation, grâce à Mlle Antigny. J'ai beaucoup lu, je sais coudre, mais je crains de n'avoir aucun autre talent... Oh! je vous en prie, aidez-moi à trouver une solution. J'ai besoin de vos conseils...

— Vous songez sérieusement à la carrière que vous proposent Blanche d'Antigny et Marguerite Bellanger?

— Elles m'ont expliqué qu'il s'agissait seulement d'être la «seconde épouse» d'un homme marié contre son gré et que c'était une sorte de coutume en France... Mais je ne suis pas sûre que maman aurait approuvé, bien qu'étant française.

— Je suis sûr, moi, qu'elle n'aurait pas approuvé!

— C'est aussi ce que je crois, confia-t-elle d'un ton un peu contrit. Mais Marguerite était si convaincante et... je n'ai toujours pas d'autre, solution.

— Il doit bien y en avoir une! Laissez-moi le temps d'y réfléchir et, en attendant, je vous suggère de ne plus y penser. Je voudrais connaître vos impressions sur Paris: que diriez-vous d'une promenade en calèche quand vous aurez fini votre champagne? Je suis certain que vous n'avez encore jamais visité Paris la nuit.

— Oh oui, avec joie ! Au risque de paraître stupide, je vous avouerai que je n'ai plus tellement envie de boire: réflexion faite, je crois que je n'aime pas trop le champagne.

— Dans ce cas, partons tout de suite.

Il appela le garçon, qui se hâta de lui apporter l'addition, posa quelques billets sur la table et demanda une voiture.

— Une calèche, précisa-t-il. Et décapotée !

— Bien, monsieur.

Un attelage fut bientôt devant la porte. Le marquis donna pour destination au cocher la place de la Concorde et rejoignit Linetta sur la banquette arrière.

Le duvet blanc de son châle formait sous son délicat menton une sorte de collerette vaporeuse que la brise échancrait par instants en dévoilant la ligne parfaite de son cou, tandis que les boucles de son chignon ondulaient gracieusement sur sa nuque.

Elle est l'incarnation du printemps, songea le marquis. Mais serait-elle capable de préserver longtemps sa fraîcheur et son innocence? La vie parisienne ne tarderait pas à faire d'elle une demi-mondaine avare et sans cœur...

Cela ne doit pas se produire, décida-t-il. Mais que pouvait-il faire ?

Ils empruntèrent la rue de Rivoli pour longer les Tuileries sur lesquelles le marquis avait quelques anecdotes à raconter, et atteignirent enfin la place de la Concorde, dont les fontaines scintillaient à la lueur des réverbères à gaz. Au loin les Champs-

Elysées étaient comme une rivière de lumière sous le ciel étoilé.

— C'est magnifique! s'exclama-t-elle. Plus encore que je ne l'avais imaginé.

— Paris n'est jamais aussi beau que la nuit, quand il y a moins de circulation et moins de monde dans les rues, dit-il en faisant signe au cocher de s'arrêter à l'entrée des Champs-Élysées. Les marronniers sont presque en fleur, ajouta-t-il. Aimeriez-vous faire quelques pas?

— J'en meurs d'envie!

Elle aurait accepté n'importe quoi, pourvu qu'elle puisse rester encore quelque temps avec lui. Après la frayeur que lui avait inspirée M. Vossin, elle éprouvait à ses côtés un tel sentiment de sécurité qu'elle ne pouvait se résoudre à l'idée de le quitter.

Elle s'était précipitée vers lui sans réfléchir et, au lieu de s'en fâcher — car, après tout, il aurait très bien pu la renvoyer sans ménagement —, il n'avait pas hésité à lui offrir son bras et sa protection.

Le simple fait d'entendre sa voix grave, de pouvoir le regarder, de le savoir si proche lui faisait oublier tous ses problèmes.

Il faut que j'essaie de faire durer cette promenade le plus longtemps possible, se dit-elle. Je ne veux pas retourner avenue de Friedland... pas maintenant.

Mais en retardant trop le moment de rentrer, ne risquait-elle pas de déplaire à Blanche et à M. Bischoffsheim, qui devaient être déjà très contrariés par sa conduite envers leur ami ?

Blanche ne manquerait certainement pas de lui reprocher la puérilité de sa réaction: qu'avait-elle besoin de s'enfuir en courant? Il y avait des façons plus discrètes de refuser les avances d'un homme.

Mais cela avait été plus fort qu'elle. Ce visage pâle penché sur elle et ce regard étrange, malsain, l'avaient réellement terrorisée. Elle avait ressenti la même répugnance qu'au contact de l'homme en tweed sur le bateau.

Elle ne comprenait pas ce que lui voulait ce genre de personnages. Tout ce qu'elle savait, c'était qu'ils la terrifiaient.

A intervalles réguliers, les réverbères rayaient le trottoir de reflets dorés et les marronniers illuminés et joliment fleuris ressemblaient à des arbres de Noël.

Dans cet éclairage féerique, le beau visage, de Linetta se détachait de l'ombre et le marquis ne pouvait s'empêcher d'admirer son profil harmonieux.

— Quel enchantement... murmura-t-elle. D'ailleurs, toute la ville est enchantée.

— Pourquoi dites-vous cela?

— Oh! je ne suis pas la seule. La plupart des gens parlent de Paris avec la même émotion que si c'était une femme.

— C'est vrai, et c'est certainement la plus gaie et la plus extravagante capitale d'Europe.

— Mais on y trouve aussi une grande pauvreté.

— Comment savez-vous cela ?

— En allant au théâtre, j'ai vu beaucoup de gens en haillons. Alors, j'ai demandé à une femme de chambre de Blanche combien gagnait un ouvrier, et c'est très, très peu.

— Combien ?

Il était surpris de voir que Linetta s'intéressait aux pauvres de Paris. Il avait appris, quant à lui, que bon nombre d'entre eux vivaient dans des conditions déplorables et que, derrière les belles demeures bourgeoises des grands boulevards, se cachaient des taudis misérables et insalubres.

— Elle m'a dit, répondit Linetta d'une voix apitoyée, que la majorité des femmes de Paris vivaient de travaux de couture... Je m'étais d'ailleurs demandé si ce n'était pas pour moi un moyen de gagner ma vie, mais jamais je ne saurai broder aussi bien que les Françaises.

— Quel est leur salaire ?

— Une couturière expérimentée peut recevoir environ cinq francs par jour, mais la plupart n'en gagnent guère plus de deux... Comment peut-on vivre avec deux francs par jour ? Quand on pense que M. Worth demande douze cents francs pour une robe !

Il comprenait son indignation, mais il était convaincu que ni Blanche ni aucune de ses semblables ne s'inquiétaient du salaire des ouvrières qui confectionnaient leurs robes, dès l'instant qu'il y avait un homme pour se charger de la facture.

Ils empruntèrent une petite allée latérale.

— Votre problème immédiat, c'est vous-même, dît-il en lui donnant la main. Alors, avant de vous soucier du sort des pauvres de Paris, pensez à vous.

— J'ai bien peur de connaître leur sort, précisément.

— Ça m'étonnerait beaucoup...

Il songeait à tous les Jacques Vossin qui hantaient Paris. Avec l'aide de Blanche et de Marguerite, il lui serait très facile de rencontrer les hommes les plus riches et les plus influents de la capitale. On les voyait toujours à l'affût dans les salons à la mode, et il était indubitable qu'une jeune fille aussi fraîche et pure que Linetta attirerait immédiatement leur attention.

Elle avait employé le terme de « seconde épouse ». Quelle idée fausse ! Savait-elle que ces prétendus mariages étaient généralement de courte durée ?

Il y avait des exceptions, bien sûr. Blanche était restée cinq ans avec son prince et Cora Pearl avait su prolonger sa liaison avec le duc

de Morny pendant de nombreuses années. Mais qui pouvait dire ce que l'avenir réservait à Linetta?

Je dois lui venir en aide, décida-t-il, puis, voyant qu'ils étaient presque arrivés au Rond-Point, il lui dit :

— Je crois que nous devrions rentrer maintenant.

Voilà, songea-t-elle, il me ramène à la maison... Je ne le verrai plus jamais.

Pour retarder cet instant, elle se dirigea vers les arbres, dont les troncs ressemblaient à des sentinelles impassibles et muettes.

— On se croirait à la campagne! s'exclama-t-elle. Quelle bonne idée d'avoir planté tous ces arbres en plein cœur de Paris !

— C'est bien conçu, répondit distraitemment le marquis, qui avait l'esprit ailleurs.

Seule sous les marronniers comme une enfant abandonnée, elle avait quelque chose d'irréel dans sa robe blanche doucement éclairée par un lointain réverbère,

— A quoi pensez-vous? demanda-t-elle.

— A vous...

Elle sentit un étrange frisson la parcourir.

Elle s'immobilisa et ils restèrent un long moment face à face, les yeux dans les yeux, incapables de bouger.

— Je voudrais faire quelque chose pour vous, Linetta, dit-il d'une voix émue.

— Ne... pourrais-je pas... vivre auprès de vous ? murmura-t-elle en faisant un pas vers lui.

Ce fut un mouvement instinctif, comme une fleur se tournant vers le soleil, comme une égarée cherchant un refuge:

Il la prit dans ses bras.

— Quand je suis... auprès de vous... je n'ai plus peur, chuchota-t-elle.

Elle leva les yeux vers lui pour essayer de lire dans ses pensées. Alors, doucement, avec une infinie délicatesse, il posa un baiser sur ses lèvres.

Ce n'était pas un baiser d'amoureux, plutôt celui d'une grande personne à un enfant. Mais soudain, il se passa entre eux quelque chose d'étrange et de merveilleux..

Il resserra son étreinte et ses lèvres se firent plus exigeantes.

Linetta eut l'impression qu'une lumière céleste illuminait tout et qu'un éclair vif-argent lui transperçait le cœur. C'était pour elle une sensation inconnue, insoupçonnée.

C'était comme si elle découvrait le monde pour la première fois. Elle ne savait plus que penser, elle ne s'appartenait plus.

Et cette extase ineffable et sauvage, elle le comprenait enfin, c'était l'amour!

Elle ne s'y attendait pas, elle ne l'avait même j pas cherché, même pas imaginé : elle venait d'être j: frappée par la foudre.

— Mon amour! Ma chérie! lui dit-il. Je ne sais pas ce qui s'est passé en moi...

— Je vous aime... Je n'avais pas compris que c'était l'amour qui me poussait vers vous... Je

vous aime... Je vous aime!

Elle avait la voix lointaine et légèrement étonnée de quelqu'un qui vient de se réveiller d'un rêve. Elle était radieuse!

A nouveau, le marquis chercha ses lèvres. Au feu qui brûlait en lui répondait en elle une flamme de plus en plus ardente. Il sentait qu'elle lui faisait confiance et que sa passion soudaine ne l'effrayait pas.

Elle avait, à ses yeux, quelque chose de magique. Il y avait eu beaucoup de femmes dans sa vie, élégantes et sophistiquées, mais aucune d'elles ne lui avait procuré une telle sensation. Cette nuit, dans ses bras, c'était une jeune fille intacte, aux sentiments encore purs, qui s'éveillait à la féminité.

Brusquement, elle blottit sa tête contre son épaule, comme pour se cacher, comme si elle avait honte d'avoir allumé tant de passion en lui. Elle tremblait, mais ce n'était pas de peur.

— Que nous est-il arrivé, Linetta ?

— Un enchantement... Je vous avais dit que cet endroit était enchanté !

— Vous aviez raison... Désormais, tout me paraît enchanté, à moi aussi.

— C'est vrai? Mais vous... connaissez tant de choses et... tant de femmes. Moi, je suis naïve, sans expérience. J'ignore tout des hommes...

— Je sais. Et c'est pourquoi je dois veiller sur vous.

— C'est mon plus cher désir... Est-ce que vous m'accepteriez comme... «seconde épouse»?

Elle eut un moment d'angoisse: elle sentit qu'il s'écartait d'elle et crut qu'il allait refuser.

— Est-ce vraiment ce que vous voulez? Vous me demandez d'être votre... protecteur?

— Je veux être près de vous... Oui, j'ai besoin de votre protection. J'en ai besoin parce que, sans le savoir, je... je vous aime depuis que je vous ai vu.

— Je ne croyais pas au coup de foudre. Je sais maintenant que j'avais tort. Je n'ai pas cessé, moi, de penser à vous depuis notre rencontre sur le bateau, sans parvenir à comprendre pourquoi.

— Peut-être que nous étions faits l'un pour l'autre... Peut-être est-ce le destin qui m'a poussée à entrer dans votre cabine ?

— Et c'est le destin qui nous a fait nous rencontrer à nouveau ce

soir. Si vous saviez comme j'ai regretté de ne pas vous avoir demandé votre adresse...

En fait, comment aurait-il réagi s'il avait su, qu'elle se rendait chez Blanche d'Antigny? Aurait-il tenté de la dissuader? Une chose était sûre: il n'était pas question de la laisser habiter plus longtemps avenue de Friedland.

Mais, pour le moment, il n'avait qu'une envie : l'embrasser encore. Lui qui passait pour être plutôt distant et blasé, voilà qu'il se sentait aussi ému et impatient qu'un adolescent à son premier rendez-vous. Il en venait à se demander si Linetta était bien réelle. N'était-elle pas un produit de son imagination ? Elle réveillait en lui de vieux idéaux chevaleresques, d'anciennes légendes et des rêves d'héroïsme.

Après un long et langoureux baiser, Linetta, dont les yeux rayonnaient d'une lumière presque mystique, glissa doucement sa main dans la sienne et, tendrement enlacés, ils regagnèrent lentement la place de la Concorde.

Ils remontèrent en calèche sans dire un mot puis, comme elle penchait sa tête sur son épaule en laissant échapper un imperceptible murmure, il lui demanda:

— Êtes-vous heureuse, ma chérie?

— Merveilleusement... incroyablement heureuse ! J'ai envie de danser de joie...

— Vous êtes mienne.

— Et je le veux, du fond du cœur. Quand pourrons-nous être... ensemble?

— Nous en reparlerons demain. Je vais me mettre à la recherche d'une maison où nous pourrons nous retrouver.

— Mais... que vais-je dire à Blanche? Elle sera peut-être furieuse contre moi... à cause de ma conduite envers M. Vossin.

— J'irai la voir demain. A quelle heure se lève-t-elle?

— Pas très tôt. Je crois qu'elle a une répétition vers onze heures.

— Je passerai donc à dix heures et demie. Pourriez-vous prévenir sa femme de chambre ?

— Assurément. Mais... vous viendrez, c'est sûr ? Vous ne changerez pas d'avis?

— Vous devez me faire confiance.

— Je ne voudrais pas être un fardeau pour vous, je...

— Les sentiments que nous éprouvons l'un pour l'autre nous ont comme foudroyés, n'est-il pas vrai?... Nous nous connaissons à peine et déjà vous me dites votre amour. Je ne peux pas croire que cela ne soit dû qu'à la magie de la nuit et aux scintillements des Champs-Élysées.

— Oh ! non, c'est quelque chose de plus profond... J'ai l'impression de vous appartenir... depuis toujours. J'ai du mal à l'expliquer, mais

c'est ainsi.

— Je comprends ce que vous voulez dire. J'ai quelques dispositions à prendre et je vous promets que, dès demain, nous serons réunis.

— Merci...

— Vous n'avez plus de souci à vous faire. Dormez tranquille, je m'occupe de tout.

— J'ai peur de... m'imposer. Si je n'avais pas fait irruption dans votre vie, vous ne...

— N'avez-vous pas dit vous-même que c'était le destin? Personne ne peut s'opposer au destin.

— Pour rien au monde je ne voudrais le changer. J'étais si inquiète, hier, confia-t-elle en appuyant affectueusement sa joue contre son épaule. Je savais que les propositions de Marguerite étaient... condamnables et que maman les aurait désapprouvées. Maintenant, je suis rassurée.

— Croyez-vous que votre mère aurait approuvé ce que nous avons l'intention de faire?

— Je je suis sûre qu'elle aurait compris. Elle a aimé mon père autant que je vous aime, et elle n'aurait pu que se réjouir de mon bonheur.

Ils étaient arrivés avenue de Friedland. Comme la calèche s'arrêtait devant le numéro 11, Linetta jeta un coup d'œil anxieux vers la porte.

— Allez vite vous coucher, ma chérie, dit le marquis. Si Blanche est déjà rentrée, ce qui m'étonnerait fort, ne lui racontez pas ce qui s'est passé ce soir. Laissez-moi tout lui expliquer demain.

— C'est promis.

— Je crois que je vais rêver de vous, confessa-t-il en lui baisant les mains.

— Moi aussi. Je compterai chaque minute qui nous sépare.

— Nous déjeunerons ensemble. Je viendrai vous retrouver dès que j'aurai vu Blanche.

— Je vous attendrai avec impatience.

Il lui donna le bras jusqu'à la porte et sonna. En entendant les pas du valet, Linetta sentit son cœur se serrer.

— N'oubliez jamais... que je vous aime, murmura-t-elle.

— Comment le pourrais-je?

La porte s'ouvrit et il s'éloigna après lui avoir baisé une dernière fois la main.

Le lendemain, Linetta se réveilla avec la même exaltation qu'un enfant le matin de Noël.

Elle referma lentement les yeux, et le souvenir de la nuit passée illumina ses pensées comme un rayon de soleil.

Elle revivait leur baiser passionné et croyait sentir encore sur sa

bouche la chaleur des lèvres du marquis. Elle se revoyait, frémissante, entre ses bras, et elle entendait sa voix grave lui murmurer sans cesse : Ma chérie, ma chérie...

Je l'aime! se dit-elle. Jamais je n'avais imaginé que l'amour puisse être si merveilleux !

Elle comprenait à présent pourquoi sa mère parlait toujours de son mari avec des sanglots dans la voix. Elle était convaincue que, si à son tour elle devait perdre le marquis, le monde entier lui semblerait sombrer dans les ténèbres.

Elle regrettait de n'avoir pas pris conscience, plus jeune, de la terrible souffrance de sa mère. Elle se souvenait de l'avoir souvent vue s'asseoir, dans le jardin, regardant les fleurs sans les voir, perdue dans ses pensées.

Je ne me rendais pas compte, songea Linetta. Maintenant, je sais que sans amour la vie n'est qu'un désert aride... Qu'advviendrait-il de moi si je ne pouvais plus voir le marquis?

Elle se sentait frémir de joie à la pensée de le retrouver chaque jour. Ne lui avait-il pas dit qu'il veillerait à son avenir et qu'ils seraient toujours ensemble?

Quand la femme de chambre lui apporta son petit déjeuner, elle lui demanda de prévenir Blanche que le marquis de Darlestone viendrait la voir à dix heures et demie.

— Je le lui dirai, si elle est réveillée d'ici là, répondit la domestique.

— Elle ne va pas au théâtre, ce matin ?

— En principe, si, mais elle n'est rentrée qu'à cinq heures et elle voudra sûrement dormir le plus longtemps possible.

— En effet, reconnut Linetta avec inquiétude, craignant déjà que le marquis ne se dérange pour rien.

— De toute façon, elle aura bien le temps de se reposer la nuit prochaine.

— Pourquoi donc ?

— Monsieur va à la campagne, pour le seizième anniversaire de sa fille aînée.

Linetta n'en crut pas ses oreilles.

— Sa fille? s'exclama-t-elle.

— Mais oui ! Monsieur a quatre enfants. Et drôlement gâtés, à ce que dit Jules, le cocher de Monsieur. Leur mère leur passe tous leurs caprices et leur père leur donne des fortunes en argent de poche. Ah! je peux pas en dire autant du mien: le seul argent qu'il ait, c'est sur mes gages qu'il le prend !

Et elle sortit en riant.

Linetta n'en revenait pas. Après ce que Marguerite lui avait dit des mariages de raison, elle se doutait bien que M. Bischoffsheim devait

avoir une épouse. Mais des enfants! Que pouvaient-ils penser de Blanche, s'ils avaient entendu parler d'elle ? Tant qu'ils habitaient la campagne, ils étaient probablement tenus à l'écart de la vie parisienne de leur père, mais comment réagiraient-ils le jour où ils apprendraient la vérité ?

Allons, tout cela ne la regardait pas ; elle n'avait pas à juger M. Bischoffsheim. La seule chose qui comptait, c'était de savoir qu'elle allait bientôt revoir le marquis, qu'elle serait bientôt dans ses bras.

Elle se mit à prier : Mon Dieu, faites qu'il ne cesse jamais de m'aimer. Accordez-nous le bonheur et aidez maman à comprendre que, si j'étais prête à obéir à Blanche et à Marguerite, c'était parce que je n'avais pas le choix.

Elle déjeuna, se leva et choisit la plus jolie de ses robes. Quelle différence avec les vêtements sombres et démodés qu'elle portait sur le bateau! Après tout, elle ne devait pas être aussi dénuée de charme qu'elle le pensait, puisque, même habillée comme elle l'était, le marquis l'avait trouvée jolie.

Elle regardait l'heure à tout instant et, dans son impatience, approchait sans cesse le réveil de son oreille pour vérifier qu'il marchait, tant le temps lui semblait long.

— Je vais le revoir! Je vais le revoir !

Ces mots résonnaient à ses oreilles comme un hymne joyeux et, quand elle les prononçait, le soleil qui filtrait à travers les persiennes lui paraissait plus ardent.

Blanche fut informée dès son réveil, vers dix heures et demie, que le marquis de Darleston attendait en bas qu'elle veuille bien le recevoir.

— Faites-le monter, dit-elle après s'être poudré le nez et coiffée hâtivement.

En entrant dans la chambre, le marquis jeta un regard un peu amusé au fantastique lit bleu et blanc, ainsi qu'à la chemise de nuit transparente de celle qui était étendue.

— Quelle joie de vous revoir, milord! s'exclama-t-elle. Je ne m'attendais pas à cette visite.

— Son Altesse m'a parlé de vos triomphes en Russie, dit-il en lui baisant la main.

— Ce n'est rien à côté de mes succès parisiens, répliqua-t-elle crânement. Mais asseyez-vous donc.

— Je ne suis arrivé à Paris qu'avant-hier, mais j'espère avoir bientôt l'occasion de vous applaudir aux Folies-Dramatiques. Cela dit, je suis venu pour vous parler de Linetta.

— Linetta ? Vous la connaissez ?

— Nous nous sommes rencontrés sur le vapeur Douvres-Calais, expliqua-t-il. Et je l'ai revue hier soir au *Café Anglais* où, après avoir

eu maille à partir, semble-t-il, avec son hôte, elle m'a demandé de la protéger.

— Jacques Vossin, vous voulez dire? Quel maladroit! Il aurait dû se rendre compte qu'elle était encore innocente et faire preuve de patience. Si j'avais su qu'il l'emmenait dîner, je l'aurais prévenu.

— Regrettable omission, en vérité.

— Cela s'est décidé pendant que j'étais encore sur scène. J'ai tout de suite pensé que c'était un peu précipité mais, d'un autre côté, Jacques est immensément riche et elle avait tout à y gagner.

— Il lui déplaît, et... pour dire les choses franchement, j'ai l'intention de m'occuper d'elle moi-même....

— Pourquoi pas ? fit-elle en haussant les sourcils. Vous comptez prolonger votre séjour à Paris ?

— Je ne sais pas encore mais, quoi qu'il arrive, soyez certaine que je veillerai sur Linetta.

— J'imagine, ironisa-t-elle avec un sourire éloquent, que Linetta n'a pas dû résister bien longtemps à votre charme incomparable. Mais vous êtes anglais! Est-ce que vous songez à l'emmener avec vous, quand vous retournerez dans votre pays?

Il ne répondit pas.

— Elle sera peut-être heureuse, reprit-elle, dans un de ces petits cottages de St. John's Wood. Mais, quand vous vous lasserez d'elle, promettez-moi de la renvoyer à Paris. Je suis sûre qu'elle fera sensation ici; elle est si différente des autres.

— C'est également mon avis. A propos, permettez-moi de vous complimenter: l'air de Russie vous a rendue encore plus belle qu'avant.

— Merci.

— Je vais me mettre sans tarder à la recherche d'une nouvelle résidence pour Linetta, ajouta-t-il sur un ton plus sérieux. Mais, dès à présent, je tiens à rembourser à votre ami, M. Bischoffsheim, le prix des robes qu'il lui a offertes.

— Inutile, vraiment. Bisch a les moyens, et les factures ne dépasseront pas le quart de ce que je dépense en une semaine.

— Je n'en doute pas, mais j'insiste pour les régler moi-même.

— A votre guise. Je dirai à Mme Laferrière de vous envoyer sa note ; et je crois que Marguerite a passé quelques commandes chez Worth.

— Qu'ils m'écrivent à l'ambassade de Grande-Bretagne. Je passe y prendre mon courrier tous les deux jours, dit-il en se levant. Mais je ne voudrais pas partir sans vous avoir remerciée de l'attention que vous avez portée à Linetta.

— Je ne suis pas sûre que vous en soyez vraiment satisfait. Mais que pouvais-je faire d'autre? Elle est bien trop jolie pour être laissée à elle-même dans Paris. A chaque étape de la vie d'une femme, mon

cher marquis, il y a un homme !

— Comme vous dites : elle est trop jolie pour être laissée seule face à un homme aussi brusque et maladroit...

— Pauvre Jacques! Ç'a dû être un choc pour lui de découvrir qu'il existait des femmes insensibles à ses millions.

— Je suis certain qu'il trouvera rapidement à se consoler ailleurs, répliqua-t-il avant de lui baiser la main. Merci encore.

— Je vous en prie. Et soyez assuré, milord, que vous serez toujours le bienvenu dans cette maison.

Après son départ, Blanche s'adossa pensivement contre ses oreillers.

— Quel homme! Quelle distinction! dit-elle à haute voix. Cette petite Linetta est plus finaude que je ne croyais.

— Êtes-vous heureuse, mon amour? demanda le marquis en prenant la main de Linetta.

— Plus encore que vous ne sauriez l'imaginer! s'exclama-t-elle, les yeux brillants, le sourire radieux.

Mais les mots étaient superflus: la joie qu'on lisait sur son visage était la plus éloquente des réponses. Pour elle, la journée commençait comme un rêve merveilleux.

Aussitôt après avoir quitté Blanche, il l'avait emmenée visiter un appartement que le duc de Rochefort lui avait recommandé.

— Vous voulez vous installer, Darleston? lui avait dit le duc. Je vous comprends : je n'ai fait que l'apercevoir, hier, mais elle m'a paru ravissante.

— Elle l'est, avait simplement répondu le marquis.

— Ha ! Ha ! Vous êtes bien un Anglais. Un Français se serait lancé dans une tirade lyrique pour évoquer une fille aussi exquise. Mais j'ai l'impression que vous êtes sincèrement épris et je m'en réjouis.

— Et pourquoi donc ?

— J'avais peur qu'une habile intrigante ne finisse par vous mettre le grappin dessus. On a beau se croire capable de déjouer toutes leurs ruses, il y a toujours quelque part une Païva ou une Cora Pearl pour vous prendre au piège et vous plumer.

— Rassurez-vous, on ne m'attrape pas si facilement.

— Hum... Cela dit, j'ai un ami qui part demain pour l'Afrique du Nord. C'est un collectionneur et sa maison est un véritable musée. Il ne la prêterait pas à n'importe qui mais, à vous, je crois qu'il fera confiance.

— Qu'il soit sans crainte, rien ne subira le moindre dommage.

— Je vais le joindre immédiatement pour lui demander si vous pouvez visiter sa maison dès ce matin. J'ai idée que vous la trouverez à votre goût.

Il rie s'était pas trompé: l'endroit était idéal pour Linetta.

C'était un hôtel particulier du XVIII^e siècle, non loin des Champs-Élysées, alliant avec grâce l'élégance Louis XV au confort moderne. Les pièces étaient assez petites, mais presque toutes lambrissées, et le

propriétaire était incontestablement un homme de goût: ses collections comptaient des objets uniques, d'une valeur inestimable.

Le vieux serviteur qui leur fit visiter les lieux accepta de rester à leur service aussi longtemps qu'ils séjourneraient dans la maison. Tout s'annonçait donc pour le mieux.

— Cela vous plaît? demanda le marquis à Linetta.

— C'est parfait ! Une vraie maison de poupée. Rien n'y manque!

— Vous vous sentirez en sécurité ici.

— Avec vous, je me sentirais en sécurité n'importe où, et je suis sûre que... nous y serons heureux.

— Moi aussi... Vous êtes si belle et si pure, dit-il en l'attirant dans ses bras. Par moments, j'ai envie de vous emmener loin de Paris, de fuir avec vous sur une île déserte où nous serions complètement seuls.

— Je suis prête à vous suivre sur-le-champ. Mais, à la longue, j'aurais peur de vous ennuyer.

Elle était sincère : elle avait réellement peur de passer pour une ignorante à ses yeux.

Mais elle se trompait. Au fil de la journée, elle s'aperçut qu'il lui était facile de converser avec lui ; elle y prit même un plaisir inattendu.

En fait, c'était la première fois qu'elle avait l'occasion de parler tout à loisir avec un homme. Au cours du déjeuner, dans un charmant petit restaurant peu fréquenté du Bois, elle découvrit qu'elle avait même quantité de choses à lui dire; et lui, de son côté, il put constater qu'elle était non seulement très instruite, mais qu'elle avait aussi beaucoup d'esprit.

Jusqu'à présent, chaque fois qu'il avait déjeuné en tête à tête avec une femme, c'était avec l'intention de lui faire la cour. Or, aujourd'hui c'était pour le simple plaisir d'être ensemble, sans arrière-pensée, sans se sentir obligé de faire assaut de galanteries.

Linetta s'adressait à lui comme s'il était la sagesse incarnée, mais elle n'hésitait pas à exposer ses propres opinions et, parfois même, à le provoquer gentiment. Il en venait à oublier qu'elle était plus jeune que lui et lui répondait d'égal à égal.

— Nous avons tant de choses à apprendre... l'un de l'autre, dit-elle d'une voix timide.

— Plus je vous connais et plus je suis sûr que vous êtes différente de toutes les autres femmes que j'ai rencontrées.

Ses yeux pétillèrent. de joie mais, l'instant d'après, son front s'assombrit.

— Que vais-je devenir, demanda-t-elle d'un ton soudain grave, si vous vous lassez de moi ?

— Voilà qui ne risque pas de se produire.

— On ne peut jamais dire...

— C'est si improbable qu'il est inutile d'y penser!

Elle détourna lentement les yeux vers le jardin.

— Qu'est-ce qui vous préoccupe? demanda-t-il d'une voix douce.

— Auprès de vous, je suis si heureuse que je n'arrive pas à garder l'esprit clair. J'ai l'impression de flotter sur un rayon de soleil, loin du monde et de ses problèmes ; mais, malgré tout, je me dis que je dois songer à l'avenir.

— Oubliez-le ! Remettez vos soucis à demain et ne pensez qu'au présent, dit-il en se levant de table.

Il régla l'addition et donna le bras à Linetta jusqu'à leur voiture.

Ils se firent conduire le long de la Seine au petit trot, en prenant le temps d'admirer les nouveaux ponts que l'empereur avait fait construire, et regagnèrent l'avenue de Friedland vers cinq heures.

Là, Linetta apprit que Blanche désirait la voir et elle monta aussitôt la rejoindre dans le boudoir.

— Inutile de vous demander si votre journée vous a plu, commenta celle-ci en voyant le visage épanoui de la jeune fille.

— J'ai passé un merveilleux après-midi ! répondit-elle. Nous avons trouvé une maison où nous pourrions emménager demain. Puis-je demander aux domestiques de faire mes bagages ?

— Mais bien sûr! Et il faudra que je vous prête quelques malles : vous serez beaucoup plus chargée qu'à votre arrivée.

— Merci.

— Le marquis insiste pour payer lui-même vos nouvelles acquisitions. Il semble tenir à ce que votre liaison commence sous les meilleurs auspices.

Linetta ne savait que répondre. Elle regrettait à présent que Marguerite ait été si dépensière chez Worth.

— Pour un Anglais, il est plutôt généreux, observa Blanche. N'oubliez jamais qu'un homme désire être fier de sa compagne : il veut qu'elle soit plus belle et toujours plus élégante que les autres femmes.

— Vous ne me trouvez pas incorrecte, au moins, de... vous quitter ainsi après toutes vos bontés ? Je vous suis profondément reconnaissante.

— Vous avez résolu vos propres problèmes d'une manière très avisée. Je trouve le marquis bel homme et très charmant... Mais, Linetta, mon devoir est de vous mettre en garde.

— Que voulez-vous dire ?

— L'amour ne dure pas éternellement. Les diamants, oui ! Ils sont une assurance sur l'avenir.

— J'ai peur de... ne pas comprendre.

— Je vais vous montrer quelque chose... Ouvrez le premier tiroir de cette commode, là-bas. La clé est sur la serrure.

Elle obéit et trouva un grand coffret à bijoux capitonné de cuir qu'elle apporta à Blanche. Quand celle-ci en souleva le couvercle, Linetta resta bouche bée : jamais elle n'avait vu un tel trésor !

Ce n'étaient que colliers, boucles d'oreilles, broches, bracelets, bagues et ferrets, tous plus étincelants les uns que les autres.

— Tous ces bijoux sont... à vous? balbutia-t-elle, subjuguée.

— Tous ! Voilà mes plus fidèles « amis », Linetta : quoi qu'il puisse m'arriver, ils ne m'abandonneront jamais.

— Je ne peux pas attendre du marquis de... de semblables présents, protesta-t-elle.

— Vous n'avez pas à «attendre», vous devez demander! Et avec insistance! Toute courtisane qui accorde ses faveurs à un homme doit recevoir en échange une demeure luxueuse, de magnifiques robes et de riches bijoux afin de susciter l'admiration de tous. Son protecteur se doit également d'entretenir ses laquais et ses équipages, et de lui donner quantité d'autres preuves de son attachement s'il veut prétendre à sa fidélité. Regardez ce collier ! Il vaut plus de deux cent mille francs. Quand mes charmes seront fanés, quand plus personne ne viendra m'applaudir, au théâtre, il sera toujours à moi. Les diamants ne se fanent pas, au contraire; ils prennent de la valeur ! N'oubliez jamais cela, Linetta. Les passions les plus ardentes, les serments les plus fous n'ont qu'un temps. Mais les bijoux sont une garantie pour les vieux jours.

En retournant dans sa chambre, Linetta se sentait perturbée: les paroles de Blanche avaient jeté une ombre sur le souvenir de cette journée enchantée.

Blanche ne pouvait pas comprendre... Qu'y avait-il de commun entre sa liaison avec M. Bischoffsheim et l'amour sincère qu'elle éprouvait, elle, pour le marquis ?

Et elle ne doutait pas un instant d'être profondément aimée en retour. Il n'y avait pas à se tromper sur l'émotion qui passait dans sa voix et qui, tour à tour, l'intimidait et la comblait de joie.

Leur amour était différent, immatériel, intensément spirituel. En rentrant, la nuit dernière, après leur premier baiser, elle était tombée à genoux au pied de son lit et avait remercié Dieu avec une immense ferveur.

— Mon Dieu, avait-elle dit, je passerai ma vie entière à essayer de le rendre heureux mais, je vous en supplie, aidez-le à m'aimer autant que je l'aime, de tout mon cœur et de tout mon être.

Pourtant, elle n'arrivait pas à oublier le sérieux avec lequel Blanche lui avait parlé, ni les diamants qu'elle avait exhibés comme des trophées.

Mais l'heure n'était pas à l'introspection. Elle sonna la femme de chambre pour lui demander d'emballer ses robes

— Vous nous quittez, mademoiselle? Je vous regretterai, mais je m’y attendais.

— Pourquoi ?

— Vous êtes trop jeune et trop bien élevée pour rester dans cette maison.

Linetta était un peu intriguée mais, craignant que la femme de chambre ne commence à dire du mal de sa maîtresse, elle détourna la conversation et lui fit quelques recommandations, d’ailleurs superflues, sur la façon de plier les robes.

Quand le valet annonça que le marquis l’attendait en bas, elle venait juste de finir de s’habiller.

Elle portait un chignon d’un nouveau style, que Félix, le coiffeur, avait imaginé spécialement pour elle, et une robe vert vif qui était arrivée de chez Worth dans l’après-midi.

C’était une toilette exquise, subtilement rehaussée de nénuphars de soie blanche, mais elle avait un peu hésité à la choisir à cause de la couleur: Mlle Antigny lui avait souvent répété que, dans son pays, le vert avait la réputation de porter malheur. Or, elle avait beau ne pas être superstitieuse, elle n’avait pu s’empêcher, l’espace d’un instant, d’y voir un mauvais présage...

En se regardant dans le miroir, elle essaya de ne pas penser aux couturières qui, en une semaine de travail, ne gagnaient même pas de quoi s’acheter une seule de ces fleurs de soie qu’elles avaient confectionnées avec tant de soin. Mais comment oublier cette pauvreté qu’elle rencontrait à chaque coin de rue depuis quelle était à Paris? Comment oublier cette mendicante de l’avenue de Friedland qui, assise devant la porte de la maison avec un enfant dans les bras, leur avait demandé la charité cet après-midi même ?

Elle revit la scène en un éclair: le marquis avait porté la main à son gousset à la recherche de quelque monnaie, mais elle s’était approchée de la femme pour lui parler.

— Vous n’avez pas de travail? lui avait-elle demandé d’une voix douce.

— Personne ne veut m’engager parce que j’ai un enfant..

— Et votre mari... il est chômeur, lui aussi?

— Mon mari? Vous n’imaginez tout de même pas que ce pauvre moutard a un père ? avait rétorqué la femme avec rudesse.

— Ça suffit! avait dit le marquis. Prenez cet argent et partez.

La femme s’était dépêchée d’empocher les pièces et s’en était allée sans demander son reste, de peur sans doute qu’il ne change d’avis.

— Comme elle est maigre, avait soupiré Linetta. Et son bébé a l’air malade.

— Nous n’y pouvons rien, avait répondu le marquis. Au moins aura-t-elle de quoi manger un ou deux jours.

— Vous avez été bon pour elle, mais c'est horrible de penser qu'elle est obligée de mendier pour survivre. Il devrait exister des foyers ouverts aux pauvres.

Le monde était injuste: dire que Blanche régala ses invités de homard et de paon, tandis que cette femme mourait de faim sur le trottoir !

Pourquoi l'empereur ne fait-il rien? songeait-elle. C'était une question quelle s'était promis de poser ce soir au marquis. Mais dès qu'elle le revit, elle oublia tout : lui seul comptait.

Il l'emmena dans un restaurant plus petit que le *Café Anglais* mais tout aussi célèbre : le *Grand Véfour*, au Palais-Royal.

— Je voudrais que vous goûtiez leur spécialité, dit-il.

— De quoi s'agit-il?

— La carpe à la rhénane, un poisson qu'on ne trouve guère en Angleterre. Elle est farcie de caviar et d'une centaine d'autres ingrédients dont la recette est tenue secrète.

Le mets était excellent mais, ce soir, les préoccupations de Linetta n'allaient pas à la gastronomie. Tout ce qui l'intéressait, c'était de parler au marquis, de l'écouter et de lui poser d'innombrables questions dont il était le seul, à ses yeux, à détenir la réponse.

Il se montra très gai et la fit même éclater de rire à plusieurs reprises, à tel point qu'ils ne virent pas le temps passer; quand ils se levèrent de table, il était trop tard pour aller au théâtre comme il l'avait prévu: il aurait aimé l'emmener voir la célèbre Sarah Bernhardt.

Ils terminèrent donc la soirée par une promenade en calèche dans les rues illuminées, comme ils l'avaient fait la veille, pour découvrir, ainsi que beaucoup d'autres avant eux, que Paris était une ville faite pour les amoureux. Dans la nuit silencieuse, ils n'entendaient que les sabots de leurs chevaux résonnant sur le pavé.

— Vous êtes si douce, si adorable, murmura-t-il.

— Je ne veux que vous plaire.

— Il n'y a pas de mots assez forts pour exprimer le bonheur que j'éprouve auprès de vous. Je ne connais pas de plus belle musique que celle de votre voix : chacune de vos inflexions est si mélodieuse, ma chérie, que tout ce- que vous dites a quelque chose de magique.

— Quand vous parlez ainsi, je suis si émue que... ça me fait presque mal.

— Je comprends ce que vous voulez dire : je ressens la même chose. Vous devez être une sorte de sirène ! Vous m'avez ensorcelé et mes pensées ne vont plus que vers vous.

Elle se serra contre lui pour qu'il l'embrasse, mais il ne fit que lui effleurer les lèvres et baisa délicatement ses cheveux en disant d'une voix profonde :

— Demain soir, mon amour, quand nous serons seuls dans notre maison, je vous montrerai combien je vous désire. Je pourrai enfin vous embrasser avec toute la passion qui est en moi.

— Ce sera merveilleux d'être seule avec vous en sachant que nous ne sommes pas obligés de nous quitter. La nuit dernière, quand nous nous sommes séparés, j'avais envie de vous crier de revenir, tant j'avais peur de ne plus vous revoir.

— Nul danger: je vous l'ai dit, Linetta, vous m'appartenez. Nous sommes liés à jamais par le destin.

— Je voudrais le croire, moi aussi, mais parfois... j'ai peur.

— Il ne faut pas. Je viendrai vous chercher demain matin. J'ai appris que le propriétaire de notre maison avait prévu de partir très tôt, et nous pourrions emménager avant midi, si vous voulez.

— Vous savez bien que je le veux.

— Ensuite, je vous emmènerai chez Oscar Massin pour que nous choissions quelques bijoux ensemble. Je voulais déjà le faire ce matin mais nous avons été pris par le temps.

Il sentit Linetta se raidir dans ses bras.

— Je ne veux pas de bijoux... de vous, dit-elle d'une voix faible.

— Pourquoi? demanda-t-il, surpris.

Elle hésitait à répondre et il devina qu'elle cherchait à éluder la question.

— Parce que... vous m'avez déjà donné tant de choses, expliqua-t-elle. Blanche m'a appris que vous alliez payer mes robes.

— Je ne permettrai à personne de le faire à ma place. Et je veux vous offrir beaucoup d'autres choses encore. Les bijoux ne sont qu'un début.

— Non... je vous en prie, je ne veux pas...

— Mais pourquoi ? reprit-il en la regardant au fond des yeux. Dites-moi pourquoi.

— Ce... ce soir, Blanche m'a montré... ses bijoux, avoua-t-elle franchement, d'une voix hésitante.

— Ah! je vois... Rassurez-vous : notre cas est différent. Mais je ne voudrais rien faire qui puisse vous froisser, et ce genre de choses peut attendre. Tout ce qui compte pour le moment, c'est que nous soyons ensemble.

— Vous avez raison... Le reste est sans importance, reconnut-elle en lui tendant ses lèvres.

Ils arrivèrent bientôt avenue de Friedland. Comme le cocher arrêta déjà les chevaux devant la porte, le marquis prit les mains de Linetta et baisa un à un ses doigts frêles, puis sa paume.

— Demain soir, mon amour, dit-il. Il me tarde de vous serrer dans mes bras... D'ici là, chaque heure me semblera durer un siècle...

— Moi aussi...

— Dormez bien, ma chérie, et ne m'oubliez pas dans vos rêves.

Elle le quitta, la mort dans l'âme, et le valet referma la porte derrière elle.

— Madame est là ? demanda-t-elle.

— Oui, mademoiselle, répondit le valet. Mais je crois qu'elle ne tient pas à être dérangée.

— Non, bien sûr. Je tâcherai de ne pas faire de bruit. Bonne nuit, Jules.

— Bonne nuit, mademoiselle, dit-il en retournant vers l'office.

Elle n'était pas arrivée en haut des marches qu'elle entendit frapper à la porte d'entrée. Pensant que c'était le marquis, qui avait peut-être oublié de lui dire quelque chose, elle redescendit ouvrir elle-même, sans attendre Jules.

A sa grande surprise, elle découvrit M. Bischoffsheim sur le seuil.

— Monsieur Bischoffsheim ? s'exclama-t-elle. Je vous croyais à la campagne.

— J'y étais, répondit-il avec un sourire, en entrant. Mais j'ai dû revenir parce que ma fille voulait absolument aller au théâtre pour son anniversaire. Hum... Je crois qu'elle a hérité de ma prédilection pour les feux de la rampe et elle a insisté pour voir Mme Sarah Bernhardt dans *Le Passant*.

— Ah ! Elle a bien joué ?

— Magnifiquement ! Vous venez de rentrer ? demanda-t-il en voyant qu'elle avait encore son châle autour des épaules.

— Oui, à l'instant. Blanche est là aussi, mais je pense qu'elle dort.

— Alors, je vais lui faire la surprise. J'ai un petit cadeau pour elle, quelque chose dont elle a envie depuis longtemps. Vous voulez voir ?

A ce moment, un valet de pied entra en portant une corbeille de tubéreuses ornée de rubans bleus.

— C'est tout, monsieur ? demanda-t-il.

— Oui, merci, Clément. Soyez là demain matin avec la voiture, à l'heure habituelle. Bonne nuit.

— Bonne nuit, monsieur.

Linetta fut surprise : depuis qu'elle habitait chez Blanche, elle n'avait jamais remarqué que M. Bischoffsheim y passait la nuit. Elle trouva cela plutôt étrange, mais elle estima que cela ne la regardait pas. Entre-temps, il avait sorti d'une poche de sa redingote un écrin de velours noir qu'il ouvrit devant elle.

— Qu'est-ce que vous en dites ? fit-il en le lui montrant.

Elle en eut le souffle coupé. A l'intérieur, il y avait, posé sur un coussinet de soie, un fabuleux collier de diamants qui étincelait de mille feux dans la lumière tamisée du vestibule.

— Il est extraordinaire ! s'exclama-t-elle.

— Il a appartenu à Marie-Antoinette et Blanche le convoitait

depuis un certain temps. Il m'a coûté bien des sacrifices, mais maintenant il est à elle. Vous croyez qu'elle sera contente?

— Comment pourrait-il en être autrement?

— Venez avec moi, nous allons la surprendre. Vous pouvez porter les fleurs pour moi ?

— Avec plaisir.

La corbeille était heureusement plus légère qu'elle n'en avait l'air. En arrivant sur le palier, il mit un doigt sur ses lèvres et ils se dirigèrent vers la chambre sur la pointe des pieds. Il poussa la porte sans un bruit et entra à pas de loup.

Un bougeoir flamboyait discrètement au chevet du lit à baldaquin, dont les rideaux bleus et blancs étaient à moitié tirés, et dans l'air flottait un parfum capiteux.

Soudain, il poussa un cri poignant, douloureux comme un sanglot. Linetta, qui le suivait à quelques mètres, se figea.

Comme Blanche se relevait lentement sur les oreillers, Linetta découvrit, avec stupeur, qu'elle n'était pas seule !

— Garce! Catin! hurla M. Bischoffsheim. Je t'ai pardonné une fois déjà, et tu m'avais promis que ça ne se reproduirait plus ! Tu n'es qu'une fille des rues, une grue !

L'homme couché à côté d'elle se dressa à son tour, et Linetta reconnut immédiatement la face blême de Jacques Vossin.

— Allons, Bisch ! Ne vous mettez pas dans cet état, répliqua Blanche d'un ton apaisant et presque détaché.

— Vous m'aviez promis, vous m'aviez juré sur tout ce que vous aviez de plus sacré que vous m'aimiez et que je pouvais vous faire confiance ! Vous me... crucifiez ! Je vous maudis!

Alors, contre toute attente et à la stupéfaction de Linetta, il se mit à pleurer. Des larmes amères coulaient le long de ses joues bouffies, tandis qu'il répétait sans cesse :

— J'avais... confiance. Vous m'aviez pro... promis, je... je vous maudis.

Linetta, complètement désemparée, posa la corbeille de fleurs sur le seuil de la porte et s'enfuit en courant dans sa chambre.

Là, elle s'enferma à clé et se jeta sur son lit, enfouissant son visage dans les oreillers. Elle avait les mains crispées sur la couverture et tremblait si fort qu'elle en avait peine à respirer.

Elle avait envie de crier. Elle avait l'impression que l'image de Blanche et de M. Vossin côte à côte dans le même lit resterait gravée à tout jamais dans sa mémoire. Elle, cette blanche et voluptueuse déesse, dans les bras de cet homme malingre, à la poitrine velue !

C'était la première fois qu'elle voyait un homme torse nu et cela avait été pour elle un véritable choc.

Comment a-t-elle pu ? se demanda-t-elle. Comment a-t-elle pu

soutenir qu'il la touche?

C'est alors qu'elle songea à M. Bischoffsheim : lui aussi, il avait dû coucher avec Blanche dans ce «merveilleux» lit qui paraissait si romantique!

Elle était si ingénue qu'elle n'avait jamais imaginé vraiment qu'un homme et une femme puissent dormir ensemble... nus!

Elle savait bien que le mariage supposait une certaine intimité, que les époux ne s'aimaient pas seulement spirituellement, mais elle n'avait qu'une idée très vague de la réalité de leurs rapports. A présent, tout devenait plus clair.

Non, la vie n'était pas un conte de fées; le monde n'était pas une scène de théâtre, peuplée d'acteurs en costumes chamarrés, déclamant des tirades lyriques et pleines de grands sentiments.

Il lui semblait que, depuis qu'elle était à Paris, Blanche ne faisait que jouer un rôle, non seulement sur scène mais également dans cette maison cossue et luxueuse que lui avait achetée M. Bischoffsheim.

Inutile de se le cacher plus longtemps: il était son amant, elle était sa maîtresse — deux mots qu'elle n'avait jamais osé prononcer avant ce soir. Elle n'en percevait toujours pas le sens exact, mais elle avait compris désormais que cela impliquait de se retrouver dans un lit, ensemble, et nus !

A ses yeux, cela n'était concevable qu'à la condition de s'aimer passionnément, éperdument, de s'aimer si fort que plus rien n'avait d'importance en dehors de l'amour.

Or, Blanche n'était manifestement pas amoureuse de M. Vossin, ni d'ailleurs de M. Bischoffsheim puisqu'elle lui était infidèle.

Alors pourquoi ? Si c'était uniquement pour garnir son énorme coffret à bijoux, c'était horrible et honteux.

Elle resta longtemps étendue sur son lit, se cachant le visage, les mains sur les oreilles de peur d'entendre l'écho lointain des sanglots de M. Bischoffsheim.

C'était une peur irraisonnée, car sa chambre était loin de celle de Blanche, mais elle voulait s'isoler le plus complètement possible de cet univers de laideur et de bassesse.

Ce n'est que trois heures plus tard, alors que les étoiles s'estompaient déjà dans le ciel, que Linetta se releva pour se déshabiller.

Malgré la douceur de la nuit, elle grelottait. Quand elle se glissa dans le lit, elle avait si froid que les couvertures lui semblèrent faites de papier et qu'il lui fut impossible de fermer l'œil.

Elle saisissait mieux à présent ce que Blanche avait voulu lui faire comprendre en lui montrant ses bijoux. M. Vossin était riche ; ne lui avait-il pas offert, à elle déjà, tout ce qu'il possédait? Telle était assurément la seule explication du comportement de Blanche : pour

elle, rien n'avait plus de valeur que les diamants.

Comme le jour commençait à poindre à travers les persiennes, elle décida de se lever et de se rhabiller.

Elle ouvrit l'armoire et, ignorant ses somptueuses toilettes neuves, elle choisit une des vieilles robes apportées d'Angleterre, que la femme de chambre avait suspendues tout au fond. Elle était de drap bleu, avec des manchettes et un col blancs qu'elle avait cousus elle-même.

Puis, elle arrangea ses cheveux en un simple chignon, comme elle l'avait toujours fait, et se coiffa du petit bonnet qu'elle avait porté pour voyager.

Elle sortit sur la pointe des pieds. La maison était silencieuse : personne ne semblait encore réveillé.

Dehors, un pâle soleil se levait sur l'avenue déserte, et les arbres au feuillage printanier formaient un tableau splendide dans la brume du petit matin. Après ce qu'elle avait vu dans la nuit, Linetta avait envie de trouver de la beauté en toutes choses.

Elle voulait s'éloigner de cette maison et réfléchir. Elle marcha au hasard, jusqu'à la rue Saint-Honoré, se rappelant vaguement avoir vu dans cette même rue, en face de l'ambassade de Grande-Bretagne, une église anglicane. Comme c'était encore assez loin, elle hâta le pas.

En chemin, elle rencontra de nombreux passants qui se rendaient à leur travail, ainsi que des livreurs en blouse et des éteignoirs de réverbères pauvrement vêtus.

Tous ces gens étaient la réponse vivante à la question qui la harcelait: elle devait faire comme eux, trouver du travail. C'était ce qu'elle avait toujours eu l'intention de faire; il était temps maintenant de s'y résoudre et de gagner enfin elle-même sa vie, au lieu de compter uniquement sur les autres.

Elle arriva bientôt devant l'église. Par chance, elle n'était pas fermée: elle poussa la lourde porte et entra.

La nef, qui sentait la poussière et la vieille pierre, était d'une extrême sobriété. Point de fioritures: pour tout décor, une simple croix de cuivre se dressait sur l'autel.

Elle s'agenouilla sur le premier prie-Dieu qui s'offrit à ses yeux.

Soudain, elle eut l'étrange impression que sa mère était à côté d'elle. Elle la sentait intensément présente, réconfortante, bienveillante.

— Aidez-moi, maman, murmura-t-elle. Dites-moi ce que je dois faire. Je sais que je m'étais engagée sur la mauvaise voie et que vous m'auriez désapprouvée. Mais je ne voyais pas le mal parce que... je l'aime.

Elle s'attendait presque à ce que sa mère lui réponde, tant elle la devinait proche.

— Comment pouvais-je savoir, maman, que la vie était ainsi, que

les gens se comportaient de cette manière?

Elle comprenait peu à peu, guidée par une sorte de voix intérieure, qu'il était urgent de fuir Blanche et son entourage. C'était un monde avec lequel elle n'avait rien de commun, qu'elle devait effacer de sa mémoire. Elle devait repartir à zéro, tout recommencer depuis le jour où elle était arrivée à la gare du Nors, innocente et pleine de bonnes intentions.

Après un long moment de recueillement dans le silence de la petite église, son esprit commença à s'apaiser et le souvenir affreux de la scène qu'elle avait surprise dans la nuit se dissipa lentement; Elle remettait les choses à leur juste place : Blanche était peut-être faite pour cette vie-là — elle n'avait pas à la juger — mais certainement pas elle !

— Mon Dieu, aidez-moi ! implora-t-elle en levant les yeux vers un vitrail. Je vous en supplie, il faut . que je trouve du travail.

Quand elle se leva, les genoux endoloris, après une heure de méditation, elle était dans l'état d'esprit d'un soldat qui se prépare à livrer la bataille.

Elle avait tant de choses à faire ; et la première de toutes était de parler au marquis.

Il lui faudrait trouver les mots pour lui expliquer qu'ils ne pourraient jamais vivre ensemble dans cette petite maison, qu'elle ne pouvait pas se donner à lui dans pareille situation.

C'est ma faute ! se dit-elle résolument. Je me suis imposée à lui et, s'il y a quelqu'un à blâmer, ce ne peut être que moi.

Mais à l'idée de le quitter, elle avait la gorge serrée. Aurait-elle la force de supporter cette épreuve ?

Il comprendra. Il faut qu'il comprenne!

Près de la porte, il y avait un tableau d'affichage. Elle s'en approcha à tout hasard.

Elle parcourut d'un œil distrait diverses annonces d'intérêt local, notant au passage les horaires des offices religieux, avant d'apercevoir, dans un coin, une carte de bristol qui attira son attention :

On demande un professeur de français et d'anglais pour jeunes enfants de résidents britanniques à Paris.

Elle relut plusieurs fois ces lignes, incrédule.

Il n'y avait pas de doute : là était la réponse à sa prière.

Le marquis se présenta avenue de Friedland à onze heures et demie. En apercevant toutes les malles entassées dans le vestibule, il eut un petit sourire en songeant que Linetta était déjà prête.

— Mademoiselle vous prie d'attendre dans le fumoir, milord, dit le valet en le précédant.

Quand Linetta le rejoignit, quelques instants plus tard, dans la pièce au décor oriental, il n'en crut pas ses yeux et son sourire s'évanouit.

Non seulement ses vêtements, mais aussi l'étrange expression de son regard l'avertirent que quelque chose la troublait.

— Que se passe-t-il ? Pourquoi êtes-vous habillée ainsi ? demanda-t-il.

Elle s'approcha de lui à pas lents, sans proférer une parole.

— Il est arrivé quelque chose ? insista-t-il.

— Je... dois vous dire, commença-t-elle d'une voix faible, que j'ai trouvé du travail et que je ne peux donc pas... vous accompagner ce matin comme prévu.

— Du travail ? Quelle sorte de travail ?

— On cherche un professeur pour des enfants anglais. J'ai parlé à l'aumônier de l'ambassade de Grande-Bretagne et il est d'accord pour... m'employer.

Elle baissait les yeux et ses cils noirs accentuaient la pâleur de ses joues.

— Mais que s'est-il donc passé, ma chérie ? Qu'est-ce que cela signifie ? Quand je vous ai quittée, hier, vous sembliez si sûre de vous, de nous.

— J'ai changé d'avis. Je ne peux pas vous expliquer... Sachez seulement qu'il m'est impossible de faire... ce que nous avons décidé.

— Vous me cachez quelque chose. Si quelqu'un vous a fait du mal, dites-le-moi. Je suis là pour vous protéger.

— Non, répondit-elle avec une fermeté inattendue. Cette fois, vous ne pouvez pas m'aider. Je... j'ai honte de vous avoir fait dépenser tant d'argent pour mes robes. Elles sont emballées, vous pouvez les reprendre pour... les vendre ou... les donner à une autre.

— C'était un cadeau pour vous seule, Linetta.

— Elles ne me serviraient plus à rien. Maintenant, laissez-moi partir.

Il tendit les bras pour la serrer contre lui, mais elle recula d'un pas.

— Je vous en prie, ne me touchez pas, supplia-t-elle. Je vous aime... Je vous aimerai toujours, mais je sais que j'ai raison d'agir ainsi et que ce que nous allions faire était... mal.

— Vous avez été bouleversée par quelque chose, je le vois bien. Dites-moi tout, confiez-vous à moi et vous vous sentirez mieux.

— Je le voudrais... avoua-t-elle, les larmes aux yeux. Mais, croyez-moi... nous n'avons plus rien à nous dire si ce n'est... adieu, ajouta-t-elle d'une voix brisée.

Le marquis demeurait immobile, sans savoir que dire ni que faire.

Alors, après lui avoir jeté un dernier et triste regard, elle sortit d'un pas résolu.

Il était si abasourdi qu'il se sentait incapable de réagir, incapable de reconnaître en elle la jeune fille gaie et radieuse qui, la nuit dernière, l'avait embrassé en lui jurant son amour. Non, elle était désormais pour lui une étrangère, une inconnue éplorée mais animée d'une volonté inébranlable.

Et pourtant, c'était bien elle, et il ne pouvait se résoudre à l'idée de la perdre. Il fallait absolument qu'il découvre ce qui s'était passé.

La chambre d'hôtel, rue d'Aguesseau, dans laquelle Linetta fut conduite, était petite, sombre, et donnait sur une cour maussade.

C'était l'aumônier qui lui avait recommandé l'endroit, en expliquant que plusieurs employées de l'ambassade y résidaient.

— L'hôtel est tenu par une certaine Mme Matthew, avait-il dit. Je ne crois pas que ce soit complet et, si elle sait que vous venez de ma part, elle trouvera toujours le moyen de vous dépanner pour quelque temps.

Mme Matthew était une Ecossaise grisonnante, à Pair autoritaire, et qui accueillit Linetta avec froideur, comme si celle-ci avait été une jeune délinquante.

— Je ne pourrai pas vous garder plus de quinze jours, mademoiselle Falaise, dit-elle. Mais, d'ici là, vous aurez au moins un toit.

— Merci beaucoup.

— J'exige que mes locataires respectent scrupuleusement l'horaire des repas, et aucun visiteur n'est admis dans les chambres.

— Bien sûr.

— Et tout le monde doit être rentré à dix heures du soir au plus tard, ajouta-t-elle en se retirant.

Linetta enleva son bonnet et s'assit sur le lit, la tête entre les mains.

Elle n'arrivait pas à chasser de son esprit l'image du marquis. Elle

revoyait la consternation qui s'était peinte sur son visage quand elle lui avait dit adieu. Elle n'arrivait pas à croire elle-même qu'elle avait eu ainsi, volontairement, le courage de se séparer de lui.

Je l'aime! Je l'aime! se répétait-elle. Mais les mots affreux que M. Bischoffsheim avait lancés au visage de Blanche résonnaient encore à ses oreilles : elle ne voulait pas entendre un jour de tels mots.

Je l'aime, se dit-elle, mais notre amour n'aurait pu survivre dans de telles circonstances.

Elle resta longtemps ainsi, prostrée sur son lit, mais sans pleurer : elle était dans une espèce d'état second, paralysée par un sourd désespoir.

On frappa soudain à la porte.

— Il y a un monsieur qui vous demande, en bas, dit une voix féminine peu aimable. Mme Matthew vous rappelle qu'il ne doit pas rester plus de dix minutes : le déjeuner est bientôt prêt.

Devinant que c'était le marquis, elle faillit répondre qu'elle ne voulait pas le voir; puis elle se ravisa: il risquait d'insister, et cela ne ferait que rendre les choses plus difficiles.

Alors, sans même prendre la peine de vérifier sa coiffure dans la glace, elle descendit lentement vers le petit salon, où le marquis devait l'attendre.

Il se tenait debout au milieu de la pièce, grand, large d'épaules, et son allure distinguée contrastait étrangement avec le mobilier terne de l'hôtel. Quand leurs yeux se rencontrèrent, elle se figea, comme pétrifiée.

Il fit un pas vers elle et lui baisa la main.

— Ma chérie, pourquoi ne m'avez-vous pas dit ce qui s'est passé? demanda-t-il.

Elle détourna la tête en poussant un imperceptible gémissement.

— J'imagine combien cela a dû vous bouleverser, poursuivit-il. C'est de ma faute, je n'aurais pas dû vous laisser dans cette maison, avec des gens de cette sorte.

— Non, ce n'est pas... de votre faute. C'est de la mienne. Je savais depuis le début que c'était mal, mais tout paraissait si fascinant... si étincelant... Je me rends compte maintenant seulement que c'était une illusion. Comme au théâtre: tout est lumineux et rutilant sous le feu des projecteurs niais, dès qu'on éteint, on s'aperçoit que c'est sale et... sordide.

Il lui prit à nouveau la main pour la baiser. Le contact de ses lèvres la fit frissonner, mais elle se força à continuer :

— Paris tout entier est une illusion. Vu du Bois ou des grands boulevards, c'est magnifique, extravagant, mais ce n'est qu'une façade pour mieux cacher les taudis où des enfants meurent de faim... Même notre bonheur était une illusion : « seconde épouse », « protégée »,

c'étaient des mots qui sonnaient bien, mais en réalité ils dissimulaient tout le mépris que M. Bischoffsheim a exprimé, acheva-t-elle en éclatant en sanglots.

— Notre amour n'est pas une illusion, Linetta. Je vous aime et je veux faire de vous mon épouse.

Il sentit ses doigts trembler.

— Voulez-vous m'épouser, chérie ? reprit-il.

— Non... je ne peux pas. Je vous en prie... ne me le demandez plus.

— Pourquoi? Ne soyez pas fâchée contre moi. C'est vrai que nous nous étions engagés sur une mauvaise voie, mais nous nous appartenons, vous êtes mienne, Linetta! J'ai été stupide de ne pas comprendre tout de suite que vous n'étiez pas faite pour être ma maîtresse, mais ma femme !

— C'est... impossible.

— Pourquoi ? Pourquoi dites-vous cela ?

— Parce que vous êtes un homme important en Angleterre. Un aristocrate... comme vous... doit épouser une femme d'un rang égal au sien, une femme qui lui apporte quelque chose...

— Vous croyez vraiment que je souhaite un mariage de ce genre? Si c'était le cas, Linetta, je serais marié depuis longtemps. Je suis resté célibataire simplement parce que je n'étais jamais tombé amoureux... avant de vous rencontrer.

Elle s'écarta de lui et détourna les yeux vers la fenêtre.

— Je veux être votre femme. Je vous aime trop pour ne pas désirer l'être du fond du cœur... mais j'ai toujours su que c'était impossible !

— Mais pourquoi?

— Pour la bonne raison que je ne connais même pas le nom de mon père !

— Comment est-ce possible? demanda-t-il en s'approchant d'elle. Vous voulez dire que «Falaise» est le nom de votre mère ?

— Oui... Vous ne pouvez pas épouser une femme qui ne possède pas de nom, qui n'a ni famille ni relations. La seule pensée que nous puissions être mariés dans de telles conditions est encore une... illusion, dit-elle en se cachant le visage dans les mains.

— Il doit y avoir une solution, dit-il après un instant de réflexion. Voyons... Vous m'avez expliqué que, depuis la mort de votre mère, vous aviez vécu des économies de votre gouvernante, c'est bien cela ?

— Oui...

—Mais, auparavant, votre mère touchait une pension, qui lui était versée par les exécuteurs testamentaires de votre père...

— Non. Elle venait d'une banque d'Oxford, tous les trimestres, sur l'ordre d'un intendant.

— Et c'est cet intendant qui a suspendu les versements?

— Nous avons reçu cette lettre, dit-elle en ouvrant son sac à main,

qu'elle avait emporté avec elle par réflexe parce qu'il contenait le peu d'argent qu'elle possédait.

Elle aurait pu lui citer le texte de mémoire, tant elle l'avait lu et relu :

A la suite du décès de Mme Yvonne Falaise, je vous informe par la présente que nos versements trimestriels cesseront à dater du 25 septembre de l'année 1867.

Respectueusement, Herman Clegg, Intendant.

C'était tout. Elle lui tendit la lettre, qu'il ouvrit distraitemment.

A peine avait-il commencé à lire qu'il se raidit, stupéfait.

Il y avait quelque chose dans son comportement qui effraya Linetta. Les lèvres serrées, il gardait le silence.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle.

Le regard perdu dans le vague, il semblait ne pas l'avoir entendue; puis, brusquement, il lui dit, d'une voix étrange qu'elle ne lui connaissait pas :

— Allez mettre un manteau de voyage et faites descendre vos bagages. Nous partons.

— Que voulez-vous dire? Où m'emmenez-vous ?

— Nous retournons en Angleterre, pour découvrir la vérité sur votre père.

Sur le chemin de la gare du Nord, Linetta n'en savait toujours pas plus. Il l'avait entraînée sans prêter attention à ses protestations et sans la moindre explication. Il était presque devenu un autre homme.

— Vous avez trouvé... un indice, dans cette lettre, qui puisse nous aider ? demanda-t-elle enfin.

— Oui, mais il est trop tôt pour en parler.

— Vous croyez pouvoir découvrir l'identité de mon père?

— Dès que je saurai la vérité, je vous la dirai. Mais, en attendant, ça ne nous avancerait à rien d'échafauder des hypothèses que nous sommes incapables de vérifier.

Elle ne cessait de se demander, elle qui connaissait la lettre par cœur, ce qu'il avait pu y déceler. Ces quelques lignes n'étaient guère explicites. Peut-être était-ce autre chose ? Un détail de l'enveloppe? Ou l'en-tête? En y songeant, elle se souvint qu'il y avait une adresse : *Château de Canterbury Kent.*

Pour elle, cela n'avait aucune signification mais il devait en être autrement pour lui. Une chose était sûre : la lettre lui avait révélé quelque chose de très important car, depuis qu'il l'avait lue, son attitude avait complètement changé.

Pour toutes ces raisons, le voyage en train fut assez pénible, et ils arrivèrent à Calais tard dans la nuit. Ils descendirent dans un hôtel

peu confortable, en bord de mer, mais Linetta était si fatiguée qu'elle s'endormit aussitôt couchée malgré les questions qui l'obsédaient.

Il n'en fut pas de même pour le marquis: en le rejoignant pour le petit déjeuner, le lendemain matin, elle remarqua des cernes sous ses yeux attestant qu'il n'avait pas dû facilement trouver le sommeil. Ils se parlèrent à peine : il était clair qu'il évitait délibérément toute conversation intime.

La mer était mauvaise mais, ignorant le vent et les embruns, il ne cessa durant toute la traversée de déambuler sur le pont.

Seule dans leur cabine privée, Linetta ne pouvait s'empêcher de revivre l'instant de leur première rencontre, quand il lui avait si généreusement offert sa protection. Pourquoi la ramenait-il maintenant en Angleterre, alors qu'il semblait vouloir mettre un terme à leurs relations? Était-ce la fin d'un rêve? N'allait-elle pas tout simplement se réveiller dans son petit village d'Oakley pour découvrir que, depuis le début, cette aventure n'était qu'un songe?

Pourtant, son amour était plus fort que jamais. Elle n'avait qu'à poser les yeux sur lui pour sentir son cœur battre intensément et, dès qu'elle entendait le son de sa voix, un frisson presque douloureux la parcourait.

Mais, désormais; un fossé s'était creusé entre eux. Une barrière infranchissable les séparait. Je l'aime ! Je l'aime ! se répétait-elle pourtant.

Elle ne parvenait pas à comprendre pourquoi, alors qu'elle ne semblait plus rien représenter à ses yeux, il tenait tant à découvrir la vérité sur son père.

Et si papa avait été un criminel? se demanda-t-elle. Peut-être cherche-t-il à obtenir de moi une réparation?

Non, c'était impossible: sa mère n'aurait jamais accepté de porter le deuil d'un homme dont elle aurait désapprouvé la conduite. Mais alors, si son père était bien le héros qu'elle avait toujours admiré en imagination, pourquoi le marquis avait-il l'air si contrarié? Pourquoi ne lui parlait-il plus d'amour?

Elle était si désespérée qu'elle eut du mal à retenir ses larmes quand il s'approcha d'elle au moment de l'arrivée.

A Douvres, le ciel était gris et il pleuvait : le beau soleil de Paris n'était plus qu'un souvenir.

Ils prirent le premier train. Pendant presque tout le trajet, ils gardèrent le silence. Serrant les mâchoires, il ne quitta pratiquement pas la fenêtre des yeux.

S'il vous plaît, mon Dieu, priait-elle, faites que nous ne découvriions rien de condamnable sur papa. Faites qu'il soit noble et droit comme je l'ai toujours imaginé.

Ce mutisme était insupportable. Elle avait envie de se jeter dans

ses bras pour le supplier de lui dire qu'il l'aimait encore. Seul notre amour compte ! aurait-elle voulu lui crier.

Elle avait l'impression d'avoir perdu définitivement toute chance de bonheur. Par sa propre faute, sa vie ne serait plus jamais que misère et solitude. Comment ai-je pu être assez stupide, songea-t-elle, pour ne pas me contenter de ce qu'il m'offrait ? A présent, j'ai tout perdu.

Mais elle savait que, si c'était à refaire, elle agirait de même : dans la petite maison près des Champs-Élysées, leur bonheur n'avait aucune chance de durer et n'aurait été, de toute manière, qu'une illusion.

Vers le milieu de l'après-midi, le marquis sortit sa montre de son gousset.

— Nous arrivons dans dix minutes, dit-il.

— Où ? demanda-t-elle.

— A Canterbury.

Elle se souvint de l'en-tête de la lettre. Aucun doute : il avait l'intention d'interroger M, Herman Clegg, le mystérieux intendant.

Une foule de questions se pressèrent dans son esprit, mais elle n'osa les formuler, de peur de l'agacer : il était visiblement décidé à tenir ses plans secrets jusqu'au dernier moment.

A sa grande surprise, plusieurs domestiques les attendaient à la gare de Canterbury. Le marquis avait probablement envoyé un télégramme de Douvres en allant prendre les billets de train.

— Bonjour, monsieur le marquis, nous sommes heureux de vous revoir.

— Vous avez prévu un landau pour les bagages, comme je vous l'ai demandé ?

— Oui, monsieur le marquis. Il est garé près d'ici.

Sans un mot, il aida Linetta à monter dans une luxueuse voiture tirée par quatre superbes chevaux, qui les emmenèrent à vive allure à travers la campagne.

N'en pouvant plus, elle trouva le courage de rompre le silence :

— Accepterez-vous enfin... de me dire... où nous allons ?

— Chez moi.

— Vous habitez près de Canterbury ?

— Oui.

Voilà qui expliquait sans doute sa réaction à la lecture de l'adresse. Les gens du château ne devaient pas lui être inconnus, et peut-être connaissait-il même personnellement M. Clegg.

Pourquoi y a-t-il donc tant de mystère autour de papa ? se demanda-t-elle.

Après trois quarts d'heure de route environ, ils franchirent un majestueux portail et s'engagèrent dans une allée bordée de chênes, au bout de laquelle se dressait un imposant château de pierre grise.

Elle pensa aussitôt lui demander si c'était le château mentionné dans la lettre mais, avant qu'elle n'ait le temps d'ouvrir la bouche, il lui dit, sur le ton neutre et détaché qui avait été le sien toute la journée :

— Attendez-moi dans la voiture, Linetta. J'ai quelque chose à faire dans le château et, à mon retour, j'espère être en mesure de vous expliquer bien des choses.

— J'attendrai.

La voiture déposa le marquis devant le perron et emmena Linetta un peu plus loin, dans un jardin au bord d'un lac.

Elle baissa la vitre et aspira lentement une grande bouffée d'air pour tâcher de retrouver son calme.

Quant à lui, il entra d'un pas décidé dans le grand vestibule de marbre, en tendant son chapeau, ses gants et sa cape au maître d'hôtel.

— Ravi de vous revoir, monsieur le marquis. Nous ne vous attendions pas si tôt.

— Je sais. Où est M. Clegg?

— Dans son bureau, je pense. Voulez-vous que j'aille le chercher? .

— Non. J'y vais moi-même.

Le maître d'hôtel le regarda s'éloigner d'un air perplexe: ce n'était pas dans les habitudes du marquis de s'adresser à son personnel sur un ton aussi dur.

M. Clegg était un homme d'un certain âge, qui était au service des Darleston depuis fort longtemps. La gestion du château et de toutes les autres propriétés de la famille lui était entièrement dévolue et n'avait plus de secrets pour lui.

— Quelle surprise de vous voir, milord ! s'exclama-t-il lorsque le marquis entra dans son bureau. Je vous croyais absent pour plusieurs mois.

— Je le croyais aussi, mais je suis revenu pour vous demander une explication à propos de ceci, répondit le marquis en lui tendant la lettre de Linetta. Elle est signée de votre nom : je voulais savoir qui vous a donné l'ordre de l'écrire.

— Madame la douairière. Elle me l'a dictée et je n'ai fait que l'envoyer à notre banque, qui l'a transmise à l'intéressée, répondit M. Clegg, après un moment de surprise.

— Vous ne savez rien de plus ?

— Rien de plus, milord.

— Où puis-je trouver madame?

— Elle est précisément au château en ce moment. Elle est venue prendre des nouvelles de Mme Briggs, la cuisinière qui, comme vous le savez, a quelques ennuis de santé.

— Dites-lui de me rejoindre dans le salon blanc, je vous prie.

— Entendu, milord.

En entrant dans le salon blanc, le marquis était un peu agacé de savoir sa belle-mère au château : à la mort de son père, il lui avait fait clairement comprendre qu'il entendait être seul maître des lieux et qu'elle n'avait pas à se mêler des affaires du domaine. C'était une femme ennuyeuse, autoritaire, avec qui il n'avait rien en commun et qu'il avait vue avec déplaisir prendre la place de sa mère lorsqu'il était enfant.

Elle ne tarda pas à faire son apparition, vêtue de sa traditionnelle robe noire sur laquelle se détachaient les trois rangs d'énormes perles qu'elle portait en sautoir.

— Voilà un retour des plus inattendus, Salvin! dit-elle sans autre préambule. Je croyais que vous seriez absent pendant tout l'été.

— J'ai jugé impératif de rentrer dès que j'ai eu entre les mains la lettre que voici, répondit-il.

Elle saisit son face-à-main et parcourut le feuillet.

— C'est une question qui ne vous concerne pas, Salvin, déclara-t-elle sèchement après l'avoir lue.

— Au contraire, il se trouve que je suis concerné au premier chef. D'après M. Clegg, c'est vous qui avez décidé d'interrompre ces versements. Pourquoi?

— Parce que cette Mme Falaise était morte.

— Saviez-vous qu'elle avait une fille ?

— Oui.

Il prit une profonde inspiration et demanda d'une voix étranglée:

— Est-elle ma sœur?

— Non.

— Comment pouvez-vous en être sûre ? Mme Falaise était-elle la... maîtresse de mon père ?

— Certainement pas! Bien que... comme vous le savez, il en ait eu un grand nombre...

Il se détendit. L'affreux soupçon qui le hantait depuis son départ de Paris venait enfin de se dissiper. Il fit quelques pas vers la fenêtre, comme s'il éprouvait un soudain besoin d'air frais.

— Pourquoi vous intéressez-vous tant à cette histoire, Salvin? demanda la douairière, intriguée, en allant s'asseoir sur le sofa.

— J'aimerais que vous me disiez tout ce que Vous savez sur Mme Falaise.

— Croyez-moi, Salvin, il vaut mieux oublier cette affaire...

— J'exige de connaître la vérité, insista-t-il.

— A votre guise. Avez-vous jamais entendu votre père parler d'un lointain cousin, du nom de Rupert Darle? commença-t-elle.

— Oui, me semble-t-il. Il est mort tragiquement, c'est cela?

— En effet.

— J'en ai un vague souvenir, mais j'étais encore enfant à l'époque. Quel rapport cela a-t-il avec cette lettre ?

— Votre père aimait beaucoup Rupert. Chaque fois que celui-ci avait des problèmes, c'était vers lui qu'il se tournait, et il était toujours le bienvenu. Dès le collège, il s'était distingué par son comportement frondeur, mais c'est à l'université d'Oxford que les vraies difficultés ont commencé : il n'a rien trouvé de mieux à faire que de s'amouracher de la fille d'un de ses professeurs. Une Française !

Le marquis, qui écoutait avec la plus grande attention, vint s'asseoir à-côté d'elle sur le sofa.

— Il s'est mis en tête de l'épouser et, quelques mois plus tard, c'était chose faite ! Il va sans dire que ce mariage a été entouré du plus grand secret. C'était une folie : elle avait dix-sept ans et lui dix-neuf. Ils ont donc vécu ensemble, alors qu'on le croyait en train de poursuivre ses études et, d'après ce que Rupert a raconté à votre père, ils furent extrêmement heureux.

— Il n'y a aucun doute sur la validité du mariage ?

— Pas le moindre. Le certificat est rangé parmi les papiers de votre père.

— Continuez.

— Quand Rupert fut en âge de quitter Oxford, son père insista pour qu'il entreprenne un voyage en Europe. Rupert essaya de s'y opposer par tous les moyens, mais Stephen Darle, qui était un homme très autoritaire, a menacé de le déshériter. Rupert est donc venu trouver votre père pour le mettre dans le secret du mariage et lui demander de veiller sur sa femme pendant son absence. Bien sûr, votre père a accepté, comme d'habitude, et c'est de cette époque que datent les versements trimestriels.

— Que s'est-il passé ensuite ?

— Figurez-vous qu'entre-temps Stephen Darle s'était mis en tête d'obliger Rupert à épouser la fille du duc de Harpenden.

— Rupert a donc été contraint de tout avouer.

— Il n'a appris la chose qu'au dernier moment, le jour de son retour en Angleterre, et les bans avaient déjà été publiés.

— Qu'a-t-il fait ?

— Stephen Darle était malade du cœur, et le médecin se montra formel : le moindre choc moral pouvait précipiter sa mort. Rupert a donc décidé de faire traîner les choses, en demandant à votre père de garder son secret aussi longtemps que possible.

— Mais la femme de Rupert n'a pas eu son mot à dire ?

— Elle s'est déclarée prête à attendre autant qu'il le faudrait. Seulement voilà : au cours d'une promenade en barque sur la Tamise avec sa « fiancée », Rupert s'est noyé en essayant de la sauver.

— Mon Dieu! Je ne savais pas qu'il était mort de cette façon.

— Ce fut une véritable tragédie, qui a mis votre père en position bien difficile.

— Pourquoi n'a-t-il rien dit?

— Pour épargner Stephen dont la vie ne tenait plus qu'à un fil. Il a donc continué à verser régulièrement une allocation à la femme de Rupert qui, de son côté, a heureusement jugé bon de rester dans l'ombre. Rendez-vous compte que le scandale risquait de rejaillir sur toute notre famille !

— Il n'empêche qu'elle a été traitée d'une façon moralement inhumaine. Pourquoi avez-vous décidé d'interrompre les versements ?

— Je ne vois pas pour quelle raison les revenus du domaine auraient dû servir à couvrir indéfiniment la mésalliance de Rupert.

— Mais Mme Falaise avait une fille !

— Cela ne me regardait pas. Je suis sûre que Rupert n'a jamais su que sa femme attendait un enfant. En tout cas, elle n'a pas fait la moindre démarche, à ma connaissance, pour que sa fille soit reconnue légitimement.

— Elle l'a aimé au-delà de la mort. Elle s'est sacrifiée pour protéger sa mémoire. Un amour aussi fervent et dévoué ne se rencontre pas souvent.

— Elle est morte et enterrée. Tout est rentré dans l'ordre, et c'est bien ainsi. Personne n'entendra plus jamais parler de ce mariage. Je compte sur vous, Salvin, pour garder le secret.

— C'est là que vous vous trompez ! répliqua le marquis en riant.

— Pourquoi?

— Il se trouve que j'ai l'intention d'épouser la fille de Rupert! répondit-il en se dirigeant vers la porte.

La douairière le regarda partir, médusée.

Il se hâta de rejoindre la voiture où attendait Linetta.

— La jeune dame est allée faire quelques pas au bord, du lac, monsieur le marquis, lui dit le cocher.

— Elle a eu raison. Vous pouvez remiser la voiture, nous n'en aurons plus besoin aujourd'hui.

— Bien, monsieur le marquis.

Un beau soleil avait dissipé les nuages et le ciel bleu se reflétait dans le lac aux rives fleuries de boutons-d'or.

Linetta était debout au pied d'un amandier en fleur, tête nue, son bonnet à la main. Même dans sa simple et modeste robe, elle avait une grâce incomparable.

Elle avait l'air fragile et immatériel, comme une naïade jaillie des eaux, cherchant refuge sous un arbre digne de protéger sa beauté.

Il s'approcha d'elle.

Dès qu'elle l'aperçut, son visage s'éclaira, l'espace d'une seconde,

pour s'assombrir aussitôt et reprendre son expression soucieuse. Mais, quand elle vit qu'il lui souriait, toute l'angoisse qui la rongait depuis la veille fut effacée en un instant et elle se jeta dans ses bras.

C'était comme si les portes du paradis venaient de s'ouvrir devant elle. Elle se blottit contre lui, les larmes aux yeux.

— Oh ! Ma chérie ! Mon amour ! dit-il d'une voix vibrante. Je vous aime ! Dieu que je vous aime ! Et dire que j'ai failli vous perdre !

Il l'embrassa sauvagement, passionnément, jusqu'à lui faire presque perdre la raison. Elle n'était plus consciente de rien, sinon qu'elle se sentait devenir comme une partie de lui-même.

— Je vous aime ! répétait-il. Et désormais, mon amour, nous pouvons nous marier. Plus rien ne peut nous en empêcher. Plus rien !

— Mais... mon père ?

— Vous êtes ma cousine, chérie. Votre père s'appelait Rupert Darle et il était mon cousin... au quatrième ou cinquième degré, je ne sais plus.

— Votre cousine ?

— Mais oui. Ma cousine !

Ce qu'elle ne saurait jamais, c'étaient les affres qu'il avait traversées quand il avait craint que leur parenté ne soit bien plus proche.

— Comment était-il ?

— Il était grand et, paraît-il, très bel homme. On prétend aussi qu'il avait un charme irrésistible.

— Oh ! je le savais ! La première fois que je vous ai vu à Douvres, j'ai tout de suite pensé que mon père devait vous ressembler. J'aurais dû deviner que vous étiez parents.

— Assez éloignés tout de même. Mais, désormais, chérie, vous aurez nombre de relations : nous sommes une grande famille.

— Je me moque des relations. Vous seul comptez.

— Nous allons nous marier immédiatement et nous passerons notre lune de miel, non pas à Paris, mais en Italie, en Grèce, où vous voudrez...

— Je... je n'arrive pas à y croire. Vous... voulez vraiment m'épouser ? Vous n'aurez pas honte de moi, vous n'aurez pas peur que je vous fasse du tort ?

— Vous m'aimiez assez pour me refuser, répondit-il d'une voix profonde, attestant qu'il lui en rendait hommage.

Il veillerait à ce qu'elle n'apprenne jamais que son père s'était conduit lâchement. L'affaire était si ancienne que peu de gens, sans doute, se souvenaient de ses fiançailles. En tout cas, il saurait persuader ceux qui savaient de garder le silence. En outre, il prit la décision d'attendre un certain temps avant de présenter Linetta à sa famille : il voulait lui laisser le loisir de s'habituer à l'idée qu'elle était

sa femme.

— Nous allons nous marier dès demain, dit-il en la serrant dans ses bras. Ensuite, nous aurons de longs mois pour apprendre à nous connaître, mon amour. Et vous comprendrez combien je vous aime.

— Ce sera... merveilleux d'être avec vous, seule !

— A moins que vous ne finissiez par vous lasser de moi...

Elle lui jeta un regard perplexe.

— Je ne fais que répéter vos propres paroles, expliqua-t-il en riant. Moi, je ne pourrai jamais me lasser de vous. Vous représentez tout ce que je désire depuis toujours... et que j'ai failli perdre à jamais.

Il chercha ses lèvres comme, pour se persuader qu'elle était bien réelle. Il l'embrassa d'abord doucement, puis avec passion. Elle répondit à son étreinte avec amour, découvrant des sensations et des sentiments jusque-là inconnus d'elle.

— Je vous aime... Je vous aime, murmura-t-elle. J'ai l'impression de vivre un conte de fées. Vous êtes sûr que tout ceci n'est pas une illusion?

— Certain. C'est la vérité vraie, la seule vérité. Je vous aime et vous vénère. Vous avez pris mon cœur, Linetta, et mon bonheur est entre vos mains.

Il vit toute la lumière du monde briller dans ses yeux.

— Je vous rendrai heureux, jura-t-elle en appuyant son front contre son épaule. Je vous aimerai toujours de tout mon cœur et de toute mon âme.

— Tout ce que je demande; c'est que vous m'aimiez aussi fort que je vous aime.

Leurs lèvres se rencontrèrent à nouveau et un monde enchanté s'ouvrit à eux, tandis qu'à leurs pieds tombaient doucement des pétales de fleurs d'amandier.

Fin